N° 940 48e Année T. CCLXXVIII 15 Août 1937

MERCVRE

DE

FRANCE



Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50 — Étranger: 1/2 tarif postal, ***7 fr.***; plein tarif, ***8 fr. 50***

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-DIX-HUITIÈME

15 Août — 15 Septembre 1937

15 Août – 15 Septembre 1937 Tome CCLXXVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVII

AMOUR ET AME ROMANTIQUES

—

Une double erreur sentimentale définit l'âme romantique : la volonté d'accorder à la passion un souverain pouvoir, le refus de la vie telle qu'elle est ; un même principe, ou une même absence de principe est à l'origine de ces conséquences qui s'enchaînent : l'abandon de Dieu pour un abandon complet de sa créature, et la totalité de la vie renfermée dans cette vie.

Le XVIII[e] siècle avait ébranlé les croyances, la Révolution pensait les avoir anéanties, les guerres de l'Empire avaient ajouté au désarroi moral l'épuisement physique. L'homme qui revenait à un peu de tranquillité, après ces désordres et ces fatigues, se persuadait d'avoir tout perdu et de ne pouvoir plus se retrouver qu'en soi. C'est ce qu'exprime ce début de la *Confession d'un enfant du siècle* qui reste un document unique de psychologie collective, et c'est la suite d'un tel état d'esprit qu'illustre la fable ou la réalité arrangée de ce livre. Que reste-t-il d'autre que l'amour à des âmes généreuses qui se sont vu détacher de toute autre créance et, s'il arrive que l'amour les trahisse, que leur restera-t-il, sinon le désespoir ?

Ainsi finissait, ou ainsi recommençait le roman de la *Nouvelle Héloïse*. Rousseau avait libéré le cœur et en avait fait l'instrument du sacrifice dans la vertu. Julie avait épousé Wolmar ; Saint-Preux, l'amant, avait vécu entre la femme et le mari, le trio s'était conservé dans une pureté assez indécente et un peu ostentatoire. Plus conforme à la réalité, les héros du romantisme avaient présenté un autre tableau.

Pour aller tout de suite à un excès poussé jusqu'à la caricature, il faut en voir l'image la plus sensible dans cet *Antony* qui déchaîna des foules frénétiques et que nous ne pouvons plus regarder sans rire. La génèse du drame déjà en vaut la substance. Dumas l'a composé, embrasé, de son amour pour cette Mélanie Waldor dont il empêchait le mari, un malheureux capitaine d'habillement du 13e de ligne, de venir en permission. Il l'a lu et refait toute une nuit chez la comédienne Dorval, anéantie d'émotion. La première a été un pur délire.

De quoi, de qui s'agissait-il? Le héros est un enfant naturel, ne pouvant dès lors décemment donner son nom à personne, sombre, hagard et portant dans son portefeuille un poignard dont le manche lui sert de cachet. Son amour fond, comme un rapace, sur Adèle qu'il ne laisse plus respirer dès qu'il l'a vue. Il la poursuit, l'assaille et escalade sa fenêtre. Il la compromet en la défendant. Il la tient dans sa chambre, palpitante, consentante; le mari survenant, il la tue, et, afin que personne ne doute qu'elle resta pure et qu'il ne l'avait point touchée, il jette le mot fameux : « Elle me résistait, je l'ai assassinée... »

Il aurait pu y avoir, d'après le dispositif même de la pièce, un dénouement comique et l'amant gardait la facilité de berner le mari d'autre façon. Mais cela n'entrait dans l'esprit ni de l'auteur, ni des acteurs, ni des spectateurs. Il fallait une passion impérieuse et sans remède, un révolté soutenant à la face du monde les droits du cœur désormais refusant de céder à tout autre droit, des martyrs à cette nouvelle religion. C'est le trait sentimental qui va marquer l'âge, les personnes, la littérature et préparer pour la femme une libération où elle ne s'avancera point sans être fortement secouée.

On la verra pâle et frêle, dans l'*Indiana* de George Sand, subir, très digne, un vieux mari, rendre impossible par un amour romanesque et déchirant un dernier amour qui était le seul véritable et qui ne pourra se réaliser qu'en s'abîmant dans la mort. Toutes les ardeurs coloniales d'une jeune femme de dix-neuf ans, nourrie à l'Ile Bourbon, éclateront dans ces circonstances ramassées à

plaisir pour la beauté du cas. Il convient d'y relever surtout cette déclaration ou plutôt ce programme de l'amoureux tardivement découvert :

Je n'aurais pas été vertueux, j'aurais fui avec vous dans le sein des montagnes sauvages, je vous aurais arrachée à la société pour vous posséder à moi seul, et je n'aurais eu qu'une crainte, c'eût été de ne vous voir pas assez maudite, assez abandonnée, afin de vous tenir lieu de tout. J'eusse été jaloux de votre considération : c'eût été pour la détruire afin de la remplacer par mon amour...

Sur un ton plus idéaliste, mais avec non moins de violence rentrée la *Valérie* de Mme de Krüdener avait donné le modèle de ces héros, de ces héroïnes, de ses malheurs et là du moins une trop adroite littérature n'avait pas tout à fait caché l'ingénuité sincère d'une âme éprouvée. Cependant on voyait apparaître déjà des personnages qui ne s'appartenaient plus et n'échappaient au crime que par le désespoir. C'est ici encore Wolmar, Julie, Saint-Preux, Werther surtout; ces protagonistes de roman passent dans le réel par les aveux d'une autobiographie à peine voilée. Ernest adore Valérie et ne le lui dit point. Il baise son bras nu à travers une vitre, il la regarde dormir après avoir éteint un commencement d'incendie et il fallait que les portes fussent faciles à ouvrir et un sommeil, même agité, bien profond. Il meurt d'amour, à la lettre, et le livre finit dans l'apparat des cercueils romantiques. « Levez-vous, orages désirés », s'écriait Chateaubriand. Nous lisons ici :

Où êtes-vous, brouillards de la Scanie? Froids rivages de la mer qui me vit naître, envoyez-moi des souffles glacés, qu'ils éteignent le feu honteux qui me dévore. Où êtes-vous, vieux châteaux de mes pères, où je jurai tant de fois, sur les armures de mes aïeux, d'être fidèle à l'honneur...

Vers la vertu comme vers l'aventure, mêmes accents.

Il est curieux de voir, pour en finir avec ces exemples, la position de Balzac à l'égard de cette âme romantique où l'inclinait son tempérament et dont le détournait son

intelligence ou tout au moins une idéologie fort mêlée. Il a su ce que c'était. Il a dépassé les maîtres du genre en imaginant, dans cette si curieuse et si décevante *Femme de trente ans,* un pirate qui séduit une jeune fille et l'arrache aux siens rien qu'en la regardant; il livre aussi le secret de toutes ces révoltes : Ah! s'écrie non plus la fille, mais la mère, « je voudrais faire la guerre à ce monde pour en renouveler les lois et les usages, pour les briser... » Et pourquoi? Ecoutez la naïve réponse : « Ne *m'a*-t-il pas blessée dans toutes *mes* idées, dans toutes *mes* fibres, dans tous *mes* sentiments, dans tous *mes* désirs, dans toutes *mes* espérances, dans l'avenir, dans le présent, dans le passé... » Ce *moi* et ces *mes* ne disent-ils pas tout?

Le romantisme, c'est au fond la révolte de l'individu contre l'universel, la prétention du plus fort des sentiments d'être à la tête de tous les sentiments. Cette fatalité de la passion, on a raison sans doute de la poser: l'erreur intervient dès qu'on veut en tirer une morale. « C'est ainsi », dit-on, et on ajoute : « Il *faut* que ce soit ainsi... » L'âme romantique, n'ayant plus que soi, se retourne en soi, y ensevelit même le monde et c'est par là qu'elle va de chute en chute, de déception en déception, jusqu'à ce désespoir satanique où se voit le châtiment de tout orgueil.

D'autres temps avaient connu cette puissance des sens, pour le dire crûe du sens génétique, et l'avaient exploitée à leur manière. Ou on y avait mêlé une idée de péché, de faute et on en avait tiré des tragédies, ou on s'était contenté d'en considérer le seul aspect physiologique et on l'avait illustré des plus grossières facéties. Les mœurs accompagnaient la littérature, et le XVIe comme le XVIIe siècle connaissaient des excès où la chair parlait sans le moindre raffinement à côté des terribles analyses des poètes tragiques ou des prédicateurs. Ce que l'époque romantique apportait en propre, c'était une mise en scène et un désordre verbal où se trahissait trop son désir de systématiser, d'universaliser, une tendance, une énergie naturelle et primitive. D'où, à côté de l'erreur d'esprit ini-

tiale, quelque chose de suspect en même temps que d'outré dans la déclamation. Les douleurs, les amours, les angoisses, même sincères, gardaient une allure indiscrète qui les compromettait.

Chatterton se tuait après trop de psychologie, George Sand et Musset s'attardaient avec une complaisance excessive et intéressée à leur triste aventure; Eloa, aux mains de Satan, restait d'un pathétique bien voyant et d'une philosophie bien sommaire. On avait des images enfin, qui, forçant sur les couleurs et les contours, finissaient par effacer ou déformer, jusqu'à les rendre méconnaissables, les traits de la réalité.

La femme ainsi glorifiée, à la fois rejetée d'ailleurs ou triomphante, exaltée ou assassinée, trouvait dans ces rencontres diverses des nourritures dangereuse pour son rêve. Elle avait cessé de subir l'oppression légale où l'avait tenue encore l'âge classique. On ne mariait plus les filles par force, ni on ne les contraignait d'entrer au couvent. Mais les nécessités sociales et les mœurs maintenaient et parfois aggravaient des rigueurs qui n'étaient plus inscrites dans le code. Ce monde bourgeois avait ses desseins, ses habitudes, sa morale pharisaïque, et tout tendait à se modeler sur le monde bourgeois. Si on avait ôté du mariage ce caractère religieux qui en est l'essentiel et n'en demeure guère qu'un rite de bienséance, on le gardait jalousement, exclusif et indéfectible, dans le cadre de la simple légalité. La fille-mère était un objet d'abomination, et l'adultère, si commodément admis, tant qu'on feignait de n'y point regarder, déclassait, ou plutôt jetait hors de toute classe, dès qu'il était patent ou déclaré. Le mari gardait le pouvoir de tyranniser sa femme et celle-ci ne pouvait le fuir qu'en se mettant en marge de la société; le père savait le moyen de réduire sa fille au gendre qu'il avait choisi, et l'argent agissait encore là où le magistrat n'intervenait plus.

Que les irréguliers célèbres ne fassent pas illusion à cet égard; on admirait le génie de George Sand, on ne se récriait point aux amours, d'une toute autre sorte, de Liszt et de Mme d'Agoult, il était admis aussi que ces

artistes, que les artistes, gardaient certains droits qui les rangeaient hors du droit commun, que s'ils étaient reçus dans le monde il restait entendu qu'ils ne prétendaient point en faire partie, et un père de famille à l'ancienne mode ne donnait point sa fille à un écrivain, à un peintre, qu'il fêtait chez lui ou ailleurs. Qu'on se rappelle, dans *le Médecin de campagne*, la peinture de cet effrayant milieu où le héros ne peut prendre sa femme parce qu'il a un enfant naturel, et où un amour sincère est si cruellement sacrifié aux convenances. La famille d'alors avait une armature dont la nôtre, qui en est pourtant l'héritière immédiate, n'a plus guère idée, dont la dureté donne froid à travers le roman et l'histoire. Que de vies de femmes ont dû être ensevelies sous le poids des vertus et des obligations quotidiennes, à l'ombre d'un époux glaçant à jamais leur élan par sa médiocrité ou sa masse, ou dans le deuil d'une élection aussitôt détruite que née, sans que le secret peut-être en ait été découvert.

On s'explique le succès des héroïnes romantiques. Elles figuraient un idéal qu'on n'osait vouloir atteindre et qui demeurait à portée de la main, suspendu à un geste facile et que pourtant on ne ferait point. Ces opprimées, ces comprimées, ces refoulées, apprenaient ce qu'il leur aurait fallu faire pour échapper à autrui et devenir elles-mêmes. Dans leurs sœurs des livres ou des poèmes abandonnées au souffle vagabond de l'amour, parfois pour y périr, ou passées sans s'y noyer à travers le flot des passions, elles reconnaissaient des modèles qu'elles n'avaient pas eu le courage de suivre. Leur porte restait fermée; par la fenêtre ouverte leur parvenait cet air de la liberté où elles ne se risquaient point, mais dont elles goûtaient le parfum.

Ainsi se fondaient un tempérament, un caractère, un complexe de fougue, d'impuissance et de nostalgie, dont on pouvait s'attendre à voir pâtir la conduite ou la vie intérieure. Des femmes sensibles se jetèrent avec avidité sur ces mets relevés, si différents de leur maigre pitance quotidienne. Elles espérèrent ou crurent se consoler. Il y eut des essais, des évasions, des chutes, des retours, des

remords et des désespérances; il y eut de fausses vocations et, avant de paraître, la triste Bovary avait eu de pâles annonciatrices. Car c'est du romantisme, cette ennuyeuse amante du fade Rodolphe, le songe médiocre d'une médiocre, la simulation prise pour la passion, la volonté d'être ce qu'on ne saurait être, l'appel à des forces hors de la portée de la voix, le mépris et le refus d'une existence pour laquelle on reste cependant merveilleusement fait... Mais qui se connaît? Et se connaître, n'est-ce pas tout accepter et, du même coup, se mettre au-dessus de tout?

Il y eut sans doute, il y a encore, car le germe d'une âme romantique est dans toute âme, des tragédies plus authentiques et des désespoirs moins travaillés. Des femmes généreuses et ardentes, mais incapables de forcer leur faiblesse ou retenues par de véritables devoirs, durent s'ensevelir dans le malheur ou s'abandonner à de mortelles consomptions. La provinciale du beau poème de Samain tordait la nuit à sa fenêtre ses beaux bras nus vers le ciel. Quelles résignations inconsolables, quelle blessure invisible, mais toujours saignante, n'a pas enseveli le mystère trop clair des petites villes, quelle révolte n'a pas contenue la discipline mondaine, quelles vies secrètes ne se sont point inscrites en marge et au plus profond de la vie?

Une expérience restait à tenter qui prenait sa place dans la suite du temps et dont le destin, ou Dieu, se chargeait avec une terrible malice : c'était de donner toute satisfaction à cette âme et de lui montrer son impuissance dans l'usage d'une liberté absolue. Tant de barrières sont tombées, tant d'intérêts ont été levés, les mœurs, les institutions, les conventions ont reconnu à l'amour le droit à un souverain exercice hors du mariage et de tout autre lien, l'adultère ne déshonore plus, le nombre des amants n'exclut d'aucun cercle, nul bourreau ne séquestre nulle victime, la fille-mère est honorée à l'égal de la mère, plainte parfois ou secourue davantage, le divorce, les facilités de fuir permettent de renouveler à chaque crise sentimentale l'existence sociale, et il n'y a guère lieu

de maudire aujourd'hui un monde qui, loin de s'opposer aux excès de la passion, y demeure indifférent ou les tolère, s'il ne les encourage pas de sa sympathie. Tout s'ouvre devant l'âme romantique et elle s'arrête pourtant, épuisée, devant les libres espaces.

C'est qu'elle se rencontre soi et s'instruit à une autre sorte d'expérience, plus amère. Avide d'infini, elle découvre que l'amour est fini, passe, ou du moins ne s'égale jamais à l'image qu'on s'en forme. Alors, quand elle n'est pas assez haute, elle dévie; quand elle est assez haute elle guérit; quand elle n'est pas assez haute, ne trouvant plus à s'exercer contre les défenses de la société, elle se tourne contre celles de la nature et demande à la licence du vice l'illusion de progresser dans la liberté; quand elle est assez haute, elle s'avise de son orgueil, de sa folie et découvre que le royaume de l'amour, non plus que tout autre véritable royaume, n'est de ce monde.

Avec ce plein effet de l'amour romantique dans l'âme romantique, s'anéantit la morale bourgeoise, ce qui n'est pas un mal, mais aussi toute morale, ce qui est le pire. La femme, de la liberté sentimentale, est passée à la liberté sensuelle, ou sexuelle, et le désir a bénéficié du privilège exorbitant qu'on accordait à l'amour. On n'arrête plus la chair déchaînée, il en va pareil de toutes ses manifestations proches ou lointaines et la folie dernière du cœur s'étend au reste du corps. La souveraineté de la passion, soit! mais à une passion en succède une autre; si, après le sacrifice, l'immolation de soi et d'autrui consentis à un premier amour, un nouvel amour reparaît avec les mêmes exigences; si l'appétit, si loin de la tendresse et toutefois aussi impérieux et de plus frénétique, vient jeter son trouble dans l'existence recommencée? La vie est longue : qui peut se flatter d'y enfermer une seule affection? A ces difficultés l'exemple a répondu, et la suite du temps déroulant impitoyable les conséquences, on a vu Liszt écrire à Caroline de Sayn-Wittgenstein les mêmes lettres qu'il écrivait à Mme d'Agoult et on ne va pas d'une de ces correspondances à l'autre sans malaise et

sans percevoir ce goût de néant où finissent toutes ces pauvres choses humaines. Les héroïnes, d'autre part, qui ont voulu vivre leur vie ou simplement ont cessé d'avoir à compter avec la contrainte sociale, se sont affranchies de la contrainte légale, n'ont connu que leurs passions, leurs vices, leurs caprices que rien ne venait arrêter, ont sombré dans la débauche ou le crime, et les poussées obscures de l'instinct ne se sont même plus donné le prétexte ou le cadre du sentiment. Cela s'est illustré par la littérature et s'illustre chaque jour par le fait divers. Le roman a passé des peintures encore naïves du naturalisme aux horreurs monotones de la tyrannie ou de l'anarchie sexuelle et toute la féminité de la femme a paru se ramasser dans la femme perdue.

Nous ne voulons pas étendre indéfiniment le sens du terme. Les femmes de Zola, fruits d'un lyrisme à rebours, celles de Mme Colette qui restent de purs animaux, celles de M. Kessel où l'on voit de simples et profondes détraquées, ne sont pas des personnages romantiques. Mais elles se meuvent dans ce vaste champ de la liberté absolue où aspirait avec frénésie le romantisme, elles ne rencontrent plus d'obstacles qu'en elles-mêmes et dans ces limites du cœur où le cœur atteint si vite quand on le borne à la terre. La femme de 1830, mourant apaisée de sa mort naturelle, persiste à regretter les chevauchées qu'elle n'a pu faire; celle de 1930, qui a essayé de tous les chevaux, murmure : « Ce n'était que cela!... » Toutes deux sont au même point.

On dit que l'amour est la vertu principale, la seule vertu de la vie, et on a raison. On oublie seulement que la vie ne saurait l'épuiser et que la spécialisation farouche où le ramène la passion le détruit et le nie. Quelle monstruosité, en effet, que de ramasser dans un être qui doit périr l'Univers et Dieu! C'est pourtant cet amour que veut l'âme romantique. Aussi le châtiment ne se fait pas attendre. Cet être se dérobe sous les mains qui le pressent et on n'embrasse plus qu'une ombre, ces nécessités où on se refusait s'imposent à tout élan. Et il convient de se demander si l'exaltante ardeur où l'on était prêt pour

un autre à tous les sacrifices n'est pas le comble de l'orgueil et de l'adoration de soi.

Respect au cœur brisé, à cette même âme en déroute. Il y eut dans leur cas de la générosité, il y manqua la sagesse. La sagesse n'est pas dans le cri sublime et ridicule d'Antony, mais dans le remords de Phèdre, et, ici encore, en morale comme en art, le classicisme rectifie la voie. Il dit que dans le cadre humain déjà il y a des devoirs au-dessus de la passion et que ce n'est pas une raison, si la passion l'emporte, pour qu'elle doive l'emporter, il dit qu'au-dessus des amours, il y a l'Amour.

C'est ici le centre de l'erreur et la plaie, incurable, du monde moderne. Ni l'homme ne saurait se satisfaire de la femme, ni la femme de l'homme, ni l'un ni l'autre d'eux-mêmes ou d'eux seuls. Cette insatiabilité de leur cœur ou cette impossibilité de leurs sens devraient les avertir déjà : elle se joint à la postulation dernière de la vie, qui, elle aussi, ne peut se suffire. La pensée se jette dans l'absurdité si elle recherche son explication en soi et ne s'accroche plus à une pensée qui la dépasse et la fonde, celle-ci lui fût-elle inaccessible. Le sentiment connaît une plus haute et plus lourde défaite. Lui non plus ne se désaltérera au puits de la Samaritaine, et il lui faudra cette eau promise par le Maître et après laquelle on n'a plus jamais soif. La capacité d'aimer est à l'infini, quelle folie de la vouloir tromper à ce qui passe! Ce n'est pas pour rien ce commandement : « Tu aimeras le seigneur, ton Dieu... » Et ce ne fut pas une vaine menace, celle qui s'appesantit sur la créature coupable d'avoir fait passer une autre créature avant le Créateur. L'âme romantique s'est portée ici à la pointe extrême de son péché, elle n'a plus seulement refusé la vie, elle n'a pas voulu voir qu'il n'y a de souveraineté de l'amour que dans l'amour divin.

Il convenait d'insister ainsi sur la nature ou les effets de l'âme ou de l'amour romantiques, ne fût-ce que pour définir leur rôle à un moment décisif de l'histoire de la

femme et dessiner les premiers aspects d'une double crise sociale et morale qui ne s'est pas encore dénouée. Certes, de tout temps, la passion a eu sa violence et c'est dès les Grecs qu'il est parlé de l'inévitable ou de l'invincible Eros. Ce caractère effréné du sentiment, on n'avait pas cru qu'il y eût assez de toutes les forces de l'homme pour le combattre ou le limiter tout au moins, et on avait eu recours à l'interdiction de Dieu : le Christianisme avait justement placé dans la concupiscence de la chair le centre ou l'essence de tout péché, il opposait avec sagesse à un appétit qui ne peut s'exercer sans tomber aussitôt dans la démesure, des barrières d'interdit par quoi, sans se flatter d'en suspendre le cours, il en brisait du moins la première impétuosité. Le cœur profitait de la moindre fissure pour s'échapper, et les sens aussi, on imagine. Par sa donnée déjà, comme par les sublimes extravagances, par la sorte d'absolu où il plaçait la femme ou les épreuves qu'il recherchait pour n'y pas toucher, l'amour courtois figurait un type tout idéalisé de cet autre amour, n'épargnant rien dans l'action quoique sobre encore dans l'effusion, et on y peut voir une sorte de romantisme ascétique. L'affaiblissement, d'autre part, ou l'absence de la foi rendait aux sens avec leur liberté leur licence; l'épais courant de « libertinage » qui coulait du XVI[e] au XIX[e] siècle atteignait le corps autant que l'esprit et plus d'une fois laissait passer en de scandaleux éclats la débauche et le vice, qui étaient ses termes naturels. Le romantisme rendait à l'amour quelque décence et, s'il affolait ou ruinait d'une autre manière, du moins arrachait à la simple dépravation. Il ne laissait pas d'avoir, avec ses excès, ses hypocrisies et ses attitudes. Il y a toujours, dans l'amour, la part d'une comédie qu'on se joue à soi-même et qu'on joue à l'autre. Le romantisme l'outrait jusqu'à jeter la suspicion sur les sentiments les plus vrais et à ôter à l'émotion la fraîcheur qu'elle garde dans son ingénuité, ou tant qu'on ne l'a pas exprimée. Il était théâtral et volontiers mélodramatique. Il déchaînait ce qui veut être lié, il exaspérait ce qui doit être adouci, il « abaissait » plus qu'il ne « sublimait », selon la juste ex-

pression de Charles Maurras, « l'image de l'antique démon... »

Il ouvrait une crise de l'amour qui devenait une crise de la féminité. Cette femme neuve et libre, qu'allait-elle faire de sa liberté? Du temps a passé, la réponse n'est pas venue à cette angoissante question. Les contemporains se la posaient et Balzac ne craignait pas de se prononcer. « Emanciper les femmes, c'est les corrompre », écrivait-il en cette même *Femme de trente ans*. Entendons-le : il a eu le sens, il l'a montré ici même, des servitudes attardées qui pesaient sur la femme, il a senti aussi qu'avec beaucoup de mal elles pouvaient faire quelque bien. Exclue de la vie publique, surveillée dans la vie privée, gênée dans ses mouvements et dans ses paroles, tenue en vase clos, cette femme restait du moins préservée de la contamination du dehors, des bassesses de la politique, de la brutalité des affaires, des dangers de l'aventure, de la grossièreté des propos. Il y avait des périls qu'elle ne courait pas, à moins de s'y jeter follement, des spectacles qui lui étaient épargnés, des réalités qu'on n'osait évoquer devant elle et qu'elle pouvait ignorer toujours. Ainsi conservait-elle une pureté qu'elle payait, en effet, de sa liberté. Etait-ce trop cher? Disons cette vérité sévère : la créature, même celle-ci, doit courir toutes ses chances, et il entre dans son destin d'être tentée jusqu'à la limite de ses forces. Il sera juste, sinon toujours bon, que la femme entre à fond dans la réalité de la vie, qu'elle s'y meuve aussi librement que l'homme, qu'elle en assume les risques pour en retirer l'excellence, qu'elle hasarde enfin de se perdre pour se sauver. Les revendications féministes engagent en des intérêts autrement graves que ceux où l'on semble les tenir.

Encore une fois la partie se joue et rien ne permet d'en présager l'issue. Au point où nous en sommes, nous voyons l'âme et l'amour romantiques y intervenir de façon décisive et opérer une révolution morale qui rendra la voie libre, mais dégarnie aussi de toute barrière protectrice. Elle-même, cette âme, si elle part de sentiments vrais, s'emporte en des principes faux et périlleux. Par le

goût de la passion, par l'esprit de révolte, par le sacrifice de toute valeur à une seule valeur, par une divinisation de l'appétit qui est une divinisation de soi, elle s'atteint là même où elle espérait se fortifier ou s'agrandir, et se détruit, si l'on peut dire, ou tend à se détruire en se nourrissant de sa propre et seule subsistance. Mais aussi, d'un souffle de tempête, elle balaie des monceaux d'iniquité accumulés par les âges jusqu'aux garde-fous ménagés par une sagesse éternelle. Le tout sera de reconstruire.

GONZAGUE TRUC.

LA « DAME AUX YEUX GRIS »

—

Vous pensez à quelque tableau d'un petit maître d'entre 1860 et 1870, bon élève de Ricard, vous ne vous trompez pas, il s'agit bien d'un portrait, seulement l'artiste qui l'exécuta est un écrivain, et le portrait est à la plume, — et à clef. Il porte la signature du Marquis de Villemer, ou plutôt de Charles Yriartre, qui ne garda pas longtemps son masque.

Charles Yriartre? Ce nom ne vous dit rien? Il y a quarante ans à peine que celui qui le portait est mort, et à peine un demi-siècle qu'il était connu du Tout-Paris. Amateur de Paris, de ses mœurs, de ses types, de ses personnalités, il fut, lui-même, une curieuse figure parisienne. De petite taille, il avait grand air, l'air d'un grand d'Espagne. Le teint mat, la chevelure noire, frisée à en paraître crépue, Velasquez l'eût volontiers peint, une fraise au cou. Tel on verrait Yriartre, comme, sans doute, il se voyait lui-même, au milieu d'une composition de Véronèse. Séduit par l'Italie, depuis l'Expédition des Deux-Siciles dont il avait fait partie, la plume et le crayon à la main, en qualité de correspondant de guerre, nul plus que lui n'aima d'un amour ardent la Florence du XVIe siècle et la Venise du XVIIIe. Il y vivait en bonne intelligence avec les Médicis, les Borgia et le doge. Il connaissait Mantegna, était lié avec Cellini, Casanova lui avait conté ses frasques. On ne s'étonnait point qu'il parût aux veglioni d'Arsène Houssaye, revêtu d'un pourpoint à la Véronèse. Répandu dans le monde, très en cour, actif et souple, habile et remuant, il tint sous l'Empire, puis sous la République, d'impor-

tants emplois officiels. Rédacteur en chef du *Monde Illustré,* il sut faire de ce magazine un rival heureux de l'*Illustration.* Démodé vers la cinquantaine, dépaysé au milieu des nouveaux visages de Paris, il ne quittait plus, que rarement, sa villa de Saint-Cloud. Quand il attelait son poney, c'était pour aller retrouver sous les ombrages de Saint-Gratien le souvenir de la princesse Mathilde. Il passait l'hiver à Venise où le professeur d'Ancona, de Vérone, le commandatore Barozzi, le cavaliere Stefani, signor Molmenti et quelques autres fervents de la Sérénissime et de ses fastes l'attendaient avec impatience au café Florian. « Pensez-vous qu'Yriartre viendra bientôt cette année? », demandaient-ils aux voyageurs, ses compatriotes, qui, pour la plupart, ignoraient jusqu'à son nom, ou ne le connaissaient que très vaguement. La mort l'empêcha seule de se rendre à son rendez-vous vénitien. C'était un homme d'un autre âge, d'un autre siècle, un peu suranné qui s'en était allé de ce monde, le 10 avril 1898. On avait oublié l'écrivain, on ne se souvint que de l'original; tel qui l'eut pour guide bénévole à Saint-Gratien, l'évoqua une dernière fois, trottant par les allées, en escarpins vernis, musqué et cérémonieux sous l'ombrelle verte qui l'abritait contre le soleil, salué très bas par les gens de service, heureux d'aller à la rencontre de ses chers fantômes; fantômes aussi, mais qu'il n'avait jamais connus vivants, que ceux d'Italie, dont il parlait « avec une lenteur par instants sentencieuse » et des airs de « galantin grisonnant », « ronchonnant des Médicis et de Florence ». On chroniqua chichement sur celui qui avait tant chroniqué, on loua l'érudit au détriment du critique d'art, on négligea de dire que ce petit vieux beau avait été un des plus fins mémorialistes à la petite semaine du Second Empire.

Un de ses meilleurs morceaux est le portrait de « la Dame aux yeux gris ».

Elle est brune, de taille moyenne, élégante et fine, à la fois blanche et pâle, un peu élégiaque et sentimentale, — elle marche bien et on sent qu'elle est de race. La main est par-

faite, longue, effilée, psychique, les dents sont exquises, la bouche est un peu sèche et rebelle aux baisers. Le teint est mat avec une nuance rose-thé. Le front est pur et les sourcils très abondants, semblant dessinés au pinceau. Les yeux sont célèbres, ils sont gris, et l'ombre portée par les paupières en adoucit l'éclat. En fixant longtemps ces yeux-là, on distingue sous le cristal des parcelles jaunes qui roulent comme des paillettes d'or au fond du Pactole... Les cheveux, qu'elle porte en bandeaux très larges, ont le brillant particulier aux cheveux des Anglaises; ils ont des modelés noirs et des parties lumineuses, comme les oreilles des épagneuls bien coiffés. Les épaules sont pleines, d'une belle courbe, la gorge est presque abondante; elle n'a point la sérénité inaccessible du Paros, c'est une gorge mortelle, elle peut s'émouvoir et elle s'émeut, elle n'appelle pourtant point le corset qu'elle n'a jamais subi, — on s'en fait même un peu gloire. La taille est ronde, souple, pleine...

Vous ne la remettez pas? Vous avez vu pourtant son portrait peint à l'huile. C'est la couleur des yeux qui vous gêne? Les contemporains, ceux du moins qui l'ont connue, l'ont tout de suite reconnue, la « dame aux yeux gris », qu'on appelait aussi « la baronne », malgré ses yeux gris, qui étaient, en réalité, d'un bleu foncé. Ils l'eussent reconnue même dans la charmante vignette d'Edmond Morin qui estampille le titre des *Portraits parisiens* que Dentu publia en 1865. Un croquis au crayon ou un portrait à l'huile, fût-il d'un maître, ne livre pas toujours, ni tout à fait, l'âme secrète du modèle. Plus favorisé que le peintre, l'écrivain devine, sous-entend ce qu'il sait, se reprend, esquisse négligemment, en marge, des profils perdus, il atteint, ainsi, parfois, au plus intime de l'être. Comme Yriartre n'ignorait rien de la chronique des clubs et du boulevard, il a donné discrètement, en grand seigneur libertin, d'indiscrets détails, appuyant légèrement, du bout de la plume, sur les traits caractéristiques. Ceux que la « baronne » avait reçus dans son salon, dans son boudoir ou dans son alcôve, durent se récrier sur la ressemblance. Pour les autres, ce fut un jeu que de résoudre la charade qui terminait son portrait :

C'est la Vierge au pot-au-feu — mais le pot est étrusque, — et ceux qui me comprennent à demi-mot verront les armes parlantes de ce vase de Callisthène, acheté dans une succursale de Pompéi par une des plus jolies femmes de Paris.

Il fallait être de Béotie pour ne pas saisir l'allusion au Palais pompéien, la « folie », en plein Paris, du prince Napoléon.

Elle a débuté sans pompe dans le monde où elle règne aujourd'hui; elle a conquis ses grades à la pointe de ses charmes, mais sans scandale, sans fracas, sans excentricité.

Nul scandale, en effet, n'avait marqué les étapes de son ascension. Elle fut assez habile pour fuir la publicité. Elle grandit dans la pénombre. Ne s'étant pas compromise, elle n'était guère compromettante. La seule imprudence qu'elle regretta, ce fut de n'avoir pas su tenir sa langue, ni sa plume, alors qu'elle ne se doutait pas de ce que le ciel, par l'entremise d'Esther Guimont, lui réservait. On tenait de ses premiers amants qu'elle était de Reims, et de très humble origine, son père étant, là-bas, tailleur de pierres et sa mère blanchisseuse. Du jour qu'elle avait fait la rencontre de Marc Fournier, sortie brusquement du rang des lorettes pauvres, elle devint, mais sans fracas, une lionne, elle intrigua, on commença à s'occuper d'elle. Aurélien Scholl, qui eût pu être le Tallemand des Réaux du XIXe siècle, s'il s'était soucié de publier ses mémoires secrets, notait dans son journal :

5 novembre. — On parle souvent dans les petits journaux d'une fort jolie brune récemment découverte par Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin. Elle se nomme Jeanne de X... On la dit mariée en province, à Reims, je crois, séparée de son mari. C'est une brune fort piquante, avec des yeux superbes. Les cheveux sont d'un beau noir, lisses et luisants, avec des reflets bleus comme l'aile du corbeau. Marc Fournier, déjà usé, ne lui fait pas grand mal, mais elle s'accommode volontiers de la situation parce qu'il ne lui refuse rien et qu'il n'est pas jaloux. Il y a tous les soirs de brillantes réunions à la Porte-Saint-Martin dans les appartements du directeur. Les

amoureux de la belle Champenoise n'y sauraient pas tenir s'ils n'avaient pas les coulisses du théâtre comme déversoir. Jeanne tient une véritable cour d'amour. Elle fait, du reste, peu de malheureux, et ne refuse sa porte que « lorsqu'il y a quelqu'un ». Dernièrement, un jeune écrivain fort brillant et déjà gâté par le succès facile, M. Edmond About, demandait au vaudevilliste Thiboust s'il avait couché avec Mme X... Celui-ci répondit que non. — « C'est impossible, se récria M. About. — Pourquoi donc cela? — Puisque vous avez dîné chez elle!... »

15 novembre. — Lambert Thiboust a rattrapé le temps perdu. A la sortie du théâtre, il a obtenu la faveur de reconduire Jeanne chez elle. Les préliminaires n'ont pas été longs. Au point que la belle Champenoise, regrettant de s'être si vite donnée, a cru de sa dignité de simuler une petite crise de folie. Le lit, un beau lit à colonnes adossé au mur, est placé au milieu de la chambre. Une veilleuse suspendue au plafond dans un globe de verre opale tirant sur le rose tamise une douce lumière dans l'appartement. Après un échange de baisers furibonds, Jeanne se met tout à coup sur son séant, elle regarde autour d'elle d'un air égaré, passe la main sur son front comme une folle qui tâche de rappeler ses souvenirs. — « Où suis-je? Où suis-je donc? », murmure-t-elle avec des intonations à la Dorval. Puis, repoussant brusquement son amant de rencontre : « Qui êtes-vous? s'écrie-t-elle, répondez. » Thiboust, qui connaît son monde, répondit en riant : « Calme-toi, je suis Marc Fournier. »

Cette fille de marbre avait été un instant folle du plus jeune des auteurs des *Filles de marbre*, mais, gardant déjà jusque dans ses égarements le sens pratique de la courtisane bourgeoise, « je ne veux rien de toi, lui dit-elle un matin, prends cinquante mille francs, et allons passer un mois en Italie ». Lambert estima que c'était trop cher pour un voyage de noce. Scholl note plus loin :

12 janvier. — Encore Jeanne. Cette fois, c'est un agent de change, jeune et brillant, qui, entré chez la maîtresse de Marc Fournier à minuit et demi, en est sorti à dix heures du matin. « Je suis fort embarrassé, dit l'agent à Théodore Barrière.

Elle a des diamants, des bijoux, son appartement est luxueux. Meubles, bibelots, vases de Chine et du Japon, rien n'y manque. Que lui donner, sans me lancer dans une dépense extraordinaire? — Un bracelet. — Elle en a vingt. — Un collier. — C'est trop cher. — Un bahut. — Tout son appartement est en chêne sculpté. — Dame, cherchez! » — Huit jours après, Théodore Barrière rencontre l'agent de change. « — Eh bien, avez-vous trouvé? — Oh! ma foi, j'ai renoncé à me creuser la tête. Je suis allé avant-hier à la chasse et je lui ai envoyé une bourriche avec un lapin. » Barrière a répandu l'histoire et quand un galant brûle la politesse à une femme, on dit qu'il lui a « posé un lapin ».

L'historiette de Scholl éclaire en le confirmant le véridique portrait de Charles Yriartre.

Elle a été à un artiste, à un prince de lettres, à un journaliste, à un dramaturge, à un musicien, à un grand de la terre — mettez les noms, vous les savez, écrivait celui-ci.

On les mit.

Avant que d'appartenir à un grand de la terre, alors qu'elle n'en était encore qu'au musicien ou au dramaturge, ou au prince de lettres, sentimentale comme une Mimi ou une Musette elle épanchait dans ses lettres les effusions de son cœur. C'était une petite fille douce, tendre et résignée, qui fut payée souvent en monnaie de singe. « J'ai bu sur tes lèvres la magie de l'amour », écrivit-elle à un roué, qui répéta, en s'esclaffant, l'aveu simplet. L'écho railleur du boulevard le lui renvoya, et elle en pleura de dépit. Esther Guimont la consola, sécha ses larmes et prit en mains son avenir. Elle connaissait les hommes en général, et ceux de l'Empire en particulier. Le prince Napoléon était présentement veuf — de la main gauche, — ayant rompu avec Anna Deslions, aussi las de ses infidélités qu'elle était lasse elle-même de sa goujaterie, de ses brutalités et de sa ladrerie. La Guimont présenta la « baronne » à Girardin, qui la fit souper avec Son Altesse Impériale, mais ce n'était rien que de plaire au Corse, le plus dur c'était de

se l'attacher. Esther souffla à sa protégée comment il convenait de s'y prendre : elle toussota, toussa, s'alita, pâle et défaite; c'était, à s'y méprendre, Marguerite Gautier à l'agonie. Le prince l'aima ainsi, il se désolait de la perdre, elle guérit, comme ranimée par son amour. Il s'intéressa à elle. D'autres aussi. On n'avait pas trop à se gêner avec Son Altesse. Ne regardant qu'à la dépense, elle fermait les yeux sur certaines calamités, — qui sont des fatalités. Riche à trente ans, la « Dame aux yeux gris », possédait un hôtel à Paris, une petite maison au faubourg, un chalet sur une plage, sans compter, disaient les mauvaises langues, « le château de ses pères qu'elle avait acheté l'an dernier avec de beaux ancêtres de Largilière, à l'usage des étrangers », car elle avait, sur les conseils de la Guimont, coupé son nom en deux, et « pris le tortil pour corriger l'injustice du sort qui l'aurait dû faire naître dans un milieu conforme à ses aspirations et à la finesse de ses attaches ». D'elle-même elle prit des airs de grande dame, impérieuse, sceptique et « cruelle à la façon des créoles », elle conserva l'amitié de tous ceux qui l'avaient aimée. Hermétique, énigmatique, son charme n'en fut que plus grand. Elle bannit de sa vie le sentiment, qui l'avait rendue une fois ridicule, elle n'eut que des caprices, qu'elle se passait dans sa maison des champs du Parc des Princes, « révoir original, pavillon turc ou fondouk persan », enfoui parmi les arbres et propice aux galants farnientes. Une plume tournait symboliquement au vent, en guise de girouette. Cinq chevaux piaffaient dans ses écuries, impatients d'être attelés à ses voitures. Tous les matins, montée sur un alezan, suivie d'un lévrier d'Ecosse, elle allait se promener au Bois. Elle se commanda une bibliothèque, tout en ébène avec des filets d'or, et le libraire Fontaine en garnit les rayons de livres précieux et rares, reliés par Capet et Bauzonnet; elle s'offrit des elzévirs et des incunables. Des Corot et des Delacroix ornèrent les murs de cette pièce où la « baronne » se tenait de préférence. Le buste du prince, en bronze florentin, dominait, posé sur un corps de la bibliothèque et flanqué de deux vases étrusques. Elle

rêvait d'être son Egérie et la Récamier du Second Empire. Les Dumas père et fils, About, Victor Séjour, Arsène Houssaye, s'empressaient autour d'elle. « Elle donne de l'esprit à ceux qui causent avec elle», disait Murger. Elle leur en donnait l'illusion, se conformant aux conseils de la Guimont, — qui étaient ceux que lord Chesterfield envoyait de Berlin à son fils.

C'est une charmeuse et je sais son secret, disait Yriartre. Elle sait écouter les hommes, sourire au bon moment ou secouer la tête en signe d'assentiment. Elle prête une attention soutenue à un général qui lui décrit un système de canons se chargeant par la culasse, et ne recule pas devant les confidences économico-politiques. Elle ramasse un bon mot qu'on laisse tomber, l'encadre, l'enchâsse et sait en faire les honneurs. Elle est toute intuition et assimile promptement les choses, parle peu, lit beaucoup et n'affiche point de futiles dehors. Il y a en elle du diplomate et de la bourgeoise, et cette Egérie qui panse les cœurs ferait des confitures pour les hommes d'Etat, si cet article n'était déconsidéré.

Son salon faisait concurrence à celui de la princesse. Les mêmes invités s'y retrouvaient. Ils avaient tous un nom dans les lettres ou la politique, et pour la plupart du ventre, ayant dépassé la quarantaine, et le goût des jolies femmes, dont ils n'usaient plus que modérément. Ils faisaient un doigt de cour à celle-ci, en lui racontant les potins de la ville. Tels d'entre eux passaient pour connaître les femmes, ayant analysé le cerveau et disséqué le cœur dans leurs feuilletons et leurs romans, mais un joli visage les intimidait. La « Dame aux yeux gris » les avait ensorcelés et bêtifiés. Elle les avait réduits à l'état non de pourceaux, mais de toutous savants. Tous les mardis soirs, elle les réunissait autour de sa table, après le café les faisait jouer au loto et leur jetait des bouts-rimés. « Comment prouveriez-vous votre amour à celle que vous aimez? », leur demandait-elle, et, excités, ils risquaient des gravelures. Une sorte de tendresse sensuelle les soulevait vers elle. Leurs hommages ressemblaient à des déclarations d'amoureux transis. Ils ne sor-

taient pas de leur platonisme équivoque, crainte de paraître ridicules à leurs propres yeux et aux yeux de la femme qu'ils convoitaient. Ils se contentaient de lui tourner des madrigaux et de polissonner dans les lettres qu'ils lui écrivaient. Jaloux les uns des autres, il faisaient, pour lui plaire, assaut d'esprit et de galanterie.

Il m'est impossible de penser à vous, sans voir en même temps des basques d'habits noirs à vos pieds... lui écrivait Flaubert. Il me semble que vous marchez sur des moustaches comme une Vénus indienne sur des fleurs. Triste jardin.

Il lui avait offert *Madame Bovary*, avec cet envoi :

A la très belle et très cruelle
Janne de X...
le plus soupirant
de tous ses adorateurs.

Sainte-Beuve lui avait donné ses œuvres complètes, les quinze volumes des *Causeries du lundi*, où elle devait trouver, disait-il sans fausse modestie, « quantité d'extraits et de comptes rendus de toutes sortes d'ouvrages et d'auteurs, une espèce de cours de littérature à bâtons rompus, enfin un répertoire commode ». Il avait mis, en outre, à ses pieds les moralistes anciens. M. Renan y avait déposé sa *Vie de Jésus*.

Charmante amie, lui avait-il écrit, chaque fois que vous me dites que ce livre vous a été au cœur, c'est pour moi une grande joie. J'ai voulu rendre, en ces pages, la religion de l'âme, telle que Jésus l'a révélée, la vraie religion qui dort au fond de nous, et que le grand charmeur évangélique sut adorablement réveiller. Retrouver les accents de cette voix divine est la plus difficile des tâches. Quand vous me dites que vous êtes touchée, je suis heureux; car je me dis alors : je n'ai pas trop mal réussi.

Votre bon ami,

ERNEST RENAN.

Il ne se doutait pas, tant la lorette de Guys ressemblait maintenant à une noble dame de Winterhalter, qu'il

avait renouvelé le miracle de Jésus et réveillé dans le tréfonds de la belle et bonne amie du prince Napoléon la Madeleine qu'elle avait été naguère.

Frédéric-Thomas Graindorge qui connaissait son passé, perdait, auprès d'elle, sa perspicacité.

Combien de fois, aux loges du pourtour [des Italiens] n'ai-je pas regardé les têtes? avait-il écrit dans la *Vie Parisienne*. On demeure là un quart d'heure immobile, absorbé, devant une figure affinée, ardente, qui se détache toute seule comme dans un cadre, dans le cercle de la lorgnette. Insensiblement on se trouve soulevé hors de sa stalle, attiré, on s'approche pour regarder de plus près, pour tâcher de deviner l'âme étrange qui brûle et luit sous cette enveloppe de soie, de satin et de gaze. Des Cléopâtres. La pourriture et la culture égyptiennes faisaient pousser, il y a dix-huit siècles, des fleurs aussi enivrantes et aussi splendides, aussi maladives et aussi dangereuses que ce terreau parisien où nous puisons notre sève et nos maux. Au premier coup d'œil ce sont des sphinx...

Des sphinx qui livraient leur énigme au Marquis de Villemer :

La Dame au yeux gris, écrivait-il presque au même moment que M. Taine, vit beaucoup chez elle; on la rencontre peu dans les salles les jours de première, aux courses, au lac, partout enfin où s'agite le monde parisien. L'Opéra ne lui convient pas, la salle est peu intime et si vous la voulez voir, vous entrerez aux Italiens. Son œil brille dans le demi-jour des loges comme le regard des félins luit dans la nuit; sa tenue est modeste et digne, presque craintive; par moments elle se dérobe, se renverse un peu sur le dos du fauteuil, de telle sorte qu'elle est presque cachée par la saillie de la grande sirène d'or qui supporte les loges supérieures, — singulier hasard qui donne une allégorie transparente. Elle se meut lentement, lentement elle agite son éventail noir et semble bercer en des songes éternels ses loisirs olympiens... La Dame aux yeux gris lorgne machinalement, s'inquiète peu de la salle, à laquelle elle tourne volontiers le dos, promène parfois son beau regard sur la foule comme si elle cherchait un cœur à

dévorer mélancoliquement; parfois aussi elle passe sa main sur ses yeux et semble sortir d'un songe. Ce n'est point une biche légère, c'est un cygne avec des yeux d'antilope; elle cache Impéria sous les traits d'Agnès, et ses camélias prennent des airs de fleurs d'oranger. Rien n'est perfide comme ces regards d'orpheline qui semble aspirer à la léthargie du foyer domestique... On rêve, en la voyant, aux joies calmes et aux sentiers bordés de mousse, on voudrait enfermer sa vie dans son sanctuaire et respirer l'air qu'agite sa robe. — Le sanctuaire représente dix-huit mille francs de loyer, et la robe coûte soixante louis...

Peut-être Frédéric-Thomas Graindorge se trouvait-il dans un de ces moments de misanthropie « où on se demande si les lorettes n'ont pas raison de se croire des dames »? Mais était-ce bien à la « baronne » que M. Taine faisait la cour ou à son amant?

Regarder la mer et les têtes bruissantes des pins, assise dans une chaise longue, entourée d'une cour de gens charmés, sentir autour de soi un concert d'acclamations muettes et de regards qui ne veulent pas se détourner : Avouez qu'il est doux d'être reine,

lui écrivait-il, terminant par ces mots :

Aux pieds de votre
Altesse sans espoir de monter
plus haut.

Son condisciple de Normale, Edmond About, avait dû pourtant lui laisser entendre que, puisqu'il avait dîné chez elle, il pouvait espérer monter plus haut, mais sans doute que ce jeune et astucieux philosophe, assez épicurien pour collaborer à la *Vie parisienne,* n'avait pas renoncé à obtenir de sa très gracieuse Altesse aux yeux bleus, outre ses faveurs, son très puissant appui pour décrocher le poste que la princesse Mathilde avait en vain sollicité pour lui. Il lui rappelait

un certain soir à Passy, où une certaine personne... toute blanche dans les longues mousselines, avec de la neige aux épaules et des diamants pâles aux yeux a laissé bavarder deux

heures un pauvre homme qui n'en pouvait mais, pendant que le Prince et M. de Girardin causaient politique dans le jardin.

Sil avait pu les voir dans leur posture humiliée, comme Frédéric-Thomas Graindorge eût méprisé ce pauvre homme et tous ceux qui se roulaient, se prosternaient, s'agenouillaient aux pieds de la Cléopâtre de la rue de Vendôme! De quels sarcasmes Mme Colet n'eût-elle pas accablé Flaubert! Celui-là paraissait le plus emballé, le plus exalté, le plus tendu. Un grand enfant, qui s'extasiait, pâmé, devant le front bombé, les petites moues, la bouche, les yeux, les gestes, de l'exquise, de l'adorable personne, et il l'adorait, en effet, ce « cher ange », en prose et en vers.

Jane, tes mains sont de glace.
Sur mes genoux prends ta place
Chauffons-nous, chauffons-nous bien!
L'ombre s'avance, et la nuit
Roule son char sur la neige
Jane, l'amour nous protège, etc...

Loin d'elle, il s'ennuyait démesurément de sa jolie personne, et, réfugié à Carthage, soulevait de temps en temps les rideaux fermés entre le monde et lui, pour rêver à « ses grâces de panthère » et à son « esprit de démon ». Son imagination en délire transformant l'almée en houri, il la suivait « allant et venant partout, glissant sur ses tapis, s'asseyant mollement sur des fauteuils, avec des poses exquises ». Rosannette se transfigurait en reine de Saba, puis en Salammbô, et lui-même tour à tour en saint Antoine et en Mathô, sans parvenir à dépouiller le vieil homme, et il restait Frédéric Moreau comme devant, mélancolique et tendre. Elle l'affichait à ses côtés, dans sa loge, se parait de son prestige, et ce misanthrope, ce misogyne qui n'avait pas assez de mépris pour la femme, se laissait faire. Il ne se lassait pas de l'admirer, de lui sourire, de baiser ses mains sans pareilles, ses indescriptibles menottes, de fixer obstinément ses petits pieds dans leurs pantoufles; il la

contemplait dans son cabinet de toilette, debout auprès de sa grande table de marbre, à côté de tous ses ustensiles mignons, dans ce milieu charmant plein de ses habitudes, obsédé, halluciné par la vue de ses petits pieds dans les pantoufles. Il se précipitait sous la semelle de ces pantoufles, où son cœur dédaigné gisait depuis trois ans. « Laissez-moi, chère Jeanne, vous baiser les deux mains jusqu'aux épaules — et les deux pieds, jusqu'où il vous plaira. » S'il avait pu le voir, il se fût mépris sur son sourire. Ces grands hommes de lettres, quels tristes galants ils faisaient! Tous des malades, les sens macérés par la méditation solitaire. Si Alice Ozy avait été son amie, elle eût, en riant, échangé avec elle des confidences. Gautier, Saint-Victor et Préault s'étaient comportés avec l'actrice des Variétés comme leur ami Flaubert avec elle-même.

Pentélique, Paros, marbre neigeux de Grèce
Dont Praxitèle a fait la chair de ses Vénus,
Vos blancheurs suffisaient à des corps de déesses
Noircissez, car Alice a montré ses seins nus!

chantait Gautier. Il avait demandé sa récompense, Alice ne la lui avait pas refusée :

Il fallait bien, n'est-ce pas, lui accorder quelques petites choses, disait Mlle Ozy; mais ce n'était pas possible chez moi. Il demanda à un de ses amis nouvellement marié de lui prêter la clef de son appartement. Là, il me considéra à son aise... Il me couvrit de baisers. Rien de plus! mais je n'aimais pas cela. Je lui dis, en rattachant mes vêtements, que j'avais eu froid et que c'était bon pour une fois! Sans compter que les allures de Gautier, de Saint-Victor, et d'autres artistes qu'ils m'amenaient, m'effrayaient.

Ils se mettaient parfois dans un état de surexcitation nerveuse qui les eût fait prendre pour des fous. Ainsi Gautier, chez moi, assis par terre, les jambes repliées à l'orientale et fumant, dans une apparence calme et somnolente, levait les yeux et disait d'une voix lente et douce : « Quand cesserai-je donc de voir des bourgeois glabres courant à quatre

pattes sur la corniche de ce plafond! » Un jour encore Saint-Victor et Gautier m'amenèrent un petit homme gros et myope que je ne connaissais pas. C'était Préault, le sculpteur, et ils me demandèrent comme une grâce de lui laisser voir mon pied. Et ce pied, Préault se précipita dessus et se mit à le couvrir de baisers. A un moment, je crus que ce gros enthousiaste, couperosé, aux yeux saillants, allait tomber d'apoplexie! Et toutes ces choses qui commençaient et ne finissaient pas, me troublaient et me faisaient du mal... Le lendemain, j'avais les yeux cernés.

La « baronne », aussi, se prenait à regretter About, Lambert Thiboust, l'agent de change, et les autres gaillards, qui ne connaissaient ni ces « fadeurs » de l'âme ni ces manies, qui n'avaient pas de génie, mais qui avaient toutes les audaces, et assez de tact et de doigté pour ne point faire, à la femme qu'ils trouvaient à leur goût, l'injure de trop la respecter...

La « Dame aux yeux gris » ne sourcilla pas quand parurent les *Portraits Parisiens*. Elle ne commit pas l'imprudence de Mlle Duverger qui fit un procès à l'auteur. Elle savait d'où venait le coup. Non loin de son portrait, dans la même galerie, elle retrouva le portrait de la « Bonne Princesse », qu'Yriartre avait publié dans la *Vie Parisienne*.

Voix, démarche et sourire, tout en elle révèle la bonté et elle en connaît toutes les nuances, écrivait-il. On la comprend vite, elle est *claire*, limpide et sans détours; elle n'entend rien aux artifices du langage, et la diplomatie proverbiale des cours n'a pu altérer en elle une absolue sincérité qui est un de ses plus grands charmes. On la sent vivre, on lui sait gré d'oublier son nuage, son char vert et or et de combler les distances avec sa bonté. Les hommes disent d'elle, avec une rudesse qui doit être chère à son sexe : c'est une vraie femme! — et c'est sa meilleure gloire — elle en a les élans et les spontanéités, les audaces heureuses et les exquises délicatesses. Excessive, enthousiaste, d'un cœur ardent et passionné, elle aime ou elle n'aime pas et le dit avec franchise; elle n'a pas de demi-tendresse, et, à toutes ses prédilections

artistiques, il se mêle une nuance de sensualisme italien qui les colore comme une goutte de sang vient colorer une vaste coupe d'eau limpide. — C'est le sentiment qui fait des héroïnes du Titien et du Giorgione des femmes désirables en même temps que des reines et des divinités.

Le parallèle était évidemment au désavantage de la « baronne ».

Sainte-Beuve, qui lisait tout, dut mettre le nez dans le bouquin de ce petit moraliste, disciple de La Bruyère, qui prévenait les grands de la littérature qu'on se moquait très gentiment d'eux, rue de Vendôme, à peu près de la même manière que les filles de Goya de leur pantin. Il criait casse-cou à ces *pelélés* ventrus et chauves :

Elle ferait les yeux doux à un mur et joue de la prunelle pour un acteur, c'est l'idée fixe de sa vie de vouloir qu'on souffre pour elle, rien ne l'irrite tant que la simplicité et la quiétude de ceux qui l'entourent, leur disait-il. Elle veut mener les cœurs en laisse, et se plaît surtout à semer chez ceux qui travaillent et qui pensent une fatale agitation. Evangélique avec le premier venu, elle est atroce avec ceux qui l'aiment. Elle commence par fasciner sa victime pour arriver à l'égorger avec une grâce infinie. Ce n'est point un tigre qui écrase la proie royale, c'est un chat gracieux qui joue avec elle, la rejette et la saisit, une colombe qui cache un oiseau de proie et module des roucoulements. Demain elle vous tiendra sanglant sous sa griffe; en attendant vous prenez innocemment des airs vainqueurs. J'ai froid dans le dos en pensant qu'on pourrait l'aimer aujourd'hui.

Faisait-il allusion au malheureux Charles Didier qui, à son retour d'Egypte, lui avait servi de sigisbée, et qu'on avait aperçu longtemps, avec sa longue chevelure blanche, dans sa loge, aux Italiens? Il s'était suicidé mystérieusement, pourquoi, pour qui, nul ne l'avait su. Il y avait dans le cas de cette femme de trente ans, fausse ingénue, précieuse ridicule, sauf pour ses soupirants poussifs, une scélératesse qui ravissait d'aise la Guimont. Elle avait lancé bien des courtisanes, mais nulle mieux que l'avisée Champenoise n'avait si adroitement pro-

fité de ses leçons. Elle riait sous cape de ses mauvais coups. Ces grands dadais ne se doutaient seulement pas de la comédie que la fûtée leur jouait. Toujours en représentation, artificieuse, artificielle, elle les avait attachés à son char, ils servaient à son triomphe. Elle collectionnait les écrivains, un peu comme les livres, sans les comprendre, pour la montre, simplement parce qu'ils ornaient son salon et qu'ils rehaussaient par leur renom son éclat. Ils avaient réalisé pour elle le rêve que certain soir au bal de l'Opéra, sous la Restauration, Etienne Blondet, moitié sérieux, moitié railleur avait fait pour Esther Gobseck :

La Torpille, disait-il, est la seule fille de joie en qui s'est rencontrée l'étoffe d'une belle courtisane; l'instruction ne l'avait point gâtée, elle ne sait ni lire ni écrire : elle nous aurait compris. Nous aurions doté notre époque d'une de ces magnifiques figures aspasiennes sans lesquelles il n'y a pas de grand siècle. Voyez comme la du Barry va bien au XVIII[e] siècle, Ninon de Lenclos au XVII[e], Flora à la République romaine, qu'elle fit son héritière et qui put payer la dette publique avec cette succession! Que serait Horace sans Lydie, Tibulle sans Délie, Catulle sans Lesbie, Properce sans Cynthie, Démétrius sans Lamie, qui fait aujourd'hui sa gloire?... Et sans toutes ces reines, que serait l'Empire des Césars? Laïs, Rhodope, sont la Grèce et l'Egypte. Toutes sont d'ailleurs la poésie des siècles où elles ont vécu. Cette poésie, qui manque à Napoléon, car la veuve de sa grande armée est une plaisanterie de caserne, n'a pas manqué à la Révolution qui a eu Madame Tallien! Maintenant, en France, où c'est à qui trônera, certes il y a un trône vacant! A nous tous, nous pouvions faire une reine. Moi, j'aurais donné une tante à la Torpille, car sa mère est trop authentiquement morte au champ du déshonneur; du Tillet lui aurait payé un hôtel, Lousteau une voiture, Rastignac des laquais, des Lupeaulx un cuisinier, Finot des chapeaux; Vernon lui aurait fait des réclames, Bizïou lui aurait fait ses mots! L'aristocratie serait venue s'amuser chez notre Ninon, où nous aurions appelé les artistes sous peine d'articles mortifères.

Ninon II aurait été magnifique d'impertinence, écrasante de luxe. Elle aurait eu des opinions. On aurait lu chez elle quelque chef-d'œuvre défendu, qu'on aurait au besoin fait faire exprès. Elle n'aurait pas été libérale, une courtisane est essentiellement monarchique.

A cela près qu'elle était libérale (comme l'Empire), il semblait que la « Dame aux yeux gris » se fût inspirée de la tirade de Blondet. Voulant « embrasser tout son siècle », elle avait de bonne heure cessé d'aimer avec de petits jeunes gens, et tels fils de famille, financiers et traitants ayant payé l'hôtel, les voitures, les laquais, le cuisinier, les chapeaux et les toilettes, les grands hommes (de lettres) du Second Empire s'étaient efforcés de façonner et polir cette Ninon II que le génie de Balzac avait prévue. Il est vrai que ces messieurs n'avaient pas été, dans cette entreprise, aussi désintéressés qu'ils voulaient le paraître et qu'ils se servaient de la jolie ambassadrice pour avancer leurs propres affaires auprès du Prince. De quelles bassesses n'étaient-ils pas capables, ces fiers romanciers et ces moralistes austères! Etait-ce la vanité ou l'intérêt qui les pliait en deux, si bas, dans la posture humiliée, rappelait Flaubert, des Turcs qui, « pour honorer leurs maîtres, se posent le front sur leurs pieds », et leur arrachait d'aussi plats salamalecs? Il se ravalaient au rang des courtisans et des flatteurs à gages qu'ils flétrissaient dans le privé et parfois même en public. Ils eussent écœuré jusqu'aux laquais du maître qu'ils flagornaient ou de sa maîtresse. M. Flaubert se pâmait devant l'éloquence de Son Altesse Impériale et chargeait la favorite de lui remettre « l'obole du pauvre, c'est-à-dire sa part d'admiration » pour le discours qu'elle avait prononcé au banquet de l'Isthme de Suez! « Quel tempérament! Quel homme! », s'écriait-il. Et quel raisonnement que le sien, « en ligne droite qui se continue sous les arabesques de la plaisanterie », « une épée enguirlandée de pampres ». M. Sainte-Beuve, qui n'eût pas écrit cela s'il se fût agi d'un orateur sans influence dans le *Constitutionnel*, confiait à la « baronne » et pour les mêmes raisons que Flaubert, à savoir que « ce qu'il lui

écrivait ne perdait pas à passer par sa jolie bouche, au contraire » :

Faites-vous lire tout au long le discours du Prince... c'est toute une histoire de Napoléon racontée avec un souffle ardent et oratoire; il en tire ce qu'il appelle une philosophie, et en prend occasion de donner un magnifique programme de toutes les questions pendantes; évidemment cette forte, intelligente et brûlante nature étouffait depuis quelque temps..,. elle est allée éclater en Corse!... Faites-vous lire tout au long de grandes pages où beaucoup d'art se mêle à une apparence d'entraînement, et où les médaillons des frères de l'Empereur — lesquels étaient aussi à célébrer — sont présentés et enchâssés... dans d'heureux profils, aux angles et aux coins du piédestal.

La « Dame aux yeux gris » était parvenue à éclipser la sœur de son amant. Le chevaleresque Yriartre, en vengeant la « Bonne Princesse », avait pris soin d'insister sur les divers agréments de ses réceptions.

Son charmant petit palais, le milieu dans lequel elle vit, ceux qui l'entourent, tout rappelle les réunions de la cour de Ferrare, disait-il. C'est un petit coin de la Renaissance italienne égaré dans notre siècle avec une nuance de tendresse et d'affabilité qui nous reporte à notre bonne cour de Madrid, où nos princes nous demandant des nouvelles de nos mères et de nos sœurs, s'inquiètent avec bonté de nos travaux, de nos joies et de nos chagrins pour en prendre nos parts... On rencontre autour d'elle tous ceux qui se sont fait un nom à force de travail et de talent, grande aristocratie qui ne le cède à aucune autre. Ce salon est depuis le beau temps de l'esprit français, la restauration et l'immortelle restauration de 1828, celui où l'on suit le mieux le mouvement des idées; on y coudoie l'homme célèbre depuis hier, celui qui le sera demain. Il y a là de charmantes causeries, et malgré le fatal *officiel,* un entrain de grand ton que doivent envier ceux que leur grandeur attache au rivage.

Il y avait là, en outre, ce qu'on ne trouvait pas chez la « baronne », qui prétendait régner seule : de jolies femmes.

Vous connaissez ces personnages de Shakespeare qui non seulement ont de l'esprit, mais encore en donnent aux autres. La Princesse a ce don-là et quelquefois par un heureux hasard, une bonne disposition, elle rayonne, semble heureuse de vivre et de voir groupés autour d'elle ceux qu'elle aime le mieux. Alors les plus réservés s'enhardissent, tout ce qu'on dit est heureux, tout se groupe et se compose bien; le guéridon, la lampe et les jolies femmes feuilletant les keepsakes, le dernier des ambassadeurs, qui semble un beau portrait de Lawrence, tient bien sa place à la cheminée; les profils perdus s'avancent bien avec les lignes des fauteuils, et les robes blanches font valoir les habits noirs, les cordons rouges et les plaques... On a vu des princesses, — il y en a encore, — qui redoutaient le voisinage des jolies femmes et les proscrivaient impitoyablement de leurs salons sous le fallacieux prétexte d'ennui; ici on leur fait bon accueil et on les recherche. Du reste, je vous assure que les grandes coquettes se sentiraient désarmées par cette fière franchise qui reçoit en pleine lumière, sous le jour implacable d'un atelier du nord. — Et c'est un charme de voir de jolies épaules irrisées par un rayon de lumière, des boucles de cheveux retenues par des camélias et des silhouettes élégantes qui se détachent en demi-teinte sur les fonds lumineux. — Toutes ces jolies choses sont la vie des artistes.

Yriartre s'arrangea pour que le portrait de la « Dame aux yeux gris » tombât sous les yeux de ceux qui, ces derniers temps, avaient préféré l'aventurière à la « Bonne Princesse ». Celle-ci leur reprocha la rareté de leurs visites et de leurs lettres. Ils donnèrent plus souvent de leurs nouvelles, mais auprès d'elle ils étaient plus rassis, moins fous, plus sages. Flaubert se lamenta sur ses infirmités et l'ennui de vivre. Il travaillait au coin du feu, ayant pris son parti de la vie qui « s'écoule sans que l'on fasse rien de ce qu'on veut, rien de ce que l'on désire », tâchant de se consoler avec des rêves de tout ce qui lui manquait, « le soleil et le reste ». Il ne disait pas quels rêves il faisait, en marge de l'*Education sentimentale,* celle de Frédéric Moreau et la

sienne, qui n'était pas encore achevée, dans la tour d'ivoire de Croisset où il s'était retiré pour ne pas se salir les pieds, et où il gelait un peu, mais on devinait sans peine qu'ils étaient à l'image de la « Vénus indienne ». Vingt ans plus tôt, alors qu'il étudiait le droit à Paris, il avait souhaité souper avec des catins de princes. Le rêve s'était réalisé, trop tard pour qu'il en pût jouir. Dans sa thébaïde, repris par son pessimisme, il semblait avoir retrouvé sa clairvoyance.

Pour moi, écrivait-il à la princesse, voici le principe : *on a toujours affaire à des canailles.* — On est toujours dupé, calomnié, bafoué, *mais il faut s'y attendre,* et quand l'exception se présente, remercier le ciel.

Ce principe, Flaubert l'avait oublié rue de Vendôme, mais apparemment que là aussi il avait cru que l'exception s'était présentée, et pour faire plaisir à la « chère belle » il n'hésita pas à débaucher deux de ses amis, MM. de Goncourt, qui étaient aussi les amis de la princesse. S'étant toqués, surtout Jules, le cadet, de la maison du Parc des Princes, qui ressemblait à « un vide-bouteilles du Sultan Misapouf », ils en avaient rêvé pendant quatre ou cinq jours, l'arrangeant à leur guise; ils s'étaient réveillés le cinquième cruellement déçus, la « baronne » leur ayant cédé et transporté ce qui ne lui appartenait plus, le chalet tant cocasse ayant été déjà vendu à un autre par ses hommes d'affaires. Elle souhaita leur en exprimer ses regrets. Amenés chez elle par Flaubert, mais déjà prévenus contre sa « jolie personne », ils ne partagèrent point l'emballement de leur aîné. L'appartement riche et banal leur fit l'impression de « ces appartements meublés qu'on loue aux provinciaux pour le mariage d'une fille riche », et ils s'ennuyèrent dans ce « caravansérail d'invités », où le grand Emile semblait comme chez lui, s'ennuyant lui-même mortellement, « lugubre et cassé, avec sa tête de mort et sa mèche posée comme un accroche-cœur sur le crâne ». La maîtresse de céans leur parut pleine de grâce coquette, mais affectée, « un peu trop préoccupée de faire de son appartement un petit hôtel

Rambouillet du XIXe siècle ». Ils assistèrent à la petite séance traditionnelle des « petits jeux innocents et érotiques ». Ce soir-là, Mme de X... jetait aux convives le mot *malthusianisme* et en demandait la définition à la ronde « et chacun, le couteau de l'improvisation sous la gorge, disait à peu près une saleté ou une bêtise ». C'était tout à la fois lamentable et ridicule. On ne revit plus jamais MM. de Goncourt rue de Vendôme.

Le prince Napoléon n'y faisait plus que de très rares apparitions. Il avait tant d'occupations et de soucis! Ce n'était pas Jeanne qui lui causait ceux-ci. Ils n'étaient plus rien l'un pour l'autre, mais ils étaient convenus de garder secrète cette séparation de corps, aussi s'imaginait-on que Mme de X. avait toujours l'oreille du prince. Il avait cru tromper Marc Fournier, il avait été lui-même trompé par le fils d'un conseiller d'Etat, par François Bravay, le *Nabab,* débarqué d'Alexandrie avec des millions dans le dessein de se payer un siège de député au Corps Législatif, par bien d'autres encore. Une amazone à la chevelure flamboyante avait traversé sa vie, et depuis Meudon où, pour la première fois, elle lui était apparue, il l'avait suivie à la trace. *Koupidon* l'avait transpercé de sa flèche. C'était Cora Pearl qui, depuis trois ans, tenait la clef de la porte par où les favorites pénétraient dans les appartements du Palais-Royal. Depuis 1866, les benêts du salon de la rue de Vendôme se trompaient d'adresse...

La guerre survint et l'Empire croula. La « Dame aux yeux gris » ne le pleura point, ayant perdu tout espoir de dominer. Elle perdit aussi son amant en titre, qui lui laissa sa fortune. Femme de tête, elle s'entendit à la faire fructifier. Un financier l'y aida. Elle eut cent mille francs de rentes, changea de nom et d'opinions politiques, et son salon fut plus célèbre encore vers la fin du XIXe siècle qu'il ne l'avait été aux dernières années de l'Empire. Mais cela est une autre histoire, de l'histoire contemporaine, et il nous faut imiter la discrétion de Schéhérazade quand elle voyait paraître le jour.

AURIANT.

AMOUR

FRAGMENTS

—

CES COURSES DANS LES BOIS...

Ces courses dans les bois, ces étoiles, ces fleurs,
Ces yeux tantôt riants, tantôt baignés de pleurs,
Ces langoureux désirs, ces mirages, ces feintes,
Ces cœurs passionnés et toujours en péril,
Ces regards, ces aveux, ces baisers, ces étreintes...
Si l'amour n'était point cela, que serait-il?

—

VERS LE CIEL ETOILE...

Vers le ciel étoilé quand ton regard se lève,
Qu'il t'entraîne au delà des limites du rêve,
Et, perçant de la nuit les plus secrets accords,
Qu'il t'apporte soudain la déchirante joie
De te sentir, dans l'âme autant que dans le corps,
D'un amour sans merci la lumière et la proie!

—

TOI QUI SAIS ETRE EN SON ESSENCE...

Toi qui sais être en son essence
L'ange aussi bien que l'animal,
Tes yeux de reine ont la puissance
Et la douceur sombre du mal,

Et, quand tes lèvres d'amoureuse
Aux baisers s'ouvrent lentement,

Heureux, ô ma sœur langoureuse,
Qui peut se dire ton amant!

Heureux et malheureux ensemble,
Car tu perces les cœurs d'un trait
Que rien n'efface et qui ressemble
Au désespoir le plus secret.

—

TOUS CEUX QUI N'ONT TROUVÉ...

Tous ceux qui n'ont trouvé qu'un frivole plaisir
Dans les femmes, ces fleurs si douces à saisir,
Ces fleurs qui sont la flamme et qui fuient comme l'onde,
Et tous ceux dont le cœur n'a jamais été pris
Ni brûlé par l'orage, à toi n'ont rien compris,
O souffrance d'aimer, seul vrai bonheur au monde!

—

QUE CELLES-LA JE LES OUBLIE...

Que celles-là je les oublie
Dont l'inutile et froid destin
Tourne le dos à la folie,
C'est probable, sinon certain;

Mais toi, ma sœur des nuits d'orage
Et des matins inapaisés,
La plus douce et la plus sauvage,
Toi, si belle sous mes baisers,

Toi, mon enfant inassouvie
Au regard sombre et singulier,
Toi, mon amour, et toi, ma vie,
Comment pourrais-je t'oublier?

—

LAISSONS LA TRISTE PLUIE...

Laissons la triste pluie et les brumes du Nord
Envahir d'autres cœurs à jamais sans lumière,
Et, dans le frais éclat d'une aube printanière,

Ivres de passion, touchons enfin le port
Où chantent les oiseaux les plus clairs de cette île
Que notre rêve a su découvrir et qui fuit
Comme l'enchantement d'un mirage indocile
Vers les silencieux domaines de la nuit.

—

AU-DESSUS DES AMOURS...

Au-dessus des amours nombreuses de naguère
Dont le plaisir fut bref et la peine éphémère,
O mon amour unique, immuable et vainqueur,
C'est grâce à tes regards que s'élargit mon rêve,
C'est grâce à ton désir que s'exalte ma sève
Et c'est grâce à ton sang que se nourrit mon cœur.

PHILIPPE CHABANEIX.

PÉTRARQUE ET L'ALPINISME

—

Le goût de la montagne ne s'est propagé dans la littérature et la société qu'à une époque récente. Au XVIIe siècle encore, on la tenait pour diabolique. Le massif du Mont Blanc s'appela longtemps les Montagnes maudites. Une tradition rapporte que, vers 1680, l'évêque de Genève, Jean d'Arenthon, en tournée pastorale à Chamonix, s'avança jusqu'au pied des glaciers et les exorcisa selon les rites. On sait que Voltaire n'appréciait les environs de Ferney qu'à proportion de leur fertilité. Rousseau place en Savoie l'action de la *Nouvelle Héloïse;* mais les scènes qu'il décrit ne se déroulent pas à plus de sept ou huit cents mètres et les glaciers, qu'il admire, sont, de son propre aveu, « horribles pour quiconque n'a pas l'âme sensible ». A la suite de Rousseau, Byron, Lamartine, Hugo, Balzac ont loué la montagne. Mais tous ces écrivains se sont bornés « à la regarder d'en bas ».

Une authentique escalade avait eu lieu en 1492. Cette année-là, Antoine de Ville, capitaine de Montélimar, fit, avec sept compagnons, sur l'ordre du roi Charles VIII, la première ascension du mont Aiguille, haut de 2.097 mètres et, aujourd'hui encore, d'un accès difficile. 1492, c'est l'année de la découverte de l'Amérique : vaincre la montagne était presque aussi méritoire que de vaincre l'Océan. Aussi cet événement a-t-il été commémoré le 15 octobre 1933 par le Club Alpin français et une inscription composée et apposée par les soins de MM. Dufour et Letonnelier à la base des escarpements du mont, sur la face d'ascension de 1492. En 1787 seulement, De Saussure gravit pour la première fois le mont Blanc. Dès lors l'élan

était donné. Toutefois un siècle devait s'écouler avant que la neige et la glace nous parussent amicales et nous devinssent familières. Etrange et lent renversement du goût! Que de victoires cette évolution suppose sur nos préjugés, sur notre paresse native, sur notre conception traditionnelle de la nature!

De Saussure, Antoine de Ville, admirables grimpeurs! Mais bien plus tôt, il y a de cela six cents ans, un homme avait inauguré l'alpinisme en France et, du même coup, la littérature alpestre. Il est vrai que cet homme est un poète illustre. On doit tout espérer d'un poète, surtout aventureux. Celui-là ne manqua pas à sa juste destinée. Le premier d'entre les modernes, il osa escalader un sommet de près de deux mille mètres pour satisfaire sa curiosité, pour vérifier son énergie, pour méditer sur la faiblesse humaine et sur l'immensité de l'univers. Déjà il concevait la montagne comme une école de perfectionnement moral. Car que sert de se hausser sur les plus hautes cimes si on ne s'y élève pas en même temps par toutes les puissances de l'âme?

Comment Pétrarque gravit, le 26 avril 1336, le mont Ventoux, ce géant des préalpes provençales, nous le savons par une lettre latine qu'il dit avoir écrite le même jour à son ami François de Borgo San Sepolcro. Est-elle vraiment du même jour? On en peut douter. Elle est trop belle pour avoir été improvisée. La première traduction française en fut faite par Victor Develay en 1880. Une excellente version en a été donnée en 1928 par M. Henri Sebert et éditée chez Aubanel avec une préface de Gabriel Faure. Ce précieux document, joint à ce que nous savons du caractère de Pétrarque à cette époque, nous renseigne sur son projet, sur ses aspirations, sur une étape décisive de sa vie sentimentale et spirituelle.

Pétrarque connaissait le Ventoux de longue date, l'ayant admiré, dès l'âge de huit ans, de Carpentras où son père s'était réfugié après son exil d'Italie. Il rêvait de l'escalader. Il écrit au début de sa lettre : « Il y a bien des années que j'avais ce voyage en tête. » Quand, plus tard, il se fixe à Avignon, il mûrit son projet par la méditation

des auteurs anciens, dont il est profondément pénétré. Apollonios de Rhodes a décrit le panorama dont on jouit du sommet de l'Olympe. Pétrarque paraît avoir ce souvenir présent à l'esprit quand, décrivant à son tour les impressions qu'il ressent au sommet du Ventoux, il précise : « L'Athos et l'Olympe me trouvent moins incrédule quand je peux constater, sur une montagne de moindre renom, ce que j'avais entendu dire ou lu à leur sujet. » Surtout il avait lu dans Tite-Live que le roi Philippe de Macédoine gravit le mont Hémus en Thessalie. Cette lecture fut-elle, comme il l'insinue, l'argument qui le détermina à entreprendre son « voyage » ? On ne tombe pas « par hasard » sur un texte aussi opportun quand on est à « la veille » de partir pour une escalade; et d'ailleurs, Pétrarque semble avoir systématiquement trouvé « par hasard » les plus essentiels des textes qu'il cite dans sa lettre. Mais le fait rapporté par Tite-Live l'impressionne au point d'en faire une critique serrée et d'invoquer à son sujet l'autorité du cosmographe Pomponius Méla. Belle conscience d'humaniste épris d'érudition! Besoin aussi de comparer entre elles les plus célèbres ascensions de jadis pour en tirer une leçon en vue de celle qu'il médite.

Les goûts de Pétrarque s'accordaient avec les données de la tradition. Il aimait la solitude. Il préférait la vie de Carpentras à celle d'Avignon, trop mondaine. La fontaine de Vaucluse le séduisit dès l'abord : « Voici, écrit-il, le séjour le mieux approprié à mes goûts : je le préférerai aux grandes villes si jamais j'en ai l'occasion. » On sait comme il en usa. Il eut de bonne heure l'amour de la montagne. « La vigueur de l'esprit, la force et l'ardeur du corps en pleine jeunesse », comme il l'écrit dans sa lettre, tout en lui « favorisait » cet élan. Etudiant à Bologne, de 1322 à 1325, il escalade les pentes de l'Apennin. En 1330, il passe plusieurs mois en Gascogne, chez son ami Colonna, évêque de Lombez; de là, sans doute, il est attiré par les Pyrénées prochaines. En 1333, de retour de Cologne, il traverse les Ardennes. Apparemment il ne concevait pas l'escalade comme un sport; mais il aimait les sentiers non frayés, la poursuite de l'inconnu, les con-

quêtes désintéressées et exaltantes. Il a écrit dans une de ses plus fameuses *Canzone* :

Seul avec mes pensers, à pas graves et lents,
Je m'avance à travers les lieux les plus déserts :
Mes regards attentifs évitent les sentiers
Où quelque pied humain a gravé son empreinte.

Le Ventoux, haut de 1.912 mètres, et alors couvert, au moins partiellement, de forêts, offrait à ses désirs l'objet idéal, sous un soleil et sous un ciel devant qui s'épanouissait son âme.

Cependant Pétrarque ne dut pas faire cette ascension poussé par « le seul désir de voir l'altitude insigne de la plus haute montagne de ce pays», comme il l'annonce à Denis de Borgo. Une autre curiosité l'y portait. Sa lettre même en est la preuve. Commencée en forme de récit, elle se tourne bientôt en méditation et s'achève par une confession poignante.

Quand il se fixe en Avignon, en 1326, il y mène d'abord, avec son frère Gherardo, une existence dissipée dont il se repentira presque tout de suite. Il avait vingt ans, était très beau, et eut de nombreux succès. Sa vie d'alors, nous la connaissons par lui-même. En 1349, il écrit à Gherardo qui vient d'entrer à la Chartreuse de Montrieux et lui rappelle leur vie commune : « Nos poésies n'étaient que de pauvres chansons pleines de louanges mensongères et indécentes de misérables femmes, avec l'aveu effronté de nos desseins. » Dans sa *Lettre à la postérité,* après avoir rappelé que, dans son adolescence, il avait brûlé d'un amour très ardent, mais unique et pur, il ajoute : « Je voudrais dire que je n'ai pas connu la débauche; mais si je le disais, je mentirais. Ce que je peux affirmer, c'est que, dans mon cœur, j'ai toujours exécré cette bassesse. » Exécré ou non, s'il voua à Laure le plus pur des amours dès leur rencontre à l'église Sainte-Claire, le 6 avril 1327, il eut en 1337 un fils d'une autre femme. Il avait donc en 1336, l'année de l'ascension du Ventoux, une liaison qu'il regrette et qui, dès lors, lui inspirait des remords.

Sur ses scrupules à la même époque, nous avons un

autre aveu de lui dans le dialogue intitulé *Secretum.* Les *Confessions* de saint Augustin étaient devenues son livre de chevet depuis qu'à Paris, en 1333, Denis de Borgo San Sepolcro lui en avait offert un exemplaire. Quel modèle pour lui, que ce Père de l'Eglise, grand écrivain, tourmenté aussi par le souvenir d'une jeunesse dissipée et demandant à la foi le rachat de ses fautes! Il feint donc que saint Augustin lui adresse des reproches :

— Te souviens-tu de tes jeunes années? Que ne pouvaient alors sur toi la crainte de Dieu, la pensée de la mort, l'attachement à la religion, l'amour de la vertu?

— Je m'en souviens et je vois avec regret que, à mesure que mes années croissaient en nombre, mes vertus décroissaient.

— A quel moment de ta vie cela est-il arrivé?

— Au milieu du feu de l'adolescence. Si tu veux attendre un instant, je pourrai te dire quel âge j'avais alors.

— Je ne te demande pas un calcul si exact. Dis-moi plutôt à quelle époque tu as vu pour la première fois la beauté de cette dame.

— Sa rencontre a coïncidé avec le moment où j'ai encouru le blâme par mes péchés.

De ce texte capital il ressort que l'amour de Laure, justement parce qu'il ne fut pas satisfait, accrut, au dire du poète lui-même, le désordre de sa vie sans calmer ses scrupules. Le regretté M. Hauvette, un maître en la matière, ajoute ce commentaire, essentiel pour comprendre le sens profond que Pétrarque devait donner à son ascension du Ventoux :

Son enfance avait été pieuse. Cette empreinte initiale ne s'effaça jamais chez lui. La dissipation de sa vie mondaine avait pu faire taire quelque temps ses sentiments religieux; elle ne les avait pas étouffés. Ce fut une longue crise de conscience au cours de laquelle le poète lutta vaillamment pour se rapprocher de la perfection chrétienne.

De cette « longue crise », l'année 1336 marque une première étape très importante. Toute la lettre à Denis de

Borgo en contient la démonstration. L'auteur des *Canzone* dira plus tard, jetant sur son passsé un regard désabusé « *Vitam in consiliis expendi* : j'ai usé ma vie en délibérations. » Il revient du Ventoux provisoirement rasséréné; mais que d'incertitude encore dans cette formule où se dépeint un homme plus désireux que sûr de sa rénovation morale : « Plaise à Dieu que mon âme puisse accomplir le beau voyage après lequel je soupire nuit et jour, comme mes pieds, après avoir enfin surmonté toutes les difficultés, achevèrent aujourd'hui la route. »

Ainsi Pétrarque, âme exaltée, amant tumultueux, esprit chrétien, tourmenté par des velléités de pénitence, a conçu l'ascension du Ventoux comme un pèlerinage spirituel où la curiosité entre pour une large part, mais où l'amour, divin consolateur, occupe la première place. Méditer, s'examiner, se réformer dans une solitude voisine du ciel, faire retraite, ne fût-ce que quelques heures dans un décor unique où les passions s'apaisent dans une atmosphère purifiée par l'altitude, n'est-ce pas un dessein légitime? Tout autre qu'un poète eût reculé devant les risques de l'entreprise; mais il n'hésite pas, convaincu de son immédiate nécessité : « Je me décidai donc enfin, écrit-il, à faire une bonne fois ce voyage que je faisais en pensée chaque jour. »

§

Pétrarque, en compagnie de son frère Gherardo et de deux domestiques, part de Vaucluse, où il habitait alors, et arrive le 25 avril à Malaucène au pied de la face nord du Ventoux. L'ascension eut lieu le lendemain.

M. Pierre de Champeville, président de la section du Ventoux du Club Alpin français et grimpeur éprouvé, a longuement étudié sur place l'itinéraire de Pétrarque et l'a vraisemblablement identifié. C'est une découverte d'importance et qui réjouira tous les Pétrarquisants. Nous regrettons qu'elle ne soit pas déjà diffusée et qu'il faille la découvrir elle-même, soit en sollicitant l'inépuisable complaisance de son auteur, soit en utilisant les réflexions qu'il y a consacrées dans le journal de Carpentras : *Le*

Ventoux. Trop de travaux précieux restent ainsi enfouis dans les archives provinciales. C'est une chance que l'un d'eux nous permette à la fois de réhabiliter la province et de rendre à un grand poète l'hommage qui lui est dû.

Les flancs du Ventoux, assure M. de Champeville, étaient autrefois couverts de forêts dont il reste encore des traces vénérables. Le déboisement ne commença qu'au XVIIe siècle au profit des constructions navales du port de Toulon. Les vieilles futaies avaient en grande partie disparu vers 1860 quand on entreprit de reboiser la montagne. Au XIVe siècle, il ne pouvait venir à l'esprit de Pétrarque de traverser, pour gagner la cime, d'épaisses forêts où il courait le risque de s'égarer. La ligne des crêtes, au contraire, battue des vents, ne dut jamais être très boisée. Sur ces crêtes la marche est ardue, mais non impossible. Rien n'y arrête les regards. On s'y dirige aisément vers le sommet, du moins vers la cote 1800 qui le masque. Pétrarque n'a pas pu s'orienter autrement. On s'explique ainsi qu'il ait fait l'ascension sans guide.

De Malaucène, un chemin conduisait certainement, comme aujourd'hui, vers le vallon du Groseau, fameux par sa source vauclusienne. Tout près de là existait, dès le XIVe siècle un prieuré de Bénédictins fondé en 684. Il en reste une chapelle et un pigeonnier. Pétrarque, dans sa lettre, ne nomme pas le Groseau; mais, disposant là d'un passage depuis longtemps pratiqué, pouvait-il en choisir un autre? Du Groseau partait un chemin de Croix qui aboutissait au contrefort du Ventoux alors appelé Puy-Haut, actuellement déformé en Piaut. Le chemin de Croix s'y terminait par un calvaire. Là encore il y avait un passage connu et périodiquement fréquenté. Il y a tout lieu de supposer que tel fut aussi l'itinéraire de Pétrarque.

Du calvaire de Piaut, déjà haut de 700 mètres, le contrefort s'élève en pente douce jusqu'à la masse principale du Ventoux, à laquelle il se soude à l'altitude de 1.094 mètres au lieu dit Pré de Michel ou Bois-Brûlé. Pétrarque n'a pu suivre d'autre chemin que l'arête ou le revers du mont immédiatement au-dessous d'elle, d'où l'on a constamment sous les yeux la direction à suivre.

Ici le texte de la lettre soulève une question. Pétrarque signale qu'un vieux berger voulut le dissuader de poursuivre son entreprise :

Nous rencontrâmes dans les gorges de la montagne un berger chargé d'ans qui, avec de grands discours, s'efforça de nous détourner de notre ascension. Quand il vit qu'il perdait sa peine, il fit quelques pas avec nous et nous montra du doigt, parmi les rochers, un sentier à pic, non sans nous combler de recommandations.

Les craintes du berger ne sont pas surprenantes, étant donné l'appréhension qu'on avait alors de la montagne. Mais quelles sont ces « gorges » et ce « sentier à pic »? Il ressort de la topographie du Ventoux qu'on y peut trouver partout des « sentiers à pic ». Les « gorges » y sont rares, et si l'on admet avec M. de Champeville que Pétrarque a suivi les crêtes ou leurs abords immédiats, une seule explication est possible : il faut entendre par « gorges » l'espèce de ravin de part et d'autre duquel se rejoignent l'arête du contrefort de Piaut et celle du massif principal. Le sommet de ce ravin est précisément le lieu dit Bois-Brûlé ou Pré de Michel. Le texte de Pétrarque nous fournit donc un repère et une confirmation de l'itinéraire que M. de Champeville a reconstitué.

Au delà, quel chemin le poète a-t-il suivi? De nos jours, un alpiniste entraîné monte par le mont Serein et la Loubatière, sur la face nord. Pétrarque n'était qu'un amateur. L'arête, de ce côté, forme une falaise haute, en certains endroits, de dix à vingt mètres. M. de Champeville rappelle qu'elle était couverte, au XIVe siècle, d'une épaisse futaie dont il reste de très beaux spécimens, des hêtres énormes, plusieurs fois centenaires. Autant de difficultés que le poète n'a pu vaincre. L'arête lui offrait un cheminement plus aisé. Il dut le choisir, en effet, avec une variante indiquée par la lettre. Nous lisons :

Mon frère, par des raccourcis et à travers les escarpements, allait toujours montant, tandis que, moins énergique, je me tournais vers la descente. Et comme il me rappelait en

me montrant le bon chemin, je lui répondais que je comptais trouver d'un autre côté un accès plus facile.

Il ne faut pas se méprendre sur l'expression : « Je me tournais vers la descente. » Pétrarque n'envisage nullement de renoncer à l'ascension. L'accès de la crête lui paraissant trop ardu, il incline légèrement au-dessous, à contre-pente, sur le versant sud, moins abrupt, où il pose le pied plus commodément. A la vérité, il allonge ainsi sa route. Son frère avance plus vite que lui. D'où ce passage de la lettre :

Mes compagnons occupaient déjà les hauteurs que j'errais encore dans les vallons. Epuisé de fatigue, je regrettai de m'être attardé dans ces allées et venues et je décidai tout de bon de regagner le sommet. Mon frère m'attendait et il s'était reposé en restant un long moment assis (*longo accubitu*) quand, harassé et plein d'inquiétude, je le rejoignis.

Mais cette première expérience n'a pas assagi Pétrarque. La difficulté de l'escalade le rebute encore :

A peine avions-nous laissé cette crête, dit-il, que, oubliant les précédents détours, je me lance derechef vers la descente; derechef je parcours les vallons et, tout en cherchant des chemins faciles et longs, je tombe dans un embarras long et difficile (*Dum viarum facilem longitudinem sector, in longam difficultatem incido*).

C'est fort bien dit; mais l'élégance du style ne dissimule pas la lassitude de l'alpiniste amateur. On se représente la scène. Pétrarque marche en contre-bas sur le versant sud, tantôt rejoignant son frère et tantôt se séparant de lui. Quant aux vallons, ils existent en effet. Ce sont les différentes combes qui, de ce côté-là, recueillent les eaux dévalant les pentes, et qui sont généralement boisées. La principale est la combe de Maraval qui, de l'arête, conduit directement à Bédoin.

Cependant, au cours d'une de ces tentatives pour diminuer sa fatigue, Pétrarque perd courage. Il s'assied :

Là, ma pensée s'envolant prestement du domaine des choses

matérielles vers celui des choses immatérielles, je m'apostrophe en ces termes : Les épreuves que tu as endurées tant de fois aujourd'hui, sache bien que tu les as rencontrées aussi dans la recherche du bonheur. La vie que nous appelons heureuse est située en un lieu élevé. Une route étroite y conduit. Nombre d'escarpements coupent cette route, et il faut avancer de vertu en vertu par des degrés éminents. Sur le sommet est le but suprême. Tout le monde veut y parvenir; mais, comme dit Ovide, vouloir est peu; il faut, pour triompher, désirer passionnément. (*Velle parum est; cupias, ut re potiaris, oportet*).

Et voilà commencée, par un recours à la sagesse antique, la méditation à laquelle Pétrarque se livrera jusqu'au terme de son voyage. Mais sur cette recherche du bonheur il convient de s'entendre. Le poète ambitionne le bonheur du chrétien. La suite de ses réflexions le prouve :

Après avoir beaucoup erré, il te faudra ou bien, au prix d'un effort que tu as sottement différé, monter jusqu'au faîte du bonheur même, ou bien tomber dans le bas-fond de tes péchés. Et si les noires ténèbres de la mort te surprennent dans ces lieux, tu devras vivre une nuit éternelle dans des tourments sans fin.

Ainsi, en Pétrarque, le sentiment chrétien, provisoirement offusqué par la dissipation avignonnaise, s'est réveillé. C'est l'appel à Dieu qui inspirera plus tard le *Secretum* et la fameuse lettre à son frère : « Si la miséricorde de Dieu ne vient à mon secours, l'enfer m'attend. » Pétrarque compare son ascension à une élévation morale. En même temps que la cime du Ventoux il considère le sommet spirituel auquel il doit parvenir et qui lui semble momentanément interdit.

Réconforté par ces réflexions, le poète reprend courage et rejoint ses compagnons, à l'altitude de 1.800 mètres, semble-t-il. De là jusqu'au point culminant, ils durent aller de conserve :

C'est là que, recrus de fatigue, nous vînmes enfin nous reposer. (*Illic demum fessi conquievimus*).

Est-ce bien la cote terminale de 1912 mètres? On l'a contesté. M. de Champeville n'ose pas se prononcer. Le texte de la lettre comporte cette remarque : « Il y a une dernière éminence que les gens du pays appellent, je ne sais pourquoi, le petit (*filiolus*). » Aujourd'hui encore, la cote 1.800 est souvent dénommée le Petit-Ventoux. Elle masque si bien l'autre, vers laquelle on s'élève insensiblement, qu'un amateur s'y trompe et que Pétrarque put être tenté de n'aller pas au delà. Par contre, à proximité immédiate du grand sommet, vers l'est, la Font Filiole ou Fiole et la combe Fiole rappellent l'une et l'autre le mot *filiolus* dont le poète s'est servi.

D'autres difficultés, plus aisées à résoudre, se présentent aussi. Comment se fait-il qu'au cours de cette ascension, Pétrarque n'ait relevé aucun détail pittoresque? Rien sur la nature du sol? Rien sur la végétation? rien sur la neige dont il aurait dû, semble-t-il, signaler à cette date, au moins des traces? Sur l'absence de neige, M. de Champeville est catégorique. Elle tombe irrégulièrement sur le Ventoux; elle ne reste en permanence que sur le versant nord. Pétrarque, n'ayant certainement pas suivi ce versant au delà du Pré de Michel n'avait nulle raison de la mentionner. Plus généralement, un humaniste de la Renaissance était peu sensible au pittoresque auquel les modernes attachent tant de prix. La part faite à la méditation dès l'arrêt dans la combe de Maraval, et plus encore dans la suite de l'escalade, prouve que Pétrarque était moins porté à décrire le paysage qu'à parfaire son éducation morale. On a failli en déduire qu'il n'était pas monté du tout au Ventoux et qu'il avait de Malaucène inventé son ascension. Mais il n'aurait pu inventer les détours qu'il fit à contre-pente pour s'épargner la marche sur les crêtes. Il n'a pas davantage inventé l'allure particulière du sommet qu'il appelle « le petit, *filiolus* », et dont il dit: «Ce sommet semble être vraiment le père de tous les monts voisins »; et d'ajouter : « Il se termine par un petit plateau. » L'absence des détails pittoresques n'est donc pas une charge à l'encontre de Pétrarque. Sa lettre est l'œuvre d'un intellectuel avide de se connaître et qui, écrivant à

un moine de ses amis, qui est presque son directeur de conscience, lui fait avant tout une pénétrante analyse de ses sentiments.

On dit encore : le panorama que Pétrarque décrit, une fois parvenu au sommet, se voit dès l'altitude de quinze ou seize cents mètres. Le poète est, du moins, arrivé au point qu'il dénomme *filiolus*. Il y éprouve une impression caractéristique et telle qu'un moderne ne saurait la désavouer. Il dit : « Je fus vivement saisi par l'air qui soufflait et auquel je n'étais pas habitué. » On fait un mérite à Rousseau d'avoir noté une sensation analogue dans le fameux récit que fait Saint-Preux de son voyage du Valais: pourquoi refuser la même sincérité à Pétrarque? Quant à la description du panorama, elle est émouvante et ne comporte aucune exagération qui permette d'en contester l'authenticité. Le poète contemple avec ravissement l'admirable spectacle qui se déroule à ses pieds : tout le Comtat, la Durance, le Rhône, toute la Provence jusqu'à la mer; Marseille et Aigues-Mortes; les Pyrénées, devinées plutôt que visibles. Il avoue qu'on ne voit pas les Pyrénées du Ventoux. C'est à peine en effet si une ou deux fois par an on y distingue le Canigou se profilant sur le soleil couchant. Il ne prétend pas davantage avoir aperçu le mont Blanc, visible lui aussi, une ou deux fois l'an seulement, grâce à une limpidité de l'air exceptionnelle. Mais il voit les Alpes, couvertes de neige. Et comme nous reconnaissons l'humaniste dans le commentaire dont il accompagne ce spectacle :

Hérissées sous leurs neiges, les Alpes elles-mêmes, que franchit jadis le farouche ennemi du nom romain, après les avoir enduites de vinaigre si l'on en croit la renommée, paraissent tout près de moi.

A la vue des Alpes, c'est d'abord Annibal qu'il évoque. C'est aussi tout ce qu'elles ramènent à son esprit de souvenirs italiens : « Je soupirai après l'Italie, présente à mon cœur plus qu'à mes yeux. » Exilé, on le comprend, surtout quand on sait à quel degré allait son patriotisme. Son émotion ne s'invente pas. Pétrarque, au Ventoux,

est parfaitement conforme à lui-même. Il y est tout entier, à la fois antique et moderne, humaniste et chrétien, provençal d'adoption et italien de cœur; il y est poète. Parvenu, au prix d'un rude effort, à une altitude de près de 2.000 mètres, exploit unique alors et qui, de longtemps, ne sera pas renouvelé, il s'y trace comme un temple intérieur, où il s'élève progressivement à des considérations sublimes.



Et voici la méditation qui recommence. Frappé de « stupeur », Pétrarque fait son examen de conscience. Tour à tour il évoque son passé dominé par les passions; il hésite entre les séductions d'ici-bas, dont il n'est pas encore affranchi, et l'idéal chrétien auquel il aspire; il scrute l'avenir et songe-t-il au suicide ou envisage-t-il d'entrer au couvent comme fera plus tard son frère, son compagnon de ce jour-là? il se demande si un pas de plus dans la voie de la vertu ne lui permettra pas « d'affronter la mort à quarante ans, en renonçant au reste de la vie voué à la décrépitude ». Il a alors trente-deux ans : l'ascension du Ventoux a soulevé en lui toutes sortes d'inquiétudes.

Soulevé et apaisé. Toute la seconde partie de la lettre à Denis de Borgo est captivante. Sobre,bien construite, vigoureusement déduite et analysée, on la sent inspirée par un maître. Ce maître est, en effet, auprès de Pétrarque: c'est saint Augustin. On se rappelle que Denis de Borgo lui avait offert un exemplaire des *Confessions*. Cet exemplaire ne le quittait pas. Il l'avait emporté au Ventoux. Il s'y apprête à le lire. Est-ce même nécessaire et ne le sait-il pas par cœur? Témoin ce beau passage de la lettre :

Je me disais : voici dix ans accomplis que, au sortir des études de ton enfance, tu as quitté Bologne; et, ô Dieu immortel, ô Sagesse immuable, que de changements se sont opérés dans ta conduite pendant cet intervalle! Mais ma course n'est pas finie. Je ne suis pas encore arrivé au port pour évoquer en sûreté des tempêtes passées. Le temps viendra peut-être, où je prendrai pour texte ce mot de saint

Augustin : « Je veux me rappeler mes souillures passées et la corruption charnelle de mon âme, non que je les aime, mais afin de vous aimer, ô mon Dieu. Mais il me reste à parcourir une route difficile. Ce que j'aimais, je ne l'aime plus. Je mens : je l'aime, mais avec plus de réserve et plus de tristesse. Voilà enfin la vérité : oui, j'aime; mais j'aime ce que j'aimerais ne pas aimer, ce que je voudrais haïr. J'aime cependant, mais malgré moi, mais forcé, mais dans l'affliction et dans les larmes; et, malheureux, je fais sur moi l'application de ce petit vers si célèbre :

Odero, si potero; si non, invitus amabo.

Il ne s'est pas écoulé trois ans depuis que le sentiment pervers et coupable qui me possédait tout entier et régnait dans le fond de mon âme, seul et sans conteste, s'y est rencontré avec un sentiment contraire, en lutte avec lui; et entre les deux, depuis longtemps, dans le champ de mes pensées, se livre un combat fort dur et encore indécis, pour savoir lequel des deux hommes qui sont en moi l'emportera.

C'est déjà la lutte que le poète exposera dans les *Psaumes pénitentiaux* : « *Vitam in consiliis expendi* : j'ai usé ma vie en délibérations. » C'est bien le rappel de sa vie d'Avignon et de ces troubles passions qui l'éloignent de la perfection chrétienne. « Il ne s'est pas écoulé trois ans » : à quoi fait-il allusion et que se passa-t-il vers 1333 qui pût l'émouvoir au point de mettre en désarroi sa conscience? Est-ce le début de cette liaison dont un fils devait naître en 1337? Ou au contraire un retour de foi, inspiré de saint Augustin, et qui, lui montrant l'erreur commise, le pousse, malgré lui, à secouer un joug devenu odieux? Étrange incertitude d'un esprit affiné à qui manque la volonté salvatrice. Il veut et ne peut pas. Son âme lutte contre son corps obstiné. Cette attitude n'est-elle pas déjà quelque peu romantique? Par ses contradictions, a dit Renan, il est « le premier homme moderne ». Henri Cochin le compare à Baudelaire et à Verlaine. Plus justement, Gabriel Faure voit en lui « le premier exemple d'une âme méditative et repliée sur elle-même, qui éprouve le besoin

de s'évader, le désir d'un ailleurs ». Il annonce, dit-il, le thème cher à Moréas :

Je trouve dans ma cendre un goût de miel suave.

Mais, ajoute G. Faure, on aurait tort d'y voir une attitude théâtrale. A la différence des romantiques, comme l'observe Paul Hazard, il ne tire aucune vanité de ces souffrances et de ces combats. Il regrette sincèrement de n'être pas le chrétien humble et soumis qui trouve la paix dans la foi.

Atteindra-t-il jamais cette perfection? Visiblement il s'y efforce. Il ne sera pas inutilement monté au Ventoux. La spiritualité de l'atmosphère, jointe à la beauté du paysage, l'élève. Il cède à l'impérieux attrait de ce maître qui s'est emparé de son âme et qui lui montre, par son propre exemple, comment du péché peut surgir le rachat. Il ouvre les *Confessions* :

J'en prends Dieu à témoin et mon frère qui était là : le passage où tombèrent mes regards portait ceci: « Les hommes s'en vont admirer les cimes des montagnes et les flots puissants de la mer et les vastes cours des fleuves et les circuits de l'Océan et les révolutions des astres : et ils se délaissent eux-mêmes. »

Il continue :

Je demeurai interdit; j'étais irrité d'admirer encore les choses de la terre quand j'aurais dû, depuis longtemps, apprendre des philosophes, même des Gentils, que rien n'est admirable que l'âme et que, pour l'âme, quand elle est grande, rien n'est grand. Rassasié dès lors du spectacle de la montagne, je tournai sur moi mes regards intérieurs.

On peut douter que ce passage, si bien approprié à la situation dans laquelle se trouvait le poète, soit tombé sous ses yeux par hasard. La lettre entière à Denis de Borgo est trop bien composée pour n'avoir pas été préparée avec soin. Mais le texte de saint Augustin inspire à Pétrarque une émotion profonde. A sa suite, d'autres textes, de même portée, lui reviennent à la mémoire :

celui-ci, des Actes des Apôtres : « Fuyez les bas plaisirs, les dissensions, et les jalousies; revêtez-vous de Jésus-Christ et ne faites point de cas de la chair en ce qui regarde ses concupiscences »; et cet autre, de l'Evangile : « Si tu veux être parfait, va et vends tous tes biens et donne-les aux pauvres, et viens, suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel. » Emporté par ces grands enseignements, Pétrarque aspire, à son tour, au renoncement, à la recherche de la vérité, à la vie intérieure :

Je réfléchissais sur l'indigence extrême de la sagesse des hommes qui négligent la plus noble partie de leur être, se perdent en de vains spectacles et vont chercher au dehors ce qu'ils pouvaient trouver au dedans d'eux-mêmes.

Ainsi Pascal dira plus tard que tout notre malheur provient de ce que nous ne savons pas rester en repos dans notre chambre. Pétrarque annonce encore sur un autre point l'auteur des *Pensées*. Par avance, il se livre à la fameuse méditation sur la faiblesse humaine et l'infinie grandeur de l'âme. Grandeur de l'homme quand « il ne s'écarte pas, par une dégradation volontaire, de sa première origine »; grandeur de la pensée en comparaison de laquelle le sommet du Ventoux lui paraît, sur le chemin du retour, « à peine haut d'une coudée »; mais faiblesse irrémédiable et perte de l'âme quand « on la plonge dans la boue et les souillures terrestres ». Toute la fin de la lettre développe splendidement cette opposition désormais classique. Mais, à mesure, la foi renaît. Considérant le rude effort grâce auquel il s'est matériellement rapproché du ciel, le poète reprend confiance. L'enthousiasme l'emporte : il exulte, il triomphe; il proclame l'ardeur qui l'anime : « Quelle croix, quel aiguillon pourraient effrayer ton âme quand elle s'avance vers Dieu? »

La conclusion est à la fois d'un humaniste et d'un chrétien. D'un humaniste d'abord : « *Felix qui potuit rerum cognoscere causas...* » Cette allusion à Lucrèce dut paraître à Pétrarque entachée d'épicurisme et de mythologie dans une lettre chrétienne adressée à son directeur de conscience. Il reprend donc la même pensée sous une

forme moderne et nettement inspirée de saint Augustin : « Avec quel zèle ne faudrait-il pas s'efforcer de fouler sous nos pieds, non pas les cimes terrestres, mais les passions que soulèvent en nous les désirs humains? »

Ainsi s'achève cette mémorable ascension du Ventoux que les plus savants commentateurs de Pétrarque s'accordent à regarder comme le point de départ de sa rénovation morale. Quand, plus tard, dans sa retraite d'Arquà, face aux collines Euganéennes, le grand poète, affranchi des passions et revenu à la foi, possédera enfin la certitude qu'il avait tant cherchée et qu'il trouvait sous ses beaux arbres dans la double lecture de Virgile et de l'Evangile, son bonheur paisible, mais sûr, sera l'effet de l'émouvante requête qu'à son retour du Ventoux, le 26 avril 1336, il adressait à Denis de Borgo San Sepolcro:

Priez pour mes pensées afin que, si longtemps vagabondes, elles se fixent un jour et que, après avoir été vainement ballottées de tous côtés, elles se tournent vers le seul bien, le seul vrai, le seul certain et immuable.

CHARLES TERRIN.

BALZAC
ET LA VIE GALANTE DE SON TEMPS

—

I

LE PALAIS-ROYAL ET LES FILLES

En composant la *Comédie humaine,* Balzac n'a pas négligé de décrire la vie des courtisanes. Il ne pouvait les ignorer sans diminuer la signification de son œuvre. Aussi leur a-t-il réservé une pittoresque galerie où défilent tour à tour lorettes, lionnes, aventurières, enfin toutes les femmes pour qui, selon la définition des moralistes, « les rapports sexuels sont soumis à la question de gain et qui se servent de leur corps comme d'une monnaie d'échange. »

Cependant, si les plus basses prostituées, filles inscrites ou insoumises, figurent dans l'œuvre de Balzac, il ne s'est occupé d'elles qu'avec une certaine réserve. Seul, son souci de la vérité l'a contraint de s'y intéresser. Sensuel et sentimental, il avait pour les choses de l'amour une curiosité saine. Aucune trace de fille dans sa vie. Epris de luxe et de mondanités, il a surtout eu pour maîtresses des femmes du monde. Il avait, pour aimer, besoin d'un décor fastueux. Il lui déplaisait, comme à l'un de ses héros, « de voir sa maîtresse aller à pied et risquer d'être éclaboussée. » On s'explique donc qu'il n'ait jamais été tenté d'aller chercher le plaisir dans les bouges. Ne les ayant sans doute observés que de loin, il les évoque à regret, d'un ton détaché. L'odeur du vice crapuleux et de la misère devait paraître irrespirable à ce dandy.

Depuis 1789, les filles avaient élu le Palais-Royal comme quartier général. C'était encore, au temps de Balzac, « le centre infect, impur, placé au milieu de la cité, la capitale du libertinage éternel » que décrivait Mercier. Tout le monde de la *Comédie Humaine* déambulait, grouillait en ces fameuses galeries de bois démolies en 1828 et remplacées par la galerie d'Orléans, « haute et large galerie, espèce de serre sans fleurs », si bien évoquée dans *Splendeurs et Misères*. Ces galeries de bois constituaient une des attractions de Paris. Les promeneurs y circulaient à l'intérieur d'une triple rangée de baraques, huttes en planches obscures et malpropres, séparées du jardin par des treillages verts et ne prenant jour sur la cour que par de petites croisées aux vitres sales. Il s'en dégageait des senteurs fétides. On marchait sur le « sol naturel de Paris », vite transformé les jours de pluie en une boue épaisse qui collait aux bottes et aux souliers.

Etonnant, ignoble bazar ! Etalages disparates où voisinaient les objets les plus inattendus : articles de mode défraîchis, châles déteints, colifichets, rubans, fleurs, lingerie, corsets, etc... En dépit de leur exiguïté, — certains mesuraient à peine six pieds de large sur huit ou dix de long, — ces locaux se louaient environ mille écus.

Qu'importait « la bordure infâme et nauséabonde qui semblait défendre l'approche des galeries aux gens délicats » ? (*Splendeurs et Misères*). Ceux-ci ne se laissaient pas rebuter pour si peu, ils envahissaient les galeries de bois et la galerie vitrée, passage haut et mal resserré que protégeaient mal, au lieu de carreaux, une double toile goudronnée.

Des jeunes gens flânent, s'attardent aux devantures des librairies et des cabinets de lecture, feuillettent interminablement les brochures, les pamphlets, les journaux. C'est là que tiennent boutique et salon les Dentu, les Ladvocat, les Dauriat, éditeurs bien connus des Lousteau, des d'Arthez, des Rubempré et autres personnages de la *Comédie Humaine*. Les banquiers désertent parfois la Bourse et viennent se reposer des émotions de l'agiotage en cette kermesse bariolée. Les joueurs passent rapide-

ment, impatients de gagner le fameux « cent-treize » ou les tripots voisins.

C'est surtout à la tombée de la nuit, l'hiver à la lueur fumeuse des lampes, l'été sous la clarté lunaire, que le Palais-Royal a son véritable aspect. Exception faite de la deuxième quinzaine de décembre et de la première de janvier, les filles qui « font le Palais » y sont alors chez elles. Elles en éloignent les honnêtes acheteurs, au grand désespoir des commerçants qui mettront quelques années à les faire chasser. Mêlées aux deux colonnes montantes et descendantes qui se croisent en une incessante procession, les filles de joie s'offrent, gorges nues et têtes empanachées, à la convoitise des promeneurs. Leurs jambes serrées dans des bas blancs émergent à propos de jupes savamment retroussées. Princesses orientales et « nymphes » de pacotille : Zulma, Malvina, Irma, Palmyre, Flore, Aspasie, Delphine, Sophie-beau-corps, Célina-la-brutale, Aurélie-la-Blonde, etc..., raccrochent les clients d'une voix doucereuse ou éraillée et multiplient les invites de leurs croupes éloquentes. Virginie, Lucrèce et Clara interpellent les passants, tandis que, sur le seuil des « maisons à partie », des pensionnaires indiquent avec précision la sorte de denrée qui se consomme à l'intérieur.

Hélas, tant de liberté ne tarde pas à être compromise! Les plaintes des marchands se conjuguent avec les doléances des honnêtes gens que scandalise cette foire à la luxure. En 1829, on interdit aux « nymphes » d'étaler publiquement leurs charmes. Il leur faudra désormais se tenir à l'ombre des salons! Quel tollé chez toutes ces dames! Que vont-elles devenir? Et les familles si charitablement secourues par ces « nymphes » au cœur fidèle, quel sera leur sort si on les prive de leurs ressources? On assiste à une floraison de pamphlets et de complaintes :

C'est grâce à moi que ma mère
Peut acheter son tabac,
Et qu'un verr' de ratafiat
Vient soutenir mon vieux père...

(*Complainte et réclamation d'une de ces demoiselles*, 1830.)

Les rigueurs de la police finissent par s'adoucir. Le raccrochage est autorisé de nouveau, sauf dans les galeries, dont on commence d'ailleurs la démolition.

En 1829, les « nymphes », refoulées vers les rues Vivienne et Richelieu, sont menacées encore une fois. Le raccolage leur est interdit sur la voie publique. Leur commerce « cythérien » ne pourra s'exercer que dans les salons.

— Comment pourra-t-on nous trouver, s'alarment-elles, si nous n'avons pas même d'écriteau à notre porte?

On d'vrait au moins nous permettre
D'fair' placer un écriteau
En dehors de notr' fenêtre,
Afin d'indiquer aux gens
Ce que l'on trouve en dedans...
(*Complainte et Réclamation...*)

Et en effet, si les balcons fleuris indiquent quelle sorte de fleurs on peut cueillir dans certaines maisons, cette enseigne semble bien imprécise.

A bon vin point d'enseigne! leur est-il répondu. Encore faut-il qu'on sache où tirer ce vin. Il vous sera donc permis de faire placer devant chacune de vos maisons un réverbère et un numéro de six pouces au moins; c'est ainsi qu'en usent les maisons de jeu. Il est vrai que ces lanternes seront entretenues à vos frais, mais ce n'est pas ici le cas de dire que le jeu ne vaut pas la chandelle... (*Réponse de M. le Préfet à toutes les pétitions et réclamations des Filles publiques*, 1830).

Apitoyons-nous sur ces « travailleuses » qui ne s'amusent jamais et professent une vertu qu'on méconnaît trop facilement :

C'n'est pas par libertinage
Que j'ai pris l'métier que j'fais.
C'est bien parc' qu'il le fallait;
Car enfin, faire, à mon âge,
La mêm' chose continuellement,
Croit-on qu'ça soit amusant?

Fêt's et dimanch's, en fill'sage,
On me trouve à mon logement;
Je ne perds pas un instant;
Je ne pens' qu'à mon ouvrage,
Sans prendr' pour me divertir
Le plus p'tit moment d'plaisir...
(*Complainte et Réclamation...*)

Heureusement, elles sont prises en pitié par des hommes de cœur et autorisées à reparaître sur la voie publique, entre l'allumage des réverbères et onze heures du soir.

La révolution de 1830 les libère totalement et leur permet de reprendre leurs laborieuses promenades le long des trottoirs. Si la morale en est offusquée, les rues qu'elles hantent y retrouvent du moins un pittoresque que leur disparition avait enlevé.

Au temps de Balzac, comme de tout temps, les filles n'avaient pas les mêmes droits que les autres femmes. Bien que n'étant plus tenues à porter ostensiblement le signe extérieur de leur déchéance, il leur était encore interdit de se montrer en compagnie d'une honnête femme ou d'une fille mineure. Elles en étaient réduites à ne frayer qu'entre elles, leurs amitiés n'en étaient que plus jalouses et plus combatives. L'exercice de leur commerce n'apaisait pas, cela se devine, leur besoin d'amour. Quel homme délicat se serait hasardé à leur demander autre chose qu'un service rétribué? Cependant, comme elles voulaient aimer, se donner, protéger un être aussi faible qu'elles, elles choisissaient un réprouvé, méprisé lui aussi par les bourgeois et les honnêtes gens. Ainsi étaient-elles amenées à réserver aux voleurs, aux forçats libérés ou évadés, qu'elles jugeaient victimes des lois et des préjugés, leurs trésors de sentiment. L'amant qui avait risqué le bagne pour elles s'auréolait à leurs yeux d'un prestige héroïque, presque chevaleresque. Ces hors-la-loi goûtaient dans leurs bras de belles et profondes revanches.

La prostitution et le vol, dit Balzac, sont deux protestations vivantes, mâle et femelle, de l'*état naturel* contre l'Etat social.

Le voleur ne met pas en question, dans des livres sophistiqués, la propriété, l'hérédité, les garanties sociales; il les supprime net. Pour lui, voler, c'est rentrer dans son bien. Il ne discute pas le mariage, il ne l'accuse pas, il ne demande pas, dans des utopies imprimées, ce consentement mutuel, cette alliance étroite des âmes impossible à généraliser; il s'accouple avec une violence dont les chaînons sont incessamment resserrés par le marteau de la nécessité... Le monde des filles, des voleurs et des assassins, les bagnes et les prisons comportent une population d'environ soixante à quatre-vingt mille individus, mâles et femelles. Ce monde ne saurait être dédaigné dans la peinture de nos mœurs, dans la reproduction littérale de notre état social (*La dernière incarnation de Vautrin*).

Le romancier a donc longuement et minutieusement décrit ce milieu de forçats et de filles dans *La dernière Incarnation de Vautrin* et *Splendeurs et Misères*.

II

LE XIIIe ARRONDISSEMENT

Au début du XIXe siècle, les fidèles de la galanterie élirent pour résidence un arrondissement imaginaire : le treizième... Paris ne comportait alors que douze arrondissements. Se marier dans le 13e signifiait, comme à présent se marier dans le 21e, contracter une union passagère, bénie par la fantaisie, l'amour ou la vénalité. Le 13e était, par excellence, la patrie des courtisanes.

C'est, dit Louis Lurine, auteur du *Treizième arrondissement*, une république païenne où la polygamie est permise. On n'y aime pas tout à fait, on y est amoureux... Le 13e arrondissement, dit-il encore, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin.

Il serait donc arbitraire de le circonscrire aux quartiers du Palais-Royal, de la chaussée d'Antin, de Notre-Dame de Lorette, de la Boule-Rouge, de la Madeleine et autres fiefs de Vénus. C'était là, cependant, au temps

de Balzac, le principal centre de recrutement de cet arrondissement. On distinguait alors, dans cette population flottante du 13e, plusieurs catégories de citoyennes : *les grisettes*, qui ne se donnaient que par amour, mais dont l'état n'était souvent que transitoire; puis les *lorettes*, qui, tout en vivant de la galanterie, n'hésitaient pas, sous le coup de la passion, à préférer parfois l'amant sans fortune au riche protecteur; enfin les *courtisanes*, toujours en quête d'un amant généreux.

Le 13e avait des armes parlantes : flûte, tambour, sirène et paon. La sirène symbolisait la séduction de la femme et le paon sa vanité parfois stupide. La flûte et le tambour, inspirés vraisemblablement du dicton : « Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour », exprimaient la fastueuse prodigalité des courtisanes, « leur démence particulière à se venger par un luxe insensé d'avoir vécu de pommes crues dans leur enfance. » (*Un prince de la Bohême*).

Policiers et habitants du 13e ont semblables préoccupations. Un étranger arrive-t-il à Paris, la police se renseigne sur son état-civil, la dame du 13e sur sa fortune. Elle veut savoir « s'il s'agit d'un oiseau merveilleux qui a de l'or et de l'argent sur les ailes, car dans le 13e on ne tire pas sa poudre aux simples moineaux. » (*Le Treizième Arrondissement*.) On y plume seulement des pigeons de choix.

Les reines du 13e ont toujours dix-huit ou vingt ans. A trente-six ans, elles sont vieilles. On n'en a jamais connu de quarante. Nous avons, Dieu merci, changé tout cela.

« Le 13e arrondissement exploite l'industrie de l'amour, il réalise cet admirable prodige, le bonheur à vendre. » (*Le Treizième Arrondissement*).

Miracle de la diplomatie et de la spécialisation, les courtisanes sont capables de réunir en elles les qualités que l'homme exige de la femme aimée. « Elles sont toutes les femmes pour un homme. » (*Cousine Bette*).

Tandis que la lorette et la courtisane préfèrent toujours les étudiants, les clercs de notaire et les garçons épiciers à leurs entreteneurs riches, chauves et ventrus,

c'est cependant à ceux-ci qu'elles donnent la comédie de l'amour. Leurs amants de cœur, les Arthur, vivent dans l'ombre et les dédommagent de telles corvées. « En amour, une tromperie intéressée est souvent supérieure à la vérité. Voilà pourquoi tant d'hommes paient si cher d'habiles trompeuses » (*La Rabouilleuse*). Plus fidèle que toutes les autres femmes, les courtisanes dédaignent cette trop facile constance qui consiste à ne pas tromper un amant et pratiquent cette vertu délicate : rester fidèle à tout le genre humain ». (Arago, *Physiologie de la femme entretenue.*)

« Elles vendent très cher à leurs entreteneurs l'usufruit d'une beauté dont elles réservent la nu-propriété à leurs amants » (*Cousine Bette*). Leur beauté étant leur capital, elles en font des pièges à loups, des chatières à pièces de cent sous » (*Cousine Bette*).

La lorette a la propriété de la comète. Errante d'abord, elle quitte un quartier en laissant derrière elle « une queue immense de créanciers. » (*Physiologie de la femme entretenue*).

Elle loge, selon sa fortune, à tous les étages des maisons du 13ᵉ et réussit souvent à quitter les hôtels garnis et à « se faire installer ». La vie de la lorette est un passage du noyer à l'acajou, de l'acajou au palissandre, et souvent un retour du palissandre au noyer. (Maurice Alhoy, *Physiologie de la lorette*).

Les filles de concierge fournissent un important effectif à cet industrieux bataillon. Beaucoup d'entre elles se prétendent filles d'officiers supérieurs. Cependant certaines l'étaient réellement. Elevées à la Légion d'honneur de Saint-Denis, elles ne possédaient, hélas, à leur sortie de pension d'autre fortune que leur jeunesse et leur séduction. Bien souvent, entre le mariage et la galanterie, ce n'était pas le mariage qu'elles choisissaient. Quant aux filles de concierges, elles revendiquaient crânement leur ascendance :

— Qu'est-ce que l'on dit? — Que votre père est votre portier. — Calomnie atroce! C'est mon concierge...

(Jacques Arago, *Physiologie du Protecteur.*)

Car il était plus élégant d'être concierge que portier. Nous ne sommes plus sensibles à ces nuances... On parlait d'amour dans les loges, où le père en bonnet grec et la mère appuyée sur son balai commentaient avec une envieuse admiration la réussite de la lorette du premier. A quatorze ans, la fille du portier rêve d'amour. Ses parents en ont déjà fait un rat d'opéra. Ce ne sera que bien plus tard que les concierges ambitionneront pour leurs filles le Conservatoire.

L'amour de la famille est puissant dans le 13ᵉ. Bien plus, une famille y est indispensable. Quand on n'en a pas, on en loue une. Parlant de sa maîtresse, Brideau dit dans la *Rabouilleuse* : « Je n'ai pas les moyens de lui payer une mère, elle a la sienne, une portière ». C'est elle qui patronne les débuts, épargne à sa fille les erreurs de jeunesse et lui enseigne, selon l'évangile de *Paris-Lorette*, « à tomber sans se faire de mal du 6ᵉ étage dans une voiture et à parvenir, d'agent de change en agent de change, jusqu'à la place Bréda ».

Depuis le Consulat et l'Empire, le mariage avait perdu sa fantaisie. On ne se mariait plus que pour fonder une famille.Aussi, quel ennui pesait sur ces unions raisonnables! Grâce aux courtisanes, l'amour parvenait à se venger du mariage, l'instinct de l'éducation. Le père de famille le plus accompli demandait aux courtisanes des distractions qu'il eût vainement espérées de sa femme. Les personnages d'Eugène Sue trouvaient — combien d'hommes partagent encore cette opinion! — « qu'il est normal d'assurer le nécessaire à sa femme, et le superflu — ce nécessaire des nations civilisées — à sa maîtresse ».

Les habitantes du 13ᵉ ont leur rendez-vous de prédilection : les bals publics, les boulevards, et surtout les Tuileries, où elles choisissent de préférence le coin le plus ensoleillé de la terrasse des Feuillants, la « Petite Provence ». C'est là qu'elles tentent de raccrocher le provincial en quête d'aventure. Dans ce dessein, elles « louent » l'enfant d'une amie industrieuse, car le bébé est indispensable aux « travaux de jardin ». Tandis qu'il joue à la balle, au cerceau, la « mère » échange des œil-

lades avec le provincial mis en confiance par ce spectacle de vertu bourgeoise. Le cerceau tombe, la balle s'égare, l'enfant hurle, le promeneur intervient, la glace est rompue. Promenez-vous aujourd'hui aux Tuileries ou au Luxembourg, vous verrez que la stratégie amoureuse n'a pas beaucoup varié. Curieuse nécessité qu'ont ces dames « d'emprunter des enfants quand elles ont tant d'occasions de les faire elles-mêmes ! Il est vrai que dans le 13[e] la maternité s'arrête souvent à la fausse-couche... » (*Le Treizième arrondissement.*)

Quand par hasard la lorette a des enfants, ceux-ci, observe Lurine, « ont l'innocente coutume d'embrasser tous les visiteurs du logis, en allant de l'un à l'autre avec une sorte de curiosité; on croirait qu'ils cherchent leur père ».

Une courtisane a le sentiment de sa dignité et récrimine quand une de ses amies, une insolente, oublie de ménager sa fierté : « Une femme, une je ne sais quoi, m'écrit qu'un Monsieur m'invite à passer chez elle et qu'il se montrera fort généreux. Quand on me veut, on vient chez moi. » (Jacques ARAGO, *Physiologie du Protecteur*). Aussi prie-t-elle ses amis de lui rendre visite. Elle le fait discrètement, en scellant ses lettres d'un cachet qui porte cette devise : « Fortune... Pourquoi courir après elle, mieux vaut l'attendre dans son lit. » Une lorette à la mode ne saurait se passer de cachets à devises.

Pour vaquer à ses affaires ,elle doit avoir une voiture. Cette obligation engendre un nouveau commerce : le crédit voiturier.

Puisqu'il est indispensable, raconte Bilboquet dans ses *Mémoires*, d'avoir une américaine en été et un coupé bas en hiver, un ingénieux entrepreneur s'est avisé de mettre ce luxe à la portée des débutantes. Moyennant un prix convenu d'avance, toute lorette, pourvu qu'elle soit jeune et jolie, est sûre d'avoir un équipage qu'elle paie *par tempérament*. On lui prête une américaine à la petite semaine. Il y a des équipages pour tous les degrés de la galanterie. Une courtisane ne demande plus « pour ses gants », mais pour son « américaine ». Son équipage est un fiacre, car il appartient à tous.

Voici donc la lorette armée pour la lutte, puisqu'elle possède beauté, jeunesse, mère, voiture, entreteneur...

Il s'agit maintenant de ne pas compromettre sa situation. Dans cette diplomatie amoureuse s'affirme la supériorité de la courtisane sur la lorette, car la première ne néglige pas l'amant riche pour se distraire avec l'amant de cœur, erreur commise souvent par la seconde.

La courtisane s'efforce de ne pas décevoir celui qui la paie. Elle simule la jalousie pour flatter sa vanité, mais il lui arrive aussi, — question d'espèce — de lui faire croire qu'il est laid, disgracié, et qu'il lui doit de la reconnaissance. Son grand souci est de lui laisser ignorer ses infidélités. Elle paie pour cela, sans marchander, tout un état-major complice : cocher, femme de chambre, portier, commissionnaire, « mère ». Si par délicatesse elle assume officiellement une telle dépense, elle la fait régler officieusement par son bénéficiaire.

A peine une courtisane a-t-elle la joie d'être « dans ses meubles » qu'une amie plus riche l'écrase d'un nouveau luxe : une maison. Dès lors, l'amant ne connaîtra plus une minute de tranquillité. Las de s'entendre reprocher sa ladrerie et son manque d'amour, il achètera un hôtel à sa maîtresse. Immédiatement, elle y case toute sa famille, le père devient son portier, la mère reste sa « mère », les cousines et les amies deviennent ses femmes de chambre. Il arrive parfois que l'amant se serve de la maison de sa maîtresse pour y recevoir. C'est un terrain neutre où se négocient toutes sortes d'affaires. Lorsqu'un banquier, un notaire, un commerçant enrichi entretient une courtisane, il aime qu'on le sache. S'il donne des bijoux, il veut qu'on les exhibe, Si, de gré ou de force, il achète un hôtel, ce n'est pas pour assurer des rentes à l'élue du jour, c'est pour afficher sa fortune. Le faste de sa maîtresse consolide son propre crédit. Au surplus, les réceptions des courtisanes sont gaies et somptueuses. On y goûte la griserie du luxe alliée à la charmante fantaisie du laissez-aller. Là, pas d'étiquette glaciale, pas de maîtresse de maison austère et protocolaire, rien que des filles aimables, faciles, charmantes de spontanéité

et de libertinage. Aucune retenue! Le peu de vernis des courtisanes s'écaille et fond à la chaleur des vins et des plaisanteries. Il est plus facile à un banquier de parler chiffres au sortir d'une table abondamment parée, étincelante de verreries, dans la capiteuse atmosphère du désir, que d'agioter derrière un bureau. L'optimisme est inévitable à l'issue d'un succulent dîner; l'adversaire se montre plus distrait et moins intransigeant quand il discute un marché en lorgnant des gorges épanouies et d'onctueuses épaules. Traiter un client dans ces conditions est souvent pour un homme d'affaires le moyen de récupérer son argent. Un amant abandonne toute contrainte lorsqu'il est chez sa maîtresse. « Nous tenons les hommes par le plaisir, nous leur voyons faire des bêtises, c'est ce qui nous rend les plus fortes » (*Illusions perdues*). Une habile courtisane sait exploiter toutes les faiblesses de l'homme. Sa science professionnelle doit s'appuyer sur ses dons naturels, car, dit Lurine, « on naît pour le 13e comme on naît pour être honnête femme ».

La courtisane est supérieure à la fille. Tandis que celle-ci fait brutalement son prix, celle-là ne s'abaisse pas à rien réclamer, sa « mère » se charge des négociations. « Le vice ne demande rien, il se fait tout offrir. » (*La cousine Bette*). Mais comme il faut que l'amant sache ce qu'il doit donner, la mère lui signale les factures en souffrance, les nécessités de l'existence de sa fille trop désintéressée, trop fière pour demander quelque chose à celui qu'elle aime.

Malheureusement, la courtisane vieillit vite. Sa voix s'éraille d'avoir trop ri, sa peau se ternit sous le fard, sa jeunesse se fripe. Les reines du 13e deviennent alors les suivantes de leurs cadettes, ce sont les « lorettes de compagnie », reléguées bientôt à l'emploi de « lorettes duègnes ». Quelques-unes doivent à la générosité de certains amants d'être ouvreuses dans des théâtres où elles ont brillé comme des météores. C'est le saut dans l'oubli. Les courtisanes en retraite forment le plus souvent les cadres de cet horrible bataillon : marchandes à la toilette, hideuses « Madame la Ressource », trafiquantes de nou-

veaux espoirs du 13e, proxénètes aussi implacables, aussi féroces envers l'innocence qu'envers la lubricité. Conseillères d'amour, elles sont au service du plus offrant et se vengent de leur décrépitude en bafouant la jeunesse et la sincérité. L'entremetteuse ne s'élève pas jusqu'à son client, c'est lui qui s'abaisse à son niveau. Plus déteinte, plus décrépite que les défroques qui l'environnent, tapie dans son ignoble boutique, la marchande à la toilette guette patiemment le moment d'exploiter courtisanes et entreteneurs. Avec un lugubre sang-froid et une inaltérable indifférence, elle discute âprement du prix à offrir ou à payer. Elle négocie « la robe sans la femme, la femme sans la robe, le contenant et le contenu » (*Splendeurs et Misères*.)

Si l'on peut s'amuser du pittoresque de la vie galante, il est difficile de ne pas partager le mépris de Balzac pour ces vieilles sans âge... et de tous les temps.

Ainsi, depuis ses débuts jusqu'à sa fin, la courtisane a un rôle important dans la société. Après tout, dit Balzac, « leur fonction sociale, dans le système fouriériste, est peut-être de réparer les malheurs de l'avarice et de la cupidité... Leurs dissipations sont au corps social ce qu'un coup de lancette est pour un corps pléthorique » (*Splendeurs et Misères*).

Leur prodigalité fastueuse, stimulée par le désir de surpasser le luxe de leurs amies, provoque une activité commerciale souvent paralysée par la vertu destructrice de l'épargne. D'immenses fortunes, « leurs comptes des mille et une nuits », disait Beauvoir, coulent entre leurs doigts. Mais il leur est impossible d'économiser. L'amant veut voir gaspiller l'argent qu'il donne. Au surplus, des courtisanes qui se préoccuperaient de l'avenir feraient douter de la puissance et de la durée de leur succès.

Elles concourent à la prospérité générale et Eugène Sue leur reconnaissait, non sans une singulière amertume, la faculté de développer la richesse publique. Ceux qu'il appelait des économistes de lupanar décrétaient : « Plus il y aura de lorettes entretenues superbement, plus on dépensera l'argent. Pour dépenser énormément l'argent, il

faut en gagner énormément. Or, l'on ne peut réaliser de ces gains fabuleux que grâce à un mouvement d'affaires. Donc, il y aura un immense mouvement d'affaires. Donc, vivent l'argent et les lorettes! » Qui sait si la crise économique actuelle ne s'explique pas par la décadence de la haute galanterie?

Grands-prêtres et desservantes de luxe, les entreteneurs et les entretenues se doivent de remplir religieusement leur sacerdoce. « Dépensez, prodiguez, recommandait Eugène Sue aux « Impures », que l'or, comme la neige au soleil, fonde, ruisselle, entre vos mains charmantes, et la postérité dira de vous : Elles ont été des arrosoirs d'où s'est écoulée à flots d'or la richesse publique. »

Balzac leur assigne une mission plus vengeresse encore lorsque Vautrin conseille à Esther Gobseck : « Soyez espiègle, dépensière, rusée, sans pitié pour le millionnaire que je vous livre! Cet homme a été sans pitié pour bien du monde, il s'est engraissé des fortunes de la veuve et de l'orphelin; vous serez leur vengeance » (*Splendeurs et Misères*). Loin d'être insensibles aux ruines, aux suicides qu'elles provoquent, elles s'en auréolent, les quartiers de noblesse du vice leur servent d'enseigne et d'appâts.

III

COURTISANES PASSIONNÉES[1]

En 1815, Sarah Gobseck, splendide juive surnommée la Belle Hollandaise, échoua, on ne sait comment, d'un ghetto d'Anvers dans la prostitution parisienne. Elle était, disait-on, « la proie d'un infâme cancer, Maxime de Trailles, ancien page de l'Empereur », qu'elle nourrissait avec l'argent de son entreteneur, le notaire Roguin. Affolé par sa beauté, celui-ci abandonnait entre ses mains insatiables les fortunes de ses clients, car, bien entendu, Sarah « était de ces femmes folles qui ne s'inquiètent ja-

(1) *Les Gobseck. Splendeurs et Misères des Courtisanes. Illusions perdues.*

mais d'où vient l'argent, ni comment il s'acquiert, et qui donneraient une fête avec les écus d'un parricide ». Quand Roguin eut tout épuisé, il disparut, et la Belle Hollandaise, sans un liard, en fut réduite à recruter des amants de passage. On la revit, à la tombée de la nuit, « faire son Palais ». Puis, certain soir, elle suivit imprudemment un trop ardent capitaine qui l'assassina. Le souvenir de la belle Hollandaise fit longtemps frissonner les filles du Palais-Royal. Mais personne ne se préoccupa de veiller sur la progéniture de la victime, la petite Esther, alors âgée de treize ans. Esther s'appelait Gobseck, comme sa mère, car, ainsi que le signalait Balzac à propos d'une autre illustre famille de sa *Comédie Humaine, les Marana,* chez les courtisanes, « dans ces familles purement féminines, l'idée la personne, le nom et le pouvoir d'un père étaient complètement inconnus. Le mot de Marana était un nom d'honneur substitué au patronymique par l'hérédité constante de la famille ». A la mort de sa mère, Esther était déjà un de ces petits rats d'Opéra, l'un de ces diablotins vicieux, trépidants, si appréciés des libertins de l'époque, en particulier de l'abominable des Lupeaux. Du ruisseau, le rat grimpa sur le trottoir pour s'élever enfin et briller dans les sphères supérieures de la galanterie d'un éclat exceptionnel. Cette ascension marquait l'originalité d'Esther, « seule fille de joie en qui se soit rencontrée l'étoffe d'une courtisane ». On l'avait surnommée « la Torpille », car, ausi terrible que le poisson dont on lui avait donné le nom, elle engourdissait par ses caresses, plus sûrement que par une décharge électrique, les malheureux tombés dans ses filets. En 1823, pensionnaire de Mme Meynardie, la tenancière, Esther, un jour de sortie, fit connaissance, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, avec Lucien de Rubempré. Lucien rentrait à Paris après une absence de quelques mois. Déçu par ses premières tentatives de vie parisienne, désespéré de la disparition de sa maîtresse Coralie, morte d'amour et de privations, il s'était retiré dans son Angoumois natal Quand, à son retour à Paris, il rencontra Esther, qui s'éprit de lui passionnément, elle ne lui avoua pas sa

vraie condition. Elle quitta la maison close et s'en fut vivre honnêtement de travaux de couture dans le logement d'une amie, rue de Langlade, au Palais-Royal. Accompagnant imprudemment Lucien, en 1824, au bal de l'Opéra, Esther y fut reconnue par d'anciens amants, amis de Rubempré. Epouvantée, la pauvre petite décida de mourir. Le suicide est fréquent chez les courtisanes qui, déprimées par les excès, cèdent souvent à leur goût de mélodrame. Ayant allumé le traditionnel réchaud de charbon, elle attendit la mort. Non moins traditionnellement, la mort ne vint pas. « La Torpille » fut sauvée par Vautrin, évadé du bagne, qui avait déjà, quelques mois plus tôt, arraché Rubempré au suicide. Sauvetage froidement calculé par le monstrueux forçat pour mieux la tenir à sa merci.

Il se présente à « la Torpille » sous l'aspect d'un prêtre espagnol, Carlos Herrera, et, après l'avoir confessée, lui démontre la nécessité de se purifier et de se rendre digne, en recevant le baptême catholique, de Lucien qu'elle devra renoncer à voir momentanément. Affolée d'amour, elle consent à tout. Elle se laisse docilement enfermer dans une pension religieuse dont elle devient l'élève la plus édifiante. Les remords, la foi, la passion tranfigurent et illuminent son visage. Quand elle baise les mains d'Herrera en le remerciant de lui avoir permis de sauver son âme, « ce n'est plus une femme, c'est un ange qui se relève d'une chute ».

Agée de dix-neuf ans, elle était alors dans le plein épanouissement de sa beauté. « Petite, ainsi qu'il convient aux femmes créées pour servir de jouet aux hommes », avec ses mains fines et transparentes, ses attaches harmonieuses, elle eût remporté le prix au sérail. Son regard gris ardoise, alourdi de désir et de tendresse et profondément enchâssé sous l'arcade sourcilière, « s'y mouvait et y roulait comme dégagé de son cadre ». Ses yeux nostalgiques, qui rehaussaient la chaude tonalité de sa chair ambrée, fascinaient.

Il n'y a que les races venues des déserts qui possèdent dans l'œil le pouvoir de fascination sur tous, car une femme

fascine toujours quelqu'un. Leurs yeux retiennent sans doute quelque chose de l'infini qu'ils ont contemplé. La nature, dans sa prévoyance, a-t-elle donc armé leurs rétines de quelques tapis réflecteur pour leur permettre de soutenir le mirage des sables, les torrents de soleil et l'ardent cobalt de l'éther?

Esther était-elle blonde, était-elle brune? Grave énigme. Balzac s'émerveille parfois du ruissellement de ses admirables cheveux blonds, pour vanter ensuite la valeur « de l'hypothèque à cheveux noirs » de son entremetteuse. Quoi qu'il en soit, « la Torpille » était splendide sous le voluptueux enroulement de sa chevelure brune ou blonde, encadrant des traits modelés et polis, un nez mince et une bouche fraîche.

Séparée de Lucien, Esther dépérit lentement. Aussi Herrera se résigne-t-il à réunir les deux amants, mais il y met la condition la plus draconienne : pour ne pas compromettre Lucien, Esther devra vivre en recluse, complètement séparée du monde, et ne recevoir Lucien que dans le secret le plus absolu. Elle se soumet par amour, lui par lâcheté. Elle ne sort qu'à la nuit et en voiture. Mais qui peut s'oposer au Destin? Au hasard d'une de ces promenades nocturnes au bois de Vincennes, elle fait la rencontre du riche banquier Nucingen. Herrera voit le moment enfin venu de tirer parti de la beauté d'Esther. Puisque Lucien rêve d'épouser Clotilde de Grandlieu et qu'il lui faut pour cela payer ses dettes et acheter une terre, « la Torpille » lui prouvera son amour en lui gagnant l'argent de son établissement. Elle aime pour la première fois! Avant Lucien, personne n'avait encore troublé sa chair, son cœur : « Vous avez été plus ou moins ses amants, disait à ses amis Bixiou, nul de vous ne peut dire qu'elle a été sa maîtresse; elle peut toujours vous avoir, vous ne l'aurez jamais. » Après bien des recherches, Nucingen parvint à retrouver son apparition du Bois de Vincennes. Sous la direction de Vautrin, Esther lui soutira bijoux, hôtel, argent, titres de rentes. Nucingen s'exécutait sans qu'il lui fût rien accordé. Elle se refusait désespérément. L'échéance arriva cependant. Elle se livra à Nu-

cingen afin de payer le bonheur de Rubempré, après quoi elle s'empoisonna plutôt que de recommencer sa vie de courtisane.

Nulle femme de Balzac ne s'est peut-être élevée si haut dans le sacrifice. Or, pour réaliser ce miracle, le romancier a choisi la fille de joie la plus tarée, de même qu'il avait déjà attribué à une précédente maîtresse de Rubempré, Coralie, une juive aussi, un amour non moins désintéressé. Coralie meurt d'épuisement pour avoir préféré la misère avec Lucien de Rubempré au luxe d'un entreteneur. Pour personnifier les courtisanes passionnées, aussi parfaites au moral qu'au physique, Balzac a donc choisi deux juives, S'il leur a prêté la beauté orientale, c'est évidemment qu'il partageait la prédilection des autres romantiques pour tout ce qui venait de l'Orient. Idéal lointain qui apportait aux inquiets, aux rêveurs, la promesse et l'ivresse d'un bonheur à conquérir. Au charme physique, Balzac joint, chez Esther et Coralie, d'autres caractéristiques des femmes juives : passivité, soumission à l'homme, faculté d'adaptation et tendresse passionnée. A Coralie et à Esther, l'amour refait une virginité; il rayonne d'elle comme de tous les êtres exceptionnellement doués pour inspirer ou ressentir de grandes passions.

IV

LA COURTISANE MARIÉE ET LES COURTISANES HABILES[1]

Fille naturelle du comte de Montcornet, maréchal de France, Valérie Fortin, née en 1815, hérita de sa mère, femme entretenue, le goût du luxe et des honneurs. Mais, comme Valérie avait conservé le souvenir de la fin misérable de la fastueuse maîtresse du maréchal et de tant d'autres, elle s'était juré de s'assurer une vieillesse paisible. La galanterie pouvait seule lui en donner les moyens puisqu'elle avait commis l'erreur d'épouser Marneffe, pauvre et médiocre employé de bureau. Heureusement pour l'ambitieuse, Marneffe suppléait à son manque de fortune

(1) *La Cousine Bette.*

par une complaisance sans limites. S'il ne pouvait apporter le luxe dans son ménage, il n'avait pas du moins l'égoïsme d'en priver sa chère Valérie et trouvait normal qu'elle l'obtînt de ses amants. Le décès du maréchal Montcornet, mort sans avoir institué pour héritière sa fille illégitime, ruina les espoirs du ménage Marneffe. Une à une, les épaves sauvées du naufrage furent vendues, jusqu'au jour où le couple se réfugia rue du Doyenné, dans un misérable logement de la maison habitée par Lisbeth Fischer, la « cousine Bette » du baron Hulot. Ce dernier rencontra Valérie Marneffe alors que, fatigué de ses décevantes et coûteuses liaisons avec des actrices ou des courtisanes, il se proposait de demander à des bourgeoises d'assouvir sa soif d'amour et d'aventure.

Baron de l'Empire, marié à l'admirable Adeline Fischer, le baron dilapidait sa fortune en compagnie du libertin Crevel, successeur de Birotteau et beau-père du fils Hulot. Hulot s'éprit de Valérie Marneffe : « La supériorité de la courtisane mariée sur la courtisane professionnelle est indéniable, dit Balzac... Ces machiavels en jupons sont les plus dangereuses de toutes les Parisiennes. » Elles ajoutent l'hypocrisie à la prostitution. L'homme qui s'engage à elles se laisse prendre par leur comédie de doucereuse honnêteté, par leur apparence de vertu et leur désintéressement. Avec elles, « un père de famille se ruine sans gloire et la grande consolation de la vanité satisfaite lui manque dans la misère. » Valérie Marneffe ajoutait « l'hypocrisie religieuse à l'hypocrisie sociale ».

Grâce à sa vertu apparente et à la complicité de son mari, elle obtint, sans rien demander, d'importantes sommes du baron et l'avancement de Marneffe. Puis, élargissant cette exploitation, elle prit pour amant le riche parfumeur Crevel, tandis que, pour venger la cousine Bette, elle devenait aussi la maîtresse du gendre d'Hulot : Steinbock, le sculpteur polonais. A cette petite confrérie vint se joindre un ancien amant de Valérie, le brésilien Montès, le seul qu'elle eût aimé.

Balzac juge Valérie Marneffe avec une féroce sévérité. Il met à jour toutes les roueries, toutes les audaces dé-

ployées par elle pour capter la fortune de ses amants et tirer avantage de la naissance d'un enfant dont elle attribue la paternité aux « cinq pères de l'Eglise ». Valérie sera punie de tant d'impudence. Lorsque, veuve de Marneffe, et riche de la fortune de Crevel devenu son mari, elle sera sur le point de recueillir le plein bénéfice de ses intrigues, son amant Montès lui fera inoculer une lèpre mortelle qui rongera son corps et désagrégera sa chair splendide. Montès eut ainsi raison de son orgueilleuse et froide maîtresse, l'un de « ces anges au doux sourire, à l'air rêveur, aux figures candides, dont le cœur est un coffre-fort » et contre qui le romancier ne manque jamais une occasion de prononcer des sentences implacablement réprobatrices et prudhommesques.

Quelle rancune personnelle Balzac avait-il à satisfaire contre les courtisanes mariées? Sa biographie intime ne nous le dit pas. Faut-il donc nous résigner à mettre ces accès d'éloquence au compte d'un tempérament naturellement vertueux?

Il reste, dans l'œuvre balzacienne, toute une floraison de courtisanes, femmes entretenues banales, auxquelles le romancier a conféré toutes les caractéristiques de leur profession.

Josepha Mirah se livre au plus offrant et regrette si peu son état qu'elle patronne les débuts de ses cadettes. Elle a juste assez d'insensibilité pour réussir, mais, comme beaucoup de ses semblables, elle garde de la reconnaissance à l'amant qu'elle a ruiné et n'hésite pas à le secourir lorsqu'il vient la solliciter.

Suzanne de Val-Noble épouse Gaillard, qu'elle a souvent aidé de ses conseils et de ses astuces, tandis que son amie Florine, ambitieuse dépravée, obtient des commandites d'un amant sérieux pour un de ses amants de cœur. Aurélie, fille d'officier, plus intelligente et plus calculatrice encore que ses pareilles, fait une fin bourgeoise en pêchant pour mari le président Fabien du Ronceret. Pour elle comme pour tant d'autres, « le mariage était le fruit défendu » (*La Muse du département*). Toutes déployaient une diplomatie opiniâtre pour gagner une partie si diffi-

cile. En revanche, combien d'honnêtes bourgeoises ambitionnaient et enviaient l'apparente facilité de leur existence ,ignorant l'amer désenchantement d'une Aquilina, « ennuyée du plaisir comme l'est une courtisane » (*La Peau de chagrin*).

La belle Impéria suit la tradition des patriciennes de l'amour. Elle exerce son art avec la maîtrise des grands artistes. Arrogante envers les prélats qui assiègent sa couche, lorsqu'en 1414, à Constance, elle fait partie des six cents prostituées engagées officiellement pour assurer l'amoureuse hygiène des membres du concile et de leur suite, elle risque pourtant de perdre la protection d'un cardinal pour conserver l'amour d'un moinillon. Balzac, toujours romantique, même dans ses *Contes drolatiques*, lui reconnaît donc aussi la capacité de se sacrifier jusqu'à un certain point pour l'homme qu'elle aime.

Devant ces prostituées banales, il garde son sang-froid et sa bonne humeur. Elles rentrent à ses yeux dans le train ordinaire de la *Comédie humaine*.

V

CONCEPTION ROMANTIQUE ET BALZACIENNE DE LA COURTISANE

Si la lorette et la courtisane n'ont inspiré pathétiquement ni Béranger, ni Monnier, ni Gavarni, elles ont en revanche excité l'imagination de Balzac.

Née pendant les guerres napoléoniennes, la jeunesse de la Restauration s'enflamme aux récits éblouissants des victoires remportées par les conquérants de l'Empire. La marche triomphale suspendue, les fils de soldats n'ont plus qu'une plate réalité pour alimenter leur imagination trop tôt éveillée. La condition humaine est alors si désespérément médiocre et monotone que ces jeunes gens éprouvent un ardent besoin de se libérer, de sortir de soi, de vivre une existence imaginaire, de s'évader, de se dépayser. « Venus trop tard dans un monde trop vieux », ces orgueilleux enfants du siècle demandent à l'amour

et à la souffrance de les exalter. Puisque seule la douleur permet l'élargissement pathétique de la personnalité, ils veulent prendre une conscience approfondie de leur moi dans les larmes. « Je t'ai désirée parce que tu es belle, mais plus encore parce que tu es coquette et qu'avec toi je suis sûr de souffrir », déclare un amant à sa maîtresse infidèle.

Masochisme sentimental. La raison moyenne abdique, l'imagination l'emporte. Il faut vivre, vivre au delà des forces humaines, vivre pour aimer, pour souffrir, souffrir pour vivre. C'est un cercle qui n'a d'autre issue que le suicide. Les romantiques demandent à la femme, soit de satisfaire leur appétit de souffrance, soit de les aider à traverser la vie, « cette vallée de larmes ». Elle devient tantôt un ange protecteur, tantôt un démon. Le pouvoir de donner ou d'inspirer l'amour se transforme en un privilège divin. Victime d'un destin inexorable, la jeunesse de 1830 se soumet tout entière à cette mystique passionnelle. Aucune puissance humaine ne peut lutter là contre. Qu'une femme abandonne son mari et ses enfants pour suivre celui qu'elle aime, on l'absout; bien plus, on l'envie. Qu'un amant jaloux assassine celle qui lui résiste, son crime l'auréole.

L'adultère est glorifié. Ouragan, tourbillon, l'amour emporte vers les hauteurs les êtres prédestinés à se perdre, à s'abolir dans un destin sublime.

L'homme touché par la grâce amoureuse n'a garde d'y échapper. Prêt à renverser tous les obstacles, il déclare la guerre aux conventions, aux préjugés, il se place au-dessus de l'humanité, il ose tout, il brave l'univers pour se montrer digne de la passion qui l'habite. Si, par chance, la femme qu'il aime est une réprouvée, une courtisane, il s'enivrera du plaisir de la ravir à d'autres et d'encourir pour la conserver la même réprobation qui la frappe.

« Que Didier pardonne à Marion! » conseillent Sainte-Beuve et Charles Nodier à Hugo lors d'une lecture intime à l'Arsenal. Ce pardon engendrera toute une suite d'absolutions analogues. L'amour, étant d'essence divine, peut

tout recréer, tout régénérer, tout purifier, « car la virginité n'appartient qu'à l'amour ».

Ainsi qu'on l'a vu, Balzac n'a pas échappé à cette conception romantique du rachat de la courtisane. Mais si leur passion fait absoudre Esther et Coralie, elle n'a pas le pouvoir de leur donner une place honorable dans la société. Seule la mort met une digne fin à de telles existences. Condamnation logique : Balzac, sociologue conservateur, ne pouvait admettre la réhabilitation totale de la courtisane.

Au surplus, Esther et Coralie avaient rompu avec les traditions de leur état en aimant d'un amour désintéressé. Faute grave, irrémédiable; la fille se ruine en abdiquant son insensibilité, condition essentielle de sa réussite.

Comme tous les romantiques, Balzac a vu dans l'amour une mystique à laquelle l'homme devait se soumettre de gré ou de force. Lui-même a subi avec exaltation cette fatalité, cette « fille du ciel », cette passion qui, à ses yeux, est « poétique » et qu'il a réalisée dans toute sa vie sentimentale. Bien que, comme nous l'avons remarqué déjà, sa biographie n'offre pas trace de courtisanes, il avait pour elles l'indulgence et parfois l'admiration que l'être féminin lui inspirait partout où il le rencontrait. La femme ne vaut que par l'amour. La jalousie, l'angoisse de fixer un être insaisissable, exaltent l'ivresse de la possession.

Les courtisanes capables de susciter ce tourment bénéficient naturellement de la sympathie du romancier. Ainsi que l'a remarqué Barbey d'Aurevilly, Balzac peint les filles « à la flamme de son génie, et cette flamme brûle tout et purifie tout. Ses courtisanes à lui sont idéalisées et punies ».

Défenseur de la société, soutien de l'ordre, conservateur, Balzac décrit, il est vrai, le vice triomphant, mais ses tableaux s'accompagnent de dissertations édifiantes et de considérations morales développées le plus souvent dans ses préfaces, moins souvent dans le cours de ses romans. Il arrive qu'emporté par son réalisme, sa fougue, il enregistre purement et simplement la réussite des malhon-

nêtes gens. Quand il nous raconte la ruine du pauvre Birotteau, malgré tout son désir de magnifier la probité du parfumeur, il n'échappe pas au reproche de nous faire paraître la vertu de celui-ci bien grise, bien médiocre, bien mesquine, à côté du relief intense qu'il s'est plu à donner au peu scrupuleux Nucingen. Il est séduit, subjugué par la puissance des manieurs d'argent. Est-ce dans le dessein de rendre le vice plus odieux qu'il a donné aux grands criminels des proportions surhumaines, débordant le cadre de la vie courante? Est-ce pour mieux faire ressortir les angéliques vertus d'Adeline Hulot qu'il a fait de Mme Marneffe et de son infernale complice, la cousine Bette, des monstres de vénalité, de luxure, et de haine? Il n'est pas défendu de le croire, à condition toutefois de ne pas perdre de vue que ce moraliste est un romantique pour qui le crime a de sombres attraits et qui se complaît dans les antithèses, les oppositions de noir et de blanc, les jeux de la lumière et de l'ombre, le clair-obscur de l'âme humaine, complexe et contradictoire. L'exceptionnelle réussite littéraire que constitue le personnage de Vautrin, la hauteur que le romancier a donnée à cette figure, une des plus représentatives, une des plus « sataniques » qu'ait engendrées le romantisme, montre assez de quel côté son tempérament d'artiste l'entraînait, malgré qu'il en eût.

Dans l'ensemble, ses courtisanes sont sympathiques. Il s'amuse avec indulgence et ironie de leur habileté à profiter de tous les avantages de leur profession : bijoux, amants de cœur, fortune, hôtels, maris, parfois même considération. De la bonne humeur perce dans le récit des aventures de la belle Impéria. Par contre, il y a de la pitié dans l'évocation d'une Aquilina, d'une Coralie, d'une Esther. Seule Mme Marneffe encourt de sa part une authentique sévérité. C'est en effet que ses vices portent atteinte à la famille, au bon fonctionnement de la machine sociale, à la religion, à la propriété; c'est que, pour satisfaire à la cupidité de sa maîtresse, Hulot compromet la dignité de sa charge, c'est qu'en aidant sa femme à exploiter ses amants, Marneffe bafoue la res-

pectabilité du mariage, que Crevel déshérite ses enfants, que Valérie elle-même offense la religion par la comédie de la confession et du repentir qu'elle joue à la fin. Sur cinq ou six cents femmes qui peuplent la *Comédie humaine*, on peut en compter une trentaine vivant de la prostitution : filles, courtisanes, entremetteuses, ce qui permet d'estimer à une vingtaine la proportion de femmes vénales fixée par Balzac. C'est peu, en somme, surtout si l'on considère qu'une seule de ces réprouvées a eu le malheur d'attirer ses foudres. Il reconnaissait aux autres les mêmes aptitudes au bien et au mal qu'à l'immense majorité de leur sexe, les mêmes disponibilités d'amour, de tendresse et de dévouement. Les filles, dans Balzac, restent des femmes, un peu pitoyables seulement... Il est demeuré fidèle, en les peignant, au culte que, dès son jeune âge, il avait voué à l'âme féminine et dans lequel il est mort.

FRANÇOISE MOSER.

LES NUAGES EN NORMANDIE

—

Nous autres, les nuages, au temps où nous étions gras et aimions le spectacle, nous avons bâti bien des apothéoses pour les couchers de soleil et les arcs-en-ciel, et qui s'écroulaient d'un coup de vent; plus tard, tout blancs et plus secs, nous avons manœuvré à des kilomètres de hauteur, légers comme des plumes, rangés en colonnes, puis en tirailleurs, ou bien alignés pour les revues; enfin nous devînmes si maigres que nous partîmes en Normandie pour nous refaire.

Nous y arrivâmes à la fin de l'été, un dimanche : les petits blonds, sur le seuil des portes, avaient mis leurs tabliers raides à carreaux. Derrière les clôtures de planchettes à claire-voie, les dahlias se tenaient tout droits, écarquillant leurs grosses fleurs, découpées comme des moulins en papier. Sous les toits d'ardoises ajustées les unes aux autres et si bien parcheminées de lichens qu'une goutte d'eau n'aurait su où passer, un beau soleil éclairait le lait de chaud des façades craquant comme de la coquille d'œuf, et les gros traits noirs du colombage goudronné.

Quel étrange pays! Rien ne reposait sur de la terre! Les maisons étaient posées sur l'herbe, les routes bâties sur l'herbe, les fûts des arbres pris dans l'herbe. Une molle éponge d'herbe s'étendait au bord des marches, dès le seuil des portes, tout contre l'eau du ruisseau, dont on ne voyait pas la rive, et jusqu'à l'horizon sous les feuilles. L'herbe poussait entre les pavés et même entre les pattes du chien de garde, couché devant sa niche. Là où elle avait été arrachée, elle tricotait de ses mille brins pour boucher vite le trou. Elle avait été si bien

nourrie et abreuvée, elle était si épaisse qu'en enfonçant la main dedans on ne touchait pas la terre des doigts.

A cette vue nous reprîmes courage et nous sentîmes pleins d'appétit.

Il faisait donc un beau soleil quand les premiers de nous arrivèrent : ils ne virent dans les rues que des chats qui se chauffaient; les vaches s'abritaient à l'ombre des ormeaux et les gens, aussi craintifs, restaient au frais sur le carrelage des cuisines. On voyait par les portes ouvertes de vastes Normandes débordant de leurs jupes la chaise sur laquelle elles étaient assises; leurs grosses joues tremblaient de chaleur, leurs gros yeux ronds demandaient pitié, leurs lèvres gonflées de bonne soupe cherchaient la fraîcheur et barbotaient dans le bol de cidre : quelles dignes femmes pour des nuages!

Bientôt nous occupâmes tout le ciel comme si nous avions été les feuilles d'un grand arbre et nous commençâmes à pleuvoir; non pas tambour battant avec la furie d'un jeune nuage vigoureux, mais petit à petit, à gouttelettes fines comme de la poussière, en ménageant nos forces pour que la pluie dure pendant des mois. C'était une pluie picorante qui becquetait les feuilles encore vertes, donnait cent coups dans un brin d'herbe et tombait sur l'œil des vaches sans le faire cligner. Dans ce brouillard on ne voyait pas une goutte d'eau; c'était comme une sonnerie à peine perceptible qui s'était mise à fonctionner.

Lorsque les feuilles et les toits furent mouillés et commencèrent à s'égoutter, les gens remuèrent à l'intérieur des maisons et bientôt ils sortirent prudemment, le nez en l'air, humant la pluie de leurs narines blanches. L'un dit : « Il pleut », l'autre : « il crachine », le troisième : « Les nuages sont revenus », et ils disaient cela avec la même satisfaction qu'ailleurs lorsqu'on dit : « Voilà les hirondelles », ou : « Voilà les cigognes ». En un tour de main, ils avaient retrouvé leurs sabots, leurs parapluies, et ils alignaient dehors une incroyable quantité de plantes en pots, des plantes *vertes* naturellement, poussées en grandes feuilles lisses, hautes, bien étalées et que

la pluie rendait toutes luisantes, leurs aspidistras. Puis ils restèrent dehors, allant de-ci de-là pour le plaisir, contents de voir partout le reflet de l'eau qui leur semblait plus gai qu'un rayon de soleil, le ciel redescendu au ras des toits et tout ce grand lavage hygiénique qui noyait la poussière.

Après la première bousculade, on arriva à se caser et nous eûmes chacun notre coin de pré, nos talus de mousse, et même quelque bordure de taillis pour nous gratter le dos aux branches. Que de bonnes journées nous avons passées à nous tremper dans l'herbe mouillée et à flairer l'humidité des mares! Nous emplissions les prairies à ras le bord, jusqu'aux têtes des peupliers, de notre argentine clarté, nous élevant pendant la journée pour nous recoucher le soir à la même place, suffisamment réchauffés par l'exhalaison tiède des vaches, qui animaient un peu nos profondeurs du mouvement invariable de leur mastication.

C'était d'ailleurs notre plaisir de les regarder, debout avant l'aube, sur leurs quatre poteaux de jambes, poussant devant elles, dans l'herbe, leur lourde carcasse de tête duvetée de poil crémeux, rasant doucement l'herbe avec leur gros polochon de langue.

Lorsque nous eûmes pris du bon temps, nous pensâmes à aller voir les bébés, gardés, dans une vallée abritée du vent d'ouest, par notre père et notre mère adoptifs.

Bien des paysans, en Normandie, quand ils ont passé l'âge des durs travaux, joignent l'élevage des nuages à celui des poules et des lapins. On voit quelquefois dans leurs enclos des nuages grands comme des mouchoirs de poche ou quelquefois comme des draps, mais ils restent tout plats, ne grandissent pas et ne peuvent faire, toute leur vie, que des animaux domestiques.

Mais dans la vallée dont je parle, voici ce qu'on voit. La maison de notre père nourricier et de notre mère nourrice a un toit de chaume en haut duquel poussent des iris. Elle tient sur des poutres ridées et ses murs sont faits comme des galettes, avec de la terre glaise et de la paille.

A l'intérieur il n'y a que deux pièces, l'une à côté de l'autre. La première est sombre; le sol de terre battue est noir; le plafond enfumé. On n'y remarque rien d'autre qu'un grand âtre poudreux de suie, dans lequel fument deux petites branches. C'est là que se tient habituellement le vieux papa, assis sūr la pierre de l'âtre, car il n'a pas d'autre siège. Il est crochu comme un vieux pommier et il a la peau rude et miroitante de poils. De temps en temps il se lève et va boire une gorgée d'eau-de-vie au goulot d'un litre blanc, puis il prend sa pipe et en tire une bouffée qu'il regarde monter en l'air; s'il la trouve suffisamment ronde et épaisse, il la met immédiatement à l'épreuve pour savoir si elle sera capable de devenir un vrai nuage; pour cela, il tire une pincée de tabac de sa poche et la place aussi vite qu'il peut dans le petit nuage; si le brin retombe à terre, c'est que la fumée ne vaut rien et sera dissipée par le prochain courant d'air, mais si le brin reste dans le petit nuage, celui-ci a de l'avenir et nous le considérons déjà comme notre frère.

Roulé en boule autour de son brin de tabac, le petit nuage gris reste sous le manteau de la cheminée, à côté de centaines d'autres qui s'accrochent dans la suie. C'est là que demeurent, pendant leur première jeunesse, les nuages gris et noirs.

Les nuages blancs sont à côté, dans une pièce claire où le plancher est lavé tous les jours, où les murs sont ornés de papiers à fleurs, où les solives sont passées à la chaux. On n'y voit d'autre meuble que le lit de la vieille maman. C'est une sorte de wagon, avec des roues en bois, chargé de quatre épaisseurs de matelas si hauts qu'il faut les gravir comme des marches, au-dessus desquels se gonfle, à toucher le plafond, l'édredon rouge le plus volumineux, le plus aérien qu'on puisse voir.

La vieille maman est assise dans ce lit; elle est joufflue et rose; elle a un menton si dodu qu'on ne voit pas le fond de sa fossette; au chaud dans son lit, elle raccommode ses bas de laine.

De temps à autre, elle pique son aiguille dans l'édredon,

enlève son dé et boit une gorgée de lait chaud, parfumé au rhum, dans un bol qui tient très bien sur le rebord du lit. Puis, pour réchauffer le dé, elle souffle dedans jusqu'à ce qu'il soit plein d'un petit nuage blanc. Elle met alors un brin de laine blanc dans le dé et retourne celui-ci. Si le petit nuage porte le brin de laine, il a de l'avenir; sinon ce n'est qu'un souffle qui se disperse aussitôt.

Le petit nuage blanc, tenant serré son brin de laine, reste sous l'édredon rouge avec des centaines d'autres qui s'attachent à ses pompons. Ils passent là leur première jeunesse.

Souvent nous allons glisser un œil par le trou de la cheminée noire et par les vitres de la chambre blanche et nous nous réjouissons de la sagesse et de la bonne mine de tous ces petits.

Quand nous nous sommes bien réjouis à regarder les tout petits, nous allons visiter les plus grands, dans les prés qui entourent la chaumière et couvrent les collines environnantes. Ces prés sont plantés en quinconce de jeunes pommiers bien drus, avec des feuilles en papillote et beaucoup de petites pommes rouges. Au pied de chaque pommier, que voyez-vous? Une chèvre? Non, un jeune nuage blanc ou gris. Ils demeurent sous le treillis de ces petits arbres en forme de parapluie, jusqu'à la saison de leur premier voyage. Ils ne font que grimper aux branches et redescendre. S'ils faisaient mine de s'écarter, ils recevraient sur le dos les petites pommes dures comme des coups de poing.

Telle est notre vie en Normandie. Il faut bien dire que, malgré le repos et le bien-être qu'offre ce séjour, à la longue nous n'y tenons plus. Ce n'est pas que les nuages soient tellement curieux de nouveaux pays, ni qu'ils aiment le bruit et l'agitation. Nous avons le flair beaucoup plus développé que la vue ou que l'ouïe; nous distinguons à l'odeur les cent variétés de feuilles qui pourrissent à l'automne, les cent sortes de parfums de bois mouillé, les cent places humides où se sont arrêtés le lapin ou l'escargot; et cela suffit à notre bonheur. Mais,

après sept ou huit mois, quand le soleil revient, une force irrésistible nous attire au plus haut vide du ciel. Nous savons à ce signe que nos grands voyages vont recommencer.

Nos provisions de route sont faites. Les uns sont encore barbouillés du lait qu'ils ont sucé au pis des vaches ou bu à même les seaux; d'autres ont pris des anguilles, lorsqu'elles traversaient les prairies pour voyager d'un étang à l'autre, ou bien ils ont tendu leurs nasses au-dessus des rivières et sont des viviers pleins de truites; il y en a de pauvres qui n'ont ramassé que des tortillons d'épluchures de pommes de terre ou des miettes de pain trempé.

Pendant l'hiver, les gens ont préparé notre trésor. Que voulez-vous qu'ils fassent quand les nuages viennent jusqu'aux fenêtres pendant six mois de l'année, quand le jour tremblote au travers des gouttes et qu'on ne voit bien chez soi que la lueur des tisons? Quand ils ont fini de traîner leurs sabots sous la pluie, ils cherchent leurs sous et leurs pièces, les comptent et les astiquent : ça tient dans la main, ça brille, c'est gai. Au printemps, quand ils ont empli leur bouteille de pièces de dix sous, ils la portent un soir dans leur jardin; nous savons qu'ils n'ont pris cette peine que pour nous et nous embarquons cette mitraille dans nos nuages les plus solides, que vous entendez craquer lorsqu'ils roulent au-dessus de vous.

Quand tout est prêt, nous nous élevons sans hâte; si imperceptiblement qu'il nous arrive d'entraîner des bandes d'oiseaux étourdis, qui continuent à voleter dans notre brouillard, sans savoir qu'ils sont partis.

Nous nous élevons les uns au-dessus des autres en prenant du large et de la hauteur; nous attendons que s'élève le vent des voyages et à son souffle nous partons tous. Quel coup d'œil! Vous croiriez que l'air chargé de toile démarre comme un voilier.

EMMANUEL ROBIN.

MONSIEUR ANTHELME

—

Le Tressus est un village jurassien situé dans un petit val tout entouré de futaies de sapins. Exposé au midi sur un replat de la pente, il domine de quelques mètres les bancs de cailloux blancs d'un maigre torrent. Ses vieilles maisons à vastes toitures sont disposées par groupes, construites en pierres et couvertes en laves grises. Il possède une église voûtée avec un clocher en forme de bulbe, une maison commune qui renferme l'école et la mairie, une fromagerie appelée « fruitière » ou « chalet » dans laquelle on fabrique le gruyère, un cimetière emplanté de sapins plusieurs fois séculaires et trois belles fontaines qui débitent une eau fraîche en tout temps dans leur bassin polygonal tapissé de conferves.

Le sol, alentour, est peu cultivé. Il produit surtout du foin et un peu de fourrage artificiel. Les communaux sont vastes, piquetés de genévriers, fleuris d'œillets, de gentianes et d'anémones. L'été, c'est le domaine des vaches qui s'y promènent tranquillement en faisant sonner leurs « campènes ». L'hiver, elles sont remplacées par les corbeaux et les grives litornes.

Le bruit du torrent, le bruit du vent dans les sapinières, les glapissements des oiseaux de proie qui tournoient dans l'azur, voilà tout ce qu'on entend dans ce val. C'est la nature libre et vierge, la solitude et le silence. Le prodigieux labeur des fourmis humaines a épargné jusqu'à présent ce petit coin du monde. Pas d'usines, pas de barrages sur la rivière, pas de postes de T. S. F. chez les habitants, pas de circulation sur le chemin d'intérêt commun qui dessert le village, à part

les camionnettes du boucher et du boulanger du chef-lieu de canton et le facteur qui passe à bicyclette une fois par jour.

Celui qui viendrait là par hasard, sortant d'endroits plus populeux, serait frappé de ce calme que semble verser le ciel muet au creux de la vallée. Ecoutant, par une belle soleillée du mois d'août, le murmure sans fin des houppiers des sapins balancés par la brise, il pourrait croire que l'immense sérénité de la nature trouve là son reflet dans le cœur des hommes et qu'ils y attendent la mort au sein d'une paix que rien ne peut troubler, mais les indigènes du lieu ont leurs passions, car la nature humaine est partout la même; ils ont des désirs, des ambitions, des haines, des soucis et parfois aussi des ennuis d'argent.

... Un peu à l'écart du village, il y a un château qu'on pourrait appeler aussi bien une masure. C'est un vieux corps de logis à pignon entrapeté, percé de rares fenêtres, tout dégradé, avec une tour flanquante grossièrement construite en moellons secs. Il se dresse au milieu d'un petit parc ombragé par des hêtres superbes. On l'appelle le château des Meliers.

C'est là que vivait, ces années passées, M. Anthelme du Tressus, le descendant des anciens seigneurs de la vallée. C'était un célibataire déjà âgé qui n'avait jamais quitté le pays en dehors de son temps de collège et de service militaire et qui parlait le patois avec plus de facilité que la langue nationale. Vivant seul dans ce coin perdu, il avait fini par se défaire de tous les besoins artificiels dont l'homme de société complique son existence. Toujours vêtu d'un gros drap pisseux, avec un mouchoir autour du cou, ses fonds de culotte rapiécés, la barbe mal faite, il se laissait pourrir ses chemises sur le dos, ne se décidant à les remplacer que lorsqu'elles tombaient par morceaux dans les jambes de son pantalon. Son lit n'avait pas de draps. Souvent, d'ailleurs, quand il rentrait de la chasse fatigué, il se vautrait dessus tout habillé avec ses bottes aux pieds.

Un tel sans-gêne exaspérait sa servante, la Marie Bi-

chet. Pourtant cette bonne femme qui l'avait vu naître, qui était à son service depuis toujours, avait eu le temps de se faire à ses façons malpropres. A vrai dire, elle endurait presque tout, elle s'était résignée à le voir cracher sur le bas des meubles, essuyer ses bottes avec les rideaux, se laver les pieds dans les ustensiles de cuisine et uriner, le soir, par les fenêtres. Mais, par contre, elle n'avait jamais pu s'habituer à trouver de la bouse de vache sur les couvertures quand elle retapait le lit de son maître; elle l'assourdissait de ses cris.

— C'est-y Dieu possible d'abîmer son butin comme ça! braillait-elle. Faut que vous soyez un bien petit homme quand même, monsieur Anthelme. A quoi ça ressemble-t-y, je vous demande un peu?

— Fous-moi la paix! disait-il.

— Le bon Dieu vous punira, que je vous dis!

— Fous-moi la paix. C'est mon butin. ce n'est pas le tien.

Sa literie, son mobilier, M. Anthelme s'en moquait : il ne pensait qu'à ses chiens. Il faisait le veneur avec une « meute » composée de trois corniauds clabaudeurs et fourbus qu'il appelait « greyhounds » parce qu'ils ressemblaient vaguement à des greyhounds et qui ne lui prenaient jamais rien.

Jadis, en des temps meilleurs que ceux d'aujourd'hui, avant 1914, il avait été plus heureux : il avait possédé de vraies meutes, pas de ces grands équipages, bien sûr, servis à cor et à cri par un nombreux personnel, car la modicité de sa fortune ne lui eût pas permis pareille fantaisie, mais des petites meutes de griffons vendéens ou de « porcelaines » assez présentables, dont un valet consciencieux prenait soin et avec lesquelles il forçait son lièvre presque chaque jour et quelquefois un chevreuil ou un sanglier, et les échos de la campagne avaient souvent retenti de ses joyeux bien-aller, car il sonnait de la trompe.

Mais la guerre avait passé là-dessus et l'après-guerre avec ses fantaisies financières. Ruiné par la baisse du franc, la révolution d'octobre et la carence de certains

chemins de fer balkaniques, M. Anthelme avait fait la folie d'hypothéquer les Meliers, malgré les représentations véhémentes de son notaire. La somme empruntée s'était rapidement volatilisée et le service des intérêts de cet emprunt absorbait la plus grande partie du faible revenu qui lui restait... Les « porcelaines », les griffons, les beagles étaient morts, enterrés sous les hêtres du clos, mort le cheval de chasse Diabolo, et le valet de limiers finit par mourir aussi, chargé d'ans. M. Anthelme resta seul avec sa cuisinière, la Marie, qui était vieille à se casser les dents en mangeant de la panade.

Pour comble de malchance, avec la pauvreté vint la maladie : l'estomac de M. Anthelme se mit à lui refuser le service. Cela avait commencé par des digestions laborieuses, avec accompagnement de borborygmes et d'éructations sonores, puis il eut des sensations de lourdeur à l'estomac, entrecoupées de douleurs térébrantes, insupportables, et il rendit ses repas de plus en plus souvent à la terre nourricière. Il maigrit tout d'un coup. Sa figure émaciée se plissa de rides convergentes, ses tempes se creusèrent, ses yeux s'enfoncèrent dans les orbites, où ils clignaient constamment en suintant pour avoir trop scruté la campagne au rond du soleil; sa bouche démeublée, où l'on ne voyait plus que deux ou trois chicots noirs, répandait une haleine empestée : on l'eût cru aux portes du tombeau.

Mais M. Anthelme était un dur. Il ne désarma pas. Malgré tous ses ennuis et malgré la disparition du gibier dans les années qui ont suivi la guerre, il voulut redevenir maître d'équipage. Il recueillit les trois chiens d'un chasseur du pays qui avait mis son fusil au râtelier; il y avait deux mâles et une chienne; ils s'appelaient : Phanor, Miss et Flambeau. Il les emmena sur les parcours du Tressus et il fut heureux comme un roi quand il les vit prendre la voie en braillant.

Ayant récupéré une meute, M. Anthelme voulut remplacer aussi son valet de chiens; c'était surtout pour avoir un compagnon avec qui parler de la chasse. Il fit passer dans le journal une annonce ainsi conçue :

JE CHERCHE pour mon vautrait un piqueux, catholique pratiquant. Sérieuses références exigées. S'adresser au marquis du Tressus. Château des Meliers. Au Tressus.

Il vint quelques candidats, mais M. Anthelme ignorait la dévalorisation du franc et les piqueux catholiques prirent la fuite à l'audition de ses offres. Finalement, il se rabattit sur un repris de justice nommé Mémé, un gars qui avait fait jadis six mois de prison pour quelques larcins sans importance et surtout pour s'être mal tenu devant le tribunal. Ce Mémé qui rôdait depuis longtemps dans la région, méprisé de tous et trouvant difficilement sa subsistance, s'était présenté au château à tout hasard, ignorant d'ailleurs ce que signifiaient ces termes de « vautrait » et de « piqueux ». M. Anthelme l'engagea sur le champ, lui remit un fouet et un gilet à boutons de cuivre qui datait pour le moins de Conrad le Salique.

— Vous ne connaissez rien de la vénerie, mon ami, lui dit-il, c'est bon, je vous instruirai.

Il l'instruisit en effet. Fréquemment M. Anthelme et son préposé sortaient avec le vautrait. On s'en allait sur les communaux, à la billebaude. Tout en marchant. M. Anthelme faisait la leçon à Mémé, il lui parlait des chiens gris de Saint-Louis, des saint-germains, des francs-comtois, des foxhounds; il lui enseignait les ruses du lièvre et lui donnait des conseils : par exemple, ne jamais laisser couvrir les chiennes pendant la pleine lune, parce que du Fouilloux a dit : « Attendez que le cours des pleins de la lune soit passé pour faire couvrir la lyce, car les chiens qui naistront en ce temps ne seront pas subjects à la rage. Ils seront vigoureux et plus en naistra de masles que de femelles. »

Pendant ces discours, les « greyhounds » travaillaient de leur mieux et, presque toujours, à force de trainer leur museau sur la fétuque et le pâturin, ils finissaient par ramasser la voie d'un lièvre, et c'étaient des laissé-courre grotesques. Le lièvre, une fois lancé, avait vite fait de semer la meute de M. Anthelme, les pauvres chiens fourbus clatissaient éperdument pendant cinq minutes et revenaient, langue pendante, s'asseoir aux pieds de leur

maître. Quelquefois pourtant les veneurs arrivaient à voir l'animal de chasse. C'était toute leur ambition. Dans les pays accidentés, le lièvre mené monte sur les côtes et c'est ainsi qu'ils l'apercevaient parfois, de loin, sautillant, l'oreille droite, sur une pente.

— Je la vois! Je la vois la lièvre, monsieur le marquis! hurlait Mémé.

— Où donc? Où donc? demandait M. Anthelme qui ne voyait plus très clair.

Mémé pointait le doigt.

— Là-bas.

Le maître d'équipage écarquillait les yeux et, quand il avait vu la bête, se frottait les mains.

— Ha! Ha! voicelest! disait-il avec satisfaction.

Et alors il ne tarissait plus sur ses chiens; Phanor « rapprochait » à la perfection, Flambeau eût pu prendre un chevreuil au débûché; quant à Miss, c'était une chienne de change comme on n'en avait jamais vu. « Je ne la donnerais pas pour vingt mille francs! », affirmait M. Anthelme, qui n'avait peut-être pas à ce moment-là de quoi s'acheter une paire de bottes.

— Vingt mille francs, bon Dieu! s'exclamait Mémé.

Le soir, en mangeant la soupe, les deux hommes « discutaient le coup ». M. Anthelme prétendait toujours que sa meute avait failli prendre le lièvre.

— Si le capucin était passé en Chanois, disait-il, il aurait pris par les prés du haut, il serait revenu sur nous et Flambeau l'aurait eu dans le creux de la Lième.

Mémé, qui n'était pas aveuglé par l'amour des chiens, présentait des objections.

— Il aurait peut-être filé sous les Ramelets, hasardait-il.

— Jamais! Jamais! s'écriait M. Anthelme, je les ai toujours vus passer aux prés du haut quand ils prennent par Chanois.

— En tout cas, interrompait la Marie, avec ces fameux chiens, vous ne rapportez jamais le lièvre. Dans le temps, on en mangeait trop, maintenant on ne voit plus la queue d'un.

...Quelquefois, le curé du Tressus, l'abbé Bouchot, un vieillard cassé et ratatiné, venait sans façon manger la soupe aux Meliers ou veiller un moment avec M. Anthelme. C'était alors un concert de lamentations, c'était à qui crierait le plus fort contre le changement des mœurs apporté par la guerre et la dureté des temps, car l'abbé Bouchot était, avec M. Anthelme, l'homme le plus pauvre de la commune et, quand le vieux gentilhomme avait fini de se plaindre de ses créanciers, du percepteur ou de la cherté des denrées, le curé exposait ses griefs contre les paroissiens qui se montraient peu attachés aux anciennes disciplines et ne dénouaient pas volontiers les cordons de leur bourse.

— Ah! concluait avec mélancolie l'un ou l'autre, le monde n'est plus le même qu'autrefois. Tout est détraqué. Les vieux n'ont plus qu'à mourir.

La mort! Les deux vieillards y pensaient. C'était la suprême ressource, et pourtant son approche, vaguement, les effrayait. Tout à coup, un silence tombait entre eux. Immobiles sous la lueur parcimonieuse de l'ampoule rougeâtre encrassée par les déjections des mouches, les mains aux genoux, comme saisis d'une torpeur dans le rayonnement de l'âtre, ils écoutaient les pulsations de l'horloge dont la haute gaine de noyer ciré luisait au fond de la pièce dans la pénombre. Solitaire, dans son coin, comme un animal à l'affût, rythmant de son balancier de cuivre la chute inexorable des secondes, elle égrenait sans arrêt le pauvre reste de leur vie précaire; chacune de ses palpitations les rapprochait du terme, leur disait la fuite du temps et l'incessante consomption des êtres qui vivent, et les deux vieux, sentant l'aile sombre de la mort les effleurer, se faisaient tout petits sur leur chaise.

☆

En 1934, il arriva une suite de catastrophes aux Meliers.

D'abord, ce furent deux des « greyhounds », Miss et

Flambeau, qui moururent à quelques semaines d'intervalle.

Puis M. Anthelme reçut de Mᵉ Gremaud, son notaire, une lettre menaçante :

Monsieur le marquis, écrivait l'officier ministériel, je vous rappelle qu'à ce jour votre compte à l'étude s'établit comme suit. Vous devez :

1° à M. Buguet, pour règlement d'intérêts......	2.200 fr.
2° à M. Colardot, pour règlement d'intérêts	1.520 fr.
3° à Mᵉ Poussenoir, huissier, pour frais de commandement.	57 fr.
4° amendes dues au Receveur de l'Enregistrement pour non-déclaration de non-paiement des intérêts à leurs échéances. Lesdites amendes évaluées à. . . . . , ...	40 fr.
5° frais de correspondance de l'étude..........	15 fr.

Vos créanciers ne veulent pas attendre ce règlement plus longtemps et je suis obligé de vous avertir que, si vous ne versez pas avant la fin de ce mois un acompte important, ils ont l'intention d'exiger le remboursement de leur créance.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Marquis, l'assurance de mon respectueux dévouement.

HIPPOLYTE GREMAUD.

En suite de quoi, M. Anthelme fut obligé de faire couper une partie des hêtres de son clos pour se procurer de l'argent. Bûcherons et voituriers vinrent massacrer le parc avec leurs cognées et leurs charrois et, dès lors, le vieux gentilhomme eut sans cesse devant les yeux l'image palpable de sa ruine. Chaque fois qu'il mettait le nez à la fenêtre ou qu'il descendait au clos, chaque fois qu'il sortait des Meliers ou qu'il y rentrait, il voyait les vestiges de la dévastation, la base des troncs coupés montrant le cœur et l'aubier, le sol ravagé d'ornières, boueux, plein de ronces arrachées, de branches sèches et d'éclats de bois.

Et pourquoi tout cela? pour régler l'arriéré de sa dette qui recommençait à courir aussitôt, pour obtenir un sur-

sis d'exécution, pour gagner quelques mois au bout desquels le même problème se poserait à nouveau.

Tous les hêtres du clos allaient y passer à bref délai, c'était certain.

— Je ne pourrais pas voir ça! se disait M. Anthelme. Et d'ailleurs, quand tous les foyards seront coupés, ils vendront les Meliers... Ah! heureusement que je vais bientôt claquer. Comme ça, j'aurai la paix!

Et certes, à voir sa mine, on ne doutait pas que la mort n'apportât bientôt une solution radicale à ses embarras financiers, car il déclinait de plus en plus. Tout le monde s'étonnait de le voir tenir encore debout, fantôme osseux, au cou décharné, au teint terreux, aux orbites caves, dont la veste élimée flottait sur des épaules pointues comme sur les bâtons croisés d'un épouvantail à moineaux.

Cependant, malgré la pénurie complète et sans remède, ses gens lui restaient attachés et cette fidélité de Mémé et de la Marie lui était un réconfort. Il est vrai que ni l'un ni l'autre n'auraient pu trouver ailleurs des avantages supérieurs à ceux dont ils jouissaient aux Meliers. Tout de même, M. Anthelme regrettait de ne pouvoir leur payer régulièrement leurs gages. De temps à autre, quand il disposait d'une petite somme, il donnait un billet de cent francs à son piqueux et à sa cuisinière. Mémé courait vite les boire chez le Polyte, l'aubergiste du village. La Marie les faisait durer autant qu'elle pouvait. Une fois le dernier sou dépensé, elle ne réclamait rien directement, mais elle avait cent manières détournées de rappeler M. Anthelme à l'ordre. Par exemple, en apportant la soupière sur la table, elle déclarait d'une voix rogue qu'elle avait fait des malpropretés dans la soupe.

— Ma foi! elle est bien bonne pour vous, ajoutait-elle. Vous la mangerez si vous voulez.

M. Anthelme rigolait, car il n'en croyait rien, et il avait raison. En ville, il y a des cuisinières qui crachent sur le rôti avant de le porter à la table des maîtres; elles font cela par esprit de vengeance ou par mépris de la bourgeoisie; mais, dans nos campagnes, Dieu merci, le

respect des personnes et la politesse de nos ancêtres ont survécu aux bouleversements sociaux. D'ailleurs, la Marie mangeait au même plat que son maître; il y avait donc pour elle impossibilité d'empoisonner le potage.

Elle avait pourtant de sérieux motifs de mécontentement, entre autres le manque de variété du régime alimentaire. On faisait maigre chère aux Meliers. Les pommes de terre et la bouillie de maïs formaient la base du menu. Avec cela, M. Anthelme et ses gens consommaient les produits du jardin potager et, une fois par semaine, un des lapins qu'élevait la Marie, qui était experte dans l'art cuniculicole. Jamais le boucher n'interrompait sa tournée pour arrêter sa camionnette devant la grille d'entrée, et cependant la Marie aurait bien voulu manger quelquefois de la viande de boucherie. A table, devant la sempiternelle casserole de patates, il lui arrivait souvent de déclarer ex-abrupto :

— Je mangerais bien un bon morceau de veau avec des carottes.

— Ça ne vaut rien pour la santé, ripostait M. Anthelme.

— Et le gigot? Le pot-au-feu?

— Rien! Rien! la viande est toxique, comprends-tu? toxique : c'est du poison.

— Du poison, la viande!

— Mais oui, expliquait M. Anthelme en prenant un ton doctoral. La viande est nocive pour notre organisme. L'homme n'est pas un animal carnivore, il n'y a qu'à regarder sa dentition pour s'en rendre compte. J'ai lu ça une fois dans le journal; c'était très bien expliqué par un grand docteur de Paris. Ainsi tu vois...

— Mais, objectait la Marie, les autres, ils en mangent bien, eux.

— Ils se tuent! L'homme devrait vivre cent ans : il se fait mourir lui-même en mangeant de la viande et en buvant du vin.

L'allusion au vin s'adressait à Mémé qui, lui, se souciait peu de la viande, mais eût désiré arroser régulièrement son repas avec un litre de rouge. Quand le piqueux

laissait percer dans ses paroles cette aspiration mal contenue vers le jus de la treille, M. Anthelme faisait le procès de l'alcoolisme en termes sévères et péremptoires. C'est ainsi qu'il parvenait tant bien que mal à réprimer l'inclination de ses gens pour les choses coûteuses telles que viande, vin et autres superfluités gastronomiques; mais ce qu'il ne parvenait pas toujours à réprimer, c'était les éclats de leur haine réciproque, car Mémé et la Marie ne pouvaient pas se souffrir. La vieille abhorrait cet intrus qui était venu émarger au budget déjà si réduit du château des Meliers, et Mémé, sentant cette constante animadversion qui tantôt se manifestait ouvertement, tantôt s'exprimait tacitement par une attitude réprobative et hargneuse, Mémé ne songeait pas à dissimuler son ressentiment. Presque chaque jour, les salles du château retentissaient du vacarme de leurs disputes... La Marie prétendait interdire l'accès de son évier au piqueux, et lui, par esprit de contradiction, tentait à chaque instant d'y pénétrer. La vieille, d'humeur belliqueuse, empoignait un manche à balai.

— Vieille garce! Marquise de Beautrumeau! criait Mémé.

Alors M. Anthelme se fâchait.

— Sangbleu! s'écriait-il avec un regard fulgurant, je ne permettrai pas qu'une personne qui est depuis soixante ans au service de ma famille soit insultée dans ma maison!

Et quand la Marie lui disait : « C'est un gibier de potence, un mandrin qui a été en prison. »

— La justice des hommes est sujette à caution, répondait-il. Moi, je ne connais que la justice de Dieu.

Et il ajoutait :

— Mémé a fait de la prison, c'est vrai, mais il a un bon fond. C'est une âme fruste, mais honnête.

Il s'était pris d'affection pour son piqueux et il essayait d'excuser la Marie auprès de lui.

— Ne fais donc pas attention, lui disait-il. Tu sais bien ce que c'est que les femmes : on ne peut pas les

raisonner; si tu les contredis, elles te cassent les oreilles... Allons faire un tour, tiens, ça vaudra mieux.

Et ils sortaient avec Phanor.

Dehors, sur les parcours, dans les bois, M. Anthelme tâchait de faire partager à Mémé les impressions qu'il recevait du spectacle sublime de la nature. Ils ne se comprenaient guère : Mémé n'était pas un compagnon bien sensible à la subtile poésie des choses, mais le vieux veneur, tout à ses propos enthousiastes, ne s'apercevait pas qu'il parlait dans le désert.

Ces promenades, à présent, ne les emmenaient jamais très loin du château et, du reste, M. Anthelme sortait bien moins souvent que par le passé. D'abord, il n'avait plus que Phanor, le dernier survivant de tous ses compagnons à quatre pattes : il n'était plus question de courir le lièvre. Et puis ses forces commençaient à l'abandonner. Il lui arrivait de rester au château par des temps superbes, affalé sur une chaise, près d'une fenêtre, les membres mous comme du coton, le ventre pesant, le corps vidé de toute énergie.

Alors, des heures durant, il songeait mélancoliquement, écoutant gargouiller son abdomen et se tirant du creux de l'estomac des éructations qui grondaient sourdement en montant le long de l'œsophage et éclataient à l'orée de sa gorge en coups de tonnerre rageurs.

— Bon Dieu! ça fait du bien! disait-il aussitôt que le paquet de gaz, laborieusement extirpé de son tube digestif, s'était échappé dans l'air ambiant.

Comme il avait de mauvaises nuits, il s'assoupissait de temps en temps, la bouche ouverte, la tête ballante sur la poitrine... L'incessant barbotement de ses intestins berçait sa somnolence ou accompagnait les vagues songeries du farniente d'un murmure indistinct, pareil à des propos futiles, qu'on écoute d'une oreille distraite.

M. Anthelme avait fini par s'habituer à ce bavardage issu du milieu de sa personne, à ce monologue sans fin qui reprenait chaque après-midi à heure fixe, tantôt sourd et confus, tantôt véhément et précipité, coupé de gloussements, de ricanements, d'interrogations brèves, de

gémissements prolongés et, quand la douleur concomitante lui laissait un peu de répit, il ressentait même, à entendre bruire ses organes digestifs, un certain plaisir du même ordre que celui qu'on éprouve dans la compagnie d'un vieil ami pour qui on n'a pas de secrets et dont on tolère les manies.

— Mon ventre me tient compagnie, remarquait-il.

Quelquefois aussi, il allait à sa bibliothèque. C'était un buffet de sapin où quelques bouquins aux feuillets jaunis, des livres de vénerie, voisinaient sur les rayons avec le dictionnaire de Bescherelle en deux volumes et une collection poussiéreuse du *Moniteur de l'Empire,* mais il ne touchait pas les livres : il les avait tous lus et relus depuis longtemps pendant les longues veillées d'hiver; il connaissait tout cela par cœur, les ouvrages de Gaston Phébus, de Mauléon, de Foudras, de L'Estrade : *le Roy Modus, l'Abbé Tayaut, le Père La Trompette, les Chasses de la Gendarmerie de Lunéville...* Ce n'était pas ce qu'il venait chercher : d'une chemise de carton, il tirait une feuille de papier avec laquelle il s'approchait de la fenêtre. C'était une copie de la charte d'affranchissement des gens du Tressus, dont l'original était conservé aux archives du département. L'acte était daté du jour de Pâques 1390 et débutait ainsi :

Nous, Liebaud, sire du Tressus et de Noirmont-en-Montagnes, faisons sçavoir à tous présentz et advenir, que comme Emard Joffroy, Perrin Buguet, Girard Escoiffier, Huguenin Pernot et Claude des Chazeaux dit Poinçard, nostres hommes de la communauté du Tressus soient venus par devers nous en disant et complaignantz que pour cause de la mortemain qu'il estoit sus leurs audit lieu nuls estrangers ny vouloient venir demeurer ni habiter, mais estoient et demeuroient vagues et en ruynes plus des quatre parties de notre terre communal dudit lieu, et aussi ne treuvoient-ils aucuns aultre part qui avec leurs ni leurs enffans se voulsist conjoindre par lyen de mariage pour cause dycelle mortemain, et pour ce nous ont humblement supplié et requis que ycelle mortemain leur voulsissions oster et lever et leur donner et ouctroyer aucune

liberté parquoi le lieu se peult emender, aberger et accroître...

Longtemps M. Anthelme rêvait sur cette charte qui évoquait à son imagination la richesse et la puissance de ses ancêtres. Les noms contenus dans le document étaient toujours portés au Tressus; il y avait encore des Buguet, des Pernot, des Escoiffier, mais tous ces gens-là pouvaient se moquer de lui maintenant et ils ne s'en privaient pas : ils l'appelaient le père Branle-au-Vent et racontaient qu'il faisait dans sa culotte, ce qui était vrai d'ailleurs, il s'était oublié quelquefois et la Marie n'avait pas pu tenir sa langue. Mais, dans son état, ces petites faiblesses étaient bien excusables. Peut-être son ancêtre Liébaud en avait-il fait autant dans sa vieillesse, mais alors aucun de ses paysans n'eût osé piper mot. C'est que Liébaud était un puissant seigneur, tandis que lui il n'était même pas seigneur de ses bottes, car il devait les ménager pour les faire durer longtemps.

Ces constatations chagrinaient M. Anthelme; il soupirait, puis haussait les épaules.

— Bah! concluait-il, j'ai quand même bien profité de mon temps... Tout le gibier que j'ai pris!... Et tous les chiens que j'ai eus!... Ah! les bonnes bêtes!

Accoudé sur l'allège de la fenêtre, il regardait les hêtres de son parc dont le feuillage bruissait sous le vent léger; leurs fûts lisses et brillants comme des colonnes de marbre entouraient la pelouse. Sous les plus grands, tous ses chiens étaient enterrés, chacun avait son arbre. Là, au bord du pré, c'était Courtaud, le céris-montembœuf, et M. Anthelme revoyait très bien son corps puissant, un peu court pour sa taille, et les épis qu'il avait sur le cou. A côté, c'était Raverdeau, le porcelaine, plus loin Diane et Diko, et Souillard, et les autres; tous ils étaient là, ses vieux amis, ces braves bêtes qui avaient si souvent léché ses paumes et fourré leur tête entre ses cuisses. Une immense tendresse envahissait son cœur, balayant tout d'un coup les tristes pensées qui le hantaient.

— Ah! les bonnes bêtes! répétait-il.

★

Un jour que M. Anthelme causait avec le facteur devant la grille des Meliers, celui-ci, au cours de la conversation, lui conseilla de tenter sa chance à la loterie.

— Vous devriez prendre un billet de la loterie, monsieur Anthelme. Vous savez bien : la loterie nationale...

— C'est vrai, dit M. Anthelme, la loterie... Après tout, si je gagnais...

— Pardi! ça vous ferait du bien, approuva le facteur. C'est comme à tout le monde, quoi! On sait bien ce que c'est.

— Attends, fit M. Anthelme tout de suite décidé, je vais te donner des sous, tu m'en prendras un.

Justement il venait de toucher, quelques jours auparavant, ses maigres rentes et il avait à sa disposition quelques billets de cent francs. Il alla en chercher un qu'il remit au facteur.

— Tiens! Et prends-moi un bon billet. Je me fie à toi.

— Je vais vous prendre le meilleur, dit le facteur en riant, mais vous penserez à moi si vous gagnez.

— Bien sûr.

Le lendemain, le facteur apporta le billet que M. Anthelme plaça dans sa bibliothèque, puis il n'y pensa plus. Mais, un beau matin, les habitants des Meliers furent alertés par des cris. C'était le facteur qui hurlait sous les fenêtres du château en brandissant un journal.

— Hé! monsieur Anthelme. Vous avez gagné, sacré bon Dieu! Un million! Vous êtes millionnaire!

Le vieux gentilhomme, qui venait de se lever, avait mis le nez à la fenêtre.

— Sacré farceur! Tu te fous de moi, dit-il au facteur.

— Mais non! Descendez voir le billet. Je suis sûr que c'est le bon. J'ai les numéros là sur le journal. Vous gagnez le million, que je vous dis. Je suis venu à toute vitesse; les coureurs du tour de France ne m'auraient pas rattrapé!

Déjà M. Anthelme, descendu de sa chambre, lui tendait le billet d'une main tremblante.

— C'est bien ça! clama le facteur après avoir vérifié. J'en étais sûr. Vous gagnez le million. Ah! sacré bon Dieu!

— Entre à la cuisine! dit M. Anthelme. Il faut que je m'asseye. Tu m'as coupé les jambes... Un million!... Ce n'est pas possible!... Et si le journal s'était trompé?

— Pensez voir! Ils font attention pour ces choses-là.

La Marie et Mémé étaient accourus; ils se passaient le billet, l'examinaient et le palpaient sans mot dire.

— Et alors? interrogea M. Anthelme au bout d'un moment. Ce million... pour l'avoir?

— C'est à Paris que ça se touche, dit le facteur. Il faut que vous alliez à Paris.

— Aller à Paris, moi! Tu rigoles!... Je vais dire au notaire de s'occuper de ça.

— C'est ça. Il vous encaissera bien le million, n'ayez pas peur. Je vais le prévenir sitôt que j'aurai fini ma tournée, si vous voulez.

— Oui. Dis-lui qu'il vienne au plus tôt... Mais ce n'est pas une blague au moins?

— Allons, monsieur Anthelme, vous voyez aussi bien que moi le numéro.

— C'est vrai, dit le vieux gentilhomme après avoir vérifié de nouveau la conformité des chiffres. C'est que je ne peux pas y croire. Un million à moi, figure-toi!

— Oui, ça fait beaucoup de sous, dit le facteur. J'espère bien que vous penserez aux copains, monsieur Anthelme. C'est grâce à moi que vous l'avez, le million, hein?

— Tu ne te plaindras pas, va!

Là-dessus, le facteur enfourcha sa bicyclette pour aller avertir Mᵉ Gremaud, le notaire du chef-lieu de canton, qui vint dans l'après-midi chercher le billet et, deux jours après, il arrivait aux Meliers avec une serviette bourrée de billets de mille francs. Devant M. Anthelme et ses gens éberlués, il les étala sur la table de la cuisine

parmi les épluchures de pommes de terre et les couverts de fer.

— Ça, par exemple! balbutiait M. Anthelme, en tripotant les billets.

Puis il ajouta :

— En somme, ça ne fait pas un bien gros tas, un million.

— Sans doute, répondit le notaire, mais vous en avez quand même plus qu'il ne vous en faut.

— Ça, c'est bien vrai, admit M. Anthelme. Un million, pensez, je n'en verrai pas le bout... Alors, vous allez manger la soupe avec nous, monsieur Gremaud, et après on fera nos comptes tranquillement parce que, bien entendu, on va régler tout le bazar, lever les hypothèques. Tout sera fini cette fois...

— Evidemment, fit le notaire.

Ce soir-là, M. Anthelme, pour faire honneur au tabellion, dîna sans ses gens et dans la salle à manger du château, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

...Quand Me Gremaud fut parti, emportant une petite partie du million dans sa serviette pour le remboursement des créanciers hypothécaires, il plaça les liasses de billets dans le buffet, puis il se mit à se promener autour de la table, les mains dans les poches, crachotant çà et là dans les encoignures. Il ruminait ses pensées, soliloquait, s'exclamait, lâchait des bribes de phrases.

— Un million!... Bien sûr, un million... Mais ça vient trop tard. Ça serait venu il y a seulement deux ans, j'aurais acheté cent couples de lièvres en Tchécoslovaquie, et des chevreuils. Oui, j'aurais repeuplé en chevreuils aussi... Mais maintenant... Ah! bon Dieu!... Je n'ai plus mes jambes... Et je vais claquer d'ailleurs... Oh! c'est sûr... Je n'en ai plus pour longtemps.

Un instant, il s'arrêta et se mira dans une petite glace qui était accrochée au mur.

— Oui. J'ai une sacrée gueule!... Quelle gueule, bon Dieu!... Une tête de mort qu'on dirait... Ah! Je suis chouette... Enfin, les autres brigands n'auront pas le restant de mes foyards. Vous voulez de l'argent, en voi-

là! Et foutez-moi la paix!... Et la Marie pourra manger de la viande maintenant. Et Mémé en boira des litres chez le Polyte! Qu'il en boive tant qu'il voudra, ce n'est pas moi qui trouverai à redire!

Il s'approcha de la table, se versa un verre d'eau qu'il but par petites gorgées comme il faisait chaque soir, puis il tourna le commutateur et passa à la cuisine.

La Marie était déjà partie se coucher, sa vaisselle faite. Derrière le fourneau, Phanor sommeillait, le museau sur les pattes.

Depuis qu'il avait des chiens, c'est-à-dire depuis une cinquantaine d'années, M. Anthelme n'était jamais allé se coucher sans venir leur dire un bonsoir, leur palper l'échine, les oreilles, les babines ou la truffe, ou même leur flairer le poil d'une narine sensuelle.

Il se pencha sur Phanor, flatta doucement ses côtes un peu saillantes et chatouilla ses lèvres noires.

— Eh! mon vieux! Sacré vieux! murmura-t-il.

Il y avait dans sa voix une fêlure à peine sensible qui décelait un brin d'émotion. L'idée de ce million qui lui tombait tout d'un coup, quoiqu'il fût trop décrépit pour en profiter, n'était pas sans le troubler quelque peu et, plus ou moins consciemment, il essayait de communiquer son émoi à l'ami à quatre pattes qui gisait là devant lui.

Car c'était son plus cher ami, ce Phanor.

Certes, il avait bien aimé Courtaud, le céris-montembœuf, et Diane et Diko, ces deux petits chiens orange à pieds blancs, si bien coiffés et si vifs, et Souillard, le griffon, et d'autres encore parmi tous ceux qui dormaient à cette heure sous les foyards de l'enclos, mais celui-là, c'était son dernier compagnon, le dernier survivant de la dernière meute, le dernier vestige de tout ce qui avait été sa raison de vivre.

Comme s'il percevait cet appel venu de l'âme, le vieux chien avait levé les paupières et il regardait son maître sans faire un mouvement. Seule, sa queue, battant faiblement les lames du plancher, témoignait une communion de sentiments entre l'homme et la bête et comme une affectueuse approbation de celle-ci.

— Tout va bien. Nous sommes copains, mais j'ai la flemme, semblaient dire ces lents battements rythmiques.

C'était avec sa queue que Phanor tenait ses discours à M. Anthelme. Sa physionomie pourtant et tout son habitus ne manquaient pas d'expression, ses yeux étaient capables d'extérioriser certaines nuances délicates du sentiment et palliaient assez bien chez lui le défaut de la parole articulée, mais c'était surtout sa queue qui lui servait de truchement vis-à-vis de son maître : il savait tout lui dire avec les changements de port et l'éloquente mobilité de cet appendice.

Un long moment ils restèrent à se regarder, le vieil homme et le vieux chien et, dans leurs regards croisés, circulaient de mystérieux échanges, se révélait un accord profond, l'affirmation d'une entente tacite, d'une espèce de complicité qui les unissait en dehors de la foule des autres êtres.

Enfin, M. Anthelme se releva en gémissant, car ses reins lui faisaient mal. Il quitta la cuisine, gagna sa chambre et sortit sur le balcon pour uriner.

L'éclat des astres lui fit lever la tête.

On était au début du printemps. La brise qui avait couru pendant la journée venait de se calmer et, dans l'atmosphère pure de l'altitude, les étoiles brillaient et scintillaient prodigieusement. Elles recouvraient tout l'espace. Pas un coin du ciel qui ne parut luire et étinceler, et cet immense grouillis lumineux semblait parcouru de frissons d'un bout à l'autre : on eût dit une somptueuse étoffe lamée d'or qui remuait, agitée par un courant d'air.

Pas un bruit ne montait du village et des parcours invisibles. C'était un silence énorme, impressionnant, sous ce tremblement de feux, sous l'immense scintillation des astres.

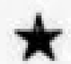
Saisi, M. Anthelme ne pouvait arracher ses yeux de ce prestigieux spectacle. Souvent, il avait observé le ciel nocturne, il connaissait bien les astres, leurs positions respectives et leur mouvement; il avait ses constellations à lui et savait où les trouver au firmament selon l'heure et la saison; mais, sauf pour la Grande et la Petite Ourse,

il ignorait les noms qu'ont donnés les astronomes aux étoiles. Cette grosse-là, par exemple, qui brillait en face de lui, tout au bas du ciel, au-dessus d'un canton forestier qu'on appelait le bois de la Sourde, à chaque printemps il la voyait clignoter là, au même endroit, mais il ne savait pas son nom : pour lui, c'était l'étoile du bois de la Sourde. Surpassant en éclat toutes ses voisines, elle scintillait tellement qu'elle semblait vaciller comme le fanal d'une barque balancée par la houle.

Longtemps il resta à la regarder, pensant que c'était peut-être la dernière fois qu'il la voyait, que peut-être il vivait son dernier printemps, puis son regard se détourna pour vagabonder au hasard parmi ces myriades d'éclaboussures de lumière.

— Ce qu'il y en a, bon Dieu! C'est formidable! s'exclama-t-il.

Mais tout à coup il sentit le froid de la nuit sur son dos et songea qu'il était temps de se mettre au lit. Alors, de ses vieilles mains malhabiles, il défit son pantalon et, pensif, il urina longuement du haut de son balcon, face à l'infini des mondes.



Le printemps passa, l'été s'installa sur le pays.

M. Anthelme ne sortait plus guère des Meliers, il se traînait sous les hêtres du parc, s'avançait jusqu'à la haie de clôture d'où il regardait vivre la vallée sous la lumière estivale.

Au loin, les cloches des vaches résonnaient entre les genévriers des communaux. Sous l'uniforme azur, le vent d'Est creusait de longues lames dans les foins mûrissants, il les poussait vers l'horizon, sur l'arête des croupes, où elles allaient mourir doucement, avec des tourbillons miroitants comme une fumée qui se tord sur les tuiles faîtières et se dissipe à l'air libre. Et au delà, le vent s'enfonçait dans l'épaisseur des sapinières, les milliers de houppiers murmuraient du matin au soir le long des pentes; c'était l'indolente chanson que la terre chante au ciel sous la caresse du soleil.

Pareils à des mouettes évoluant sur la mer, les martinets à ventre blanc rasaient la houle luisante des foins. Les cailles palpitaient dans les prairies, parmi l'immense bouillonnement stridulant des grillons et des sauterelles.

M. Anthelme regardait et écoutait tout cela tandis que la vie, peu à peu, se retirait de lui.

...Au mois d'août, Phanor mourut de vieillesse. M. Anthelme l'enterra lui-même sous un hêtre et demeura assis tout le reste du jour, accablé de douleur, à côté de la tombe recouverte. Son dernier chien mort, sa vie n'avait plus de sens. Il fallut que la Marie vînt, au soir tombant, l'arracher de là pour le faire rentrer au château.

Dès le début de l'automne, d'ailleurs, il devint évident pour chacun que le vieux veneur allait bientôt lui aussi quitter la terre. Il ne bougeait plus de sa chambre, épuisé par des vomituritions qui le prenaient à chaque instant, hébété et somnolent.

Ses tempes s'étaient encore creusées, ses yeux semblaient s'être éclaircis et dilatés au fond de la caverne des orbites, sa mâchoire se dessinait sous la peau griffée de rides, son faciès étroit restait figé dans une expression hagarde. Toute sa chair avait fondu et, sous la mince couche de tissus qui couvrait ses os, on entendait grincer ses vertèbres comme les gonds rouillés d'un vieux coffre.

— Il n'a plus rien, le pauvre monsieur, disait la Marie. Il est déjà comme les morts.

Pourtant, le jour de la Saint-Hubert, M. Anthelme eut un sursaut d'énergie. Il avait toujours célébré avec solennité la fête du patron des chasseurs et, ce jour-là, le souvenir des fastes d'autrefois le tira de sa torpeur de moribond.

Levé à l'aurore, il se lava les pieds dans la bassine à nettoyer la vaisselle, il mit son costume de drap vert tout élimé dont les boutons figuraient des hures de sanglier, il chaussa ses grandes bottes de veneur, puis il alla assister à la messe de l'abbé Bouchot où il communia. Après quoi il revint dans son parc sonner du cor. Plu-

sieurs fois, il essaya de sonner *les Honneurs* et *les Adieux de Paimpont,* debout sous les foyards, au milieu des tombes de ses chiens de chasse.

Le soir, il y eut un festin aux Meliers. L'abbé Bouchot était invité. Sur l'ordre de son maître, la Marie avait mis les petits plats dans les grands et M. Anthelme voulut manger de tout, malgré les grognements de la vieille servante.

— Ce n'est pas tous les jours la Saint-Hubert, déclara-t-il.

Mais, le lendemain, après avoir expectoré toute la matinée un liquide noir et nauséabond, il se mit au lit pour ne plus se relever.

D'autorité la Marie fit venir le médecin du chef-lieu de canton. M. Anthelme l'avait toujours refusé jusqu'alors. « Je n'ai pas besoin des médecins », avait-il coutume de dire. Mais il était tellement affaibli qu'il n'opposa aucune résistance. Le praticien put palper et tapoter à loisir son abdomen.

— Suis-je foutu? lui demanda M. Anthelme quand il eut fini son examen.

— Mais non. Quelle idée! Il vous faudra du repos, voilà tout, dit le médecin.

Ensuite il tira la Marie à l'écart et lui livra son diagnostic : M. Anthelme avait un cancer plus gros que le poing dans l'estomac, il ne lui restait guère à vivre que deux ou trois semaines. Il fallait l'entretenir avec quelques cuillerées de lait données par-ci par-là, le moins souvent possible, et un peu d'eau quand il se plaindrait par trop de la soif. Il ordonna aussi des piqûres de morphine et d'huile camphrée.

La Marie pleura bien, mais elle eut le courage d'assister M. Anthelme dans ses derniers instants. Mémé l'aidait. Jour et nuit, chacun prit son tour de garde. Le moribond avait des journées pénibles; toutes les cinq minutes, il lui venait des envies de vomir qui lui faisaient craquer la poitrine et qui n'avaient pas de résultat.

Le soir, une injection de morphine le calmait. Sous l'action de la drogue, les yeux clos, respirant faiblement,

il semblait dormir, mais la conscience veillait en lui, et des hallucinations par moments troublaient sa somnolence, ses lèvres s'entr'ouvraient tout à coup, il laissait échapper un murmure ou jetait une brève exclamation ou bien, d'une voix étrange, faible, lointaine, mais très nette, il appelait ses chiens, les fidèles compagnons de sa vie : « Diane! Courtaud! Flambeau! Raverdeau! Phanor! » Et cela finissait par un bredouillis coupé d'appels inintelligibles et d'aboiements précipités : « Ouôô! Ouap! Ouap! Ouap! »

D'autres fois, il se croyait à la chasse, en train de suivre du regard la randonnée d'un lièvre sur les parcours.

« Je le vois, l'oreillard! Ah! le brigand!... Je le vois!... Il passe aux prés du haut, le voilà sous les Ramelets, il est à la Combette, il descend sur la Lième!... Ouap! Ouap! Ouap!... »

Enfin, dans la dernière semaine de novembre, un matin, M. Anthelme se décida à mourir.

Ce matin-là, la Marie lui avait fait une piqûre de morphine pour arrêter les vomituritions incessantes qui l'exténuaient, mais, au lieu de se calmer comme d'habitude, il ouvrit la bouche et se mit à respirer très fort, d'une manière saccadée.

Aussitôt la Marie envoya Mémé chercher le curé.

L'abbé Bouchot accourut, s'agenouilla au chevet du moribond et commença de réciter ses prières : « Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu, le père tout puissant... Dieu miséricordieux, Dieu clément, laissez-vous toucher par ses gémissements et par ses larmes. Il n'a confiance qu'en votre miséricorde. Daignez l'admettre à la grâce d'une parfaite réconciliation... »

Tout à coup, M. Anthelme qui n'avait plus conscience, quoiqu'il eût les yeux grands ouverts, de ce qui se passait autour de lui, remua légèrement, étendit le bras qui était replié sur sa poitrine, ouvrit la bouche toute grande et fit :

— Ouap! Ouap!... Il est sous les Ramelets, le brigand!... Je le vois... Ouap! Ouap!... Ouap! Ouap!

— Seigneur Jésus! lui cria l'abbé Bouchot dans le cornet de l'oreille, je mets mon âme entre vos mains.

— Ouap! Ouap!... Ouap! Ouap! répéta M. Anthelme.

— Jésus! cria derechef le curé, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie.

— Ouap! Ouap!... Ouap! Ouap!

— Saint Anthelme, mon patron, priez pour moi!

Le curé criait de plus en plus fort pour couvrir la voix de l'homme qui allait mourir. Mémé se pencha vers l'abbé Bouchot.

— Il se croit à la chasse, crut-il bon de lui expliquer.

— Oui, oui, répondit le curé. Il voit le lièvre sous les Ramelets. Il aura chassé jusqu'au bout.

En effet, à l'instant suprême, M. Anthelme voyait encore se dérouler devant lui la scène qui tant de fois s'était offerte à sa vue sur les parcours ventilés autour du Tressus : le laissé-courre, et, à chacune de ses expirations, il lâchait précipitamment un double aboi : « Ouap! Ouap!... Ouap! Ouap! »

Le prêtre était désolé de cette mort incongrue d'un homme qui avait toujours pratiqué ses devoirs religieux et, à chaque glapissement de M. Anthelme, il se hâtait de bredouiller quelque chose pour couvrir sa voix, comme si Dieu eût été là présent à regarder la scène. Il offrait à Jésus le cœur du mourant et invoquait son saint patron.

— Jésus, je vous donne mon cœur... Saint Anthelme, priez pour moi.

La Marie était tombée à genoux au pied du lit. Les mains jointes, le cou tendu, le corps secoué de hoquets nerveux, elle fixait le visage de son maître à travers le brouillard de ses larmes. Par moments, elle poussait des sanglots si terribles qu'ils faisaient tressaillir Mémé et l'abbé Bouchot. Ces manifestations bruyantes finirent par agacer le curé, qui se tourna vers la vieille servante pour la morigéner.

— Te tairas-tu, Marie! s'écria-t-il en fronçant les sourcils. Est-ce que c'est des façons de brailler comme ça

quand monsieur Anthelme est en train de monter au ciel?

Cependant le moribond respirait de plus en plus péniblement. Il gisait, un peu sur le côté, les regards tournés vers le plafond, les bras inertes, avec une expression de fatigue et d'hébétude. Soudain Mémé vit qu'il n'aspirait plus et il lui saisit la main instinctivement comme pour le retenir avec eux, parmi les vivants. Mais les lèvres de M. Anthelme se remirent à bouger et on entendit encore : « Ouap! Ouap!... Ouap! Ouap!... »

Cela faiblissait à la fin; on eût dit des voix de chiens s'éloignant, à toute vitesse, dans la brume.

— Jésus! Jésus! Jésus! cria l'abbé Bouchot.

— Il est sur la Lième, fit M. Anthelme avec son dernier souffle.

Et ce fut tout. La mort, comme l'ombre d'un gros nuage errant traînante sur la campagne, venait de le recouvrir d'un seul coup. Le vieux veneur avait émigré au territoire des chasses éternelles, là où l'on présente le pied à l'être suprême et où *les Honneurs* sont sonnés par les anges.

★

Voilà plusieurs mois déjà que M. Anthelme est mort. La Marie habite seule aux Meliers et Mémé est devenu propriétaire; il a acheté une maison au village. Tous deux sont riches, car, après l'enterrement de leur maître, on a trouvé un testament qui les faisait héritiers, chacun pour moitié, de la fortune de M. Anthelme. La Marie, plus favorisée, a reçu, outre sa part, les Meliers en toute propriété.

Aussitôt connues ces dispositions, la vieille a chassé le piqueux d'un grand geste.

— Va-t'en, mandrin! Je suis chez moi maintenant. C'est déjà bien de trop que monsieur Anthelme t'ait laissé des sous pour boire.

— Sacrée vieille garce! a répondu Mémé en haussant les épaules. Puis il a fait un paquet de ses hardes et quitté le château sans aucune velléité de résistance.

Que lui importe! Si le bonheur existe sur terre, il est le plus heureux des hommes. Il peut boire chez le Polyte autant de litres qu'il veut et se soûler chaque jour sans encourir la moindre réprobation de la part du public. Au contraire, il est respecté de chacun, maintenant qu'il est riche. Le temps du mépris est passé, sa brusque fortune a effacé le souvenir des six mois de prison qu'il récolta jadis. Où qu'il aille, il ne rencontre que des sourires engageants; toutes les maisons lui sont ouvertes avec la bouteille sur la table et l'obséquieuse attention des hôtes.

La Marie, elle, vit solitaire dans son domaine. Pourtant elle a un neveu au Tressus. Quelques jours après l'enterrement de M. Anthelme, il est venu la chercher.

— Faut venir habiter chez nous, tante, lui a-t-il dit. Vous serez mieux soignée que de rester toute seule ici à votre âge.

Mais elle n'a rien voulu savoir.

— Laisse-moi tranquille! a-t-elle répondu à son neveu. Je veux mourir aux Meliers, mais n'aie pas peur, mon garçon, tu auras mes sous.

— C'est pas pour vos sous, pensez voir, mais le monde dira qu'on est des sans-cœur de vous laisser toute seule, à présent que monsieur Anthelme est mort.

— Laisse causer le monde. Faut bien que le monde cause. Si j'allais chez vous à présent, on dirait que vous m'avez prise à cause de mes sous, et les voisines viendraient voir si vous me donnez de la bonne soupe. Elles me diraient : « Faut pas vous laisser faire, Marie. Vos enfants vous retirent le pain de la bouche. » On a beau faire, vois-tu, le monde cause toujours. Faut pas s'en faire du souci... Laisse-moi mourir aux Meliers, mon garçon, tu hériteras comme si tu m'avais bien soignée.

Et elle est restée dans le vieux château désert. Elle profite bien de sa fortune : elle mange de la viande à tous ses repas, le boucher maintenant ne manque jamais d'arrêter sa camionnette devant la grille des Meliers. Ce n'est pas que la Marie ait oublié les propos de M. Anthelme sur la nocivité de l'alimentation carnée, mais

elle estime qu'à son âge l'hygiène préventive n'est plus de mise et que certaines précautions sont vraiment superflues : elle a quatre-vingt-seize ans.

Elle est encore active, mais sa vue a baissé tout d'un coup; il lui faut beaucoup plus de temps qu'avant pour repriser une paire de bas.

Souvent elle se rend au cimetière du Tressus et s'arrête devant la sépulture de M. Anthelme. Elle y fait de longues stations. Elle ne vit plus que dans le passé, avec le souvenir de son maître. Maintenant qu'il est mort, elle se sent seule sur la terre et elle vient là comme on va visiter un ami, chercher de la compagnie, quand on ressent le poids de la solitude.

Tout autour d'elle, pendant qu'elle songe à ce qui n'est plus, le vent agite les graminées parmi les tombes; il bruit tristement dans le feuillage compact des sapins, murmure immense et faible à la fois, fleuve d'indifférence et d'ennui qui coule éternellement dans le désert du ciel au-dessus des vivants et des morts. La Marie écoute, les yeux dans le vague, cette rumeur monotone qui s'accorde, sans qu'elle en ait conscience, avec les sentiments confus de son âme, et elle pleure en pensant à M. Anthelme.

PIERRE DEVENAT.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Jean-Marie Guislain : *Michel-Ange*, « la Comédie-Humaine ». — Jules Perrin : *Le Reposoir*, Fasquelle. — Fouad Abi Zayd : *Poèmes de l'Eté*, « Editions du Liban », Beyrouth. — Arsène Yergath : *Sonate à Haïgouche*, « Editions Sagesse ». — Raoul Auclair : *Pavillons du matin*, « Editions Sagesse ». — Mémento.

En dépit des théories contraires et des dédains, même justifiés par suite d'abus trop prolongés, qui frappent, de nos jours, certaines formes de poésie lyrique, il est bon qu'un vrai poète nous fasse parfois souvenir de ce qu'elles peuvent contenir, exprimer, de sain, de vigoureux, et que, en soi, elles n'ont rien qui s'oppose à ce qu'on en fasse un usage d'art, mais il sied qu'on apporte, à leur rendre vie, un surcroît de discernement, car l'attirance est grande vers les péchés qui font que, à la longue, on s'en soit détourné, et la maligne ironie est là, qui guette et qui raille dès le premier pas maladroit ou incertain. Voyez-vous qui hasarderait de composer une fable et surtout de se présenter, fabuliste, avec un recueil de fables, familières, alertes et rythmées à la manière de La Fontaine? Il est vrai que, à tout prendre, La Fontaine après avoir créé le genre, en a emporté et épuisé le secret. Tandis que le « discours » en vers, ruiné par la formule sans âme, ni sensibilité, ni esprit, ni intelligence autre que « livresque », qu'on appelle l'académique, il a fallu que Victor Hugo, Vigny et Leconte de Lisle le transformassent en une sorte d'épopée plus ou moins resserrée pour le doter, revigorant à la fois les deux genres, d'une existence renouvelée. C'est, je pense, à cette tradition sublime que s'est attaché Jean-Marie Guislain en composant

l'admirable « discours » qu'il nous présente, **Michel-Ange.**

Le poème tout entier, ses deux vastes parties, que suit une courte conclusion, est construit en alexandrins réguliers, au nombre de plus de cinq cents, respectant les coupes classiques, à peine touchées par les allégements romantiques, et rimés avec grand soin. On sait que le poète a eu pour dessein d'y fondre, avec une ardeur de conviction enthousiaste, qui par discrétion ou réserve de ses confidences tout juste pressenties acquiert d'autant plus de profondeur, la somme de ce que lui ont enseigné une assez dure expérience de la vie, ses élans sans cesse brisés, sa foi déçue, le désintéressement austère de ses admirations, et de son amour, un culte pour les grands exemples d'art, de civisme, de philosophie, d'audace à la fois humble ou résignée et suprêmement hautaine ou méprisante, toutes grandeurs, en vérité, qu'il ne pouvait mieux incarner que dans la figure puissante et douloureuse de Michel-Ange.

Dès le début, le ton pathétique et contenu opère : on sent la foi s'exprimer et le respect, et qu'on échappe aux conventions académiques pour entrer, de plain pied, dans un domaine sensible, enthousiaste et humain. Le poète, qui, ne l'oublions pas, est aussi un beau peintre, sincère, consciencieux, élève, non sans timidité, la voix :

> Maître! VOUS LE VIVANT, et moi, qui ne suis rien,
> Maître, je suis venu vous voir. Et je sais bien
> Que patient et bon vous daignerez m'entendre,
> Comme l'aïeul écoute un grillon sous la cendre,
> Comme le chêne écoute une guêpe voler.
> — Oui, moi qui ne suis rien, mais pourrais ressembler,
> Vibrant, à ce grillon perdu dans la poussière,
> Ou comme cette guêpe en son vol de lumière,
> Connaître un miel secret...

A cette *invocation*, la *méditation* naturellement s'enchaîne:

> Ah! quand vous habitiez votre belle Florence...

et c'est l'évocation de ces temps merveilleux d'activité commerçante, guerrière aussi! mais surtout de controverse religieuse en la soumission au dogme, de « disputations »

d'art, de philosophie, d'art, ces temps qui ont précédé la venue de Michel-Ange, qui se sont épanouis alors qu'il était au monde, et dont il fut l'illustration la plus noble, la plus fiévreuse et souveraine, par la force de sa pensée, de son vouloir, de son génie de constructeur, de sculpteur grandiose et tragique, de peintre sans égal, de poète à qui l'on ne connaît d'autre rival que son compatriote Dante Alighieri, d'homme d'action, de probité et de souveraine et altière sagesse...

. . . . Cet homme
Sait le secret. S'il veut leur imposer les mains,
On verra s'animer les bornes des chemins.
Et lorsque nous crions sur la place publique
Il pense le relief de son rêve plastique.
Des chiffres et des mots sans suite ni raisons,
Lui, marchant à l'écart du bruit que nous faisons,
Il pétrit dans son cœur au-dessus de nos fanges
Cette autre humanité, qui fait rêver les anges.

Le poète de nos jours fera-t-il en vain appel à son secours, à son exemple? Que s'imagine-t-il? Il est là. Un fragment de son œuvre, que l'on contemple, suffit pour révéler sa présence; il est là, tout entier; il n'y a qu'à l'écouter, qu'à le consulter, qu'à le contempler, avec déférence, pour le comprendre. Il est là, et son œuvre qui le maintient vivant, parle pour lui, le jour qui est le sien perdure; à peine s'est-il levé, il sera sans fin, il « épuisera » la mort, et lui-même ne s'est-il justement écrié :

Tu se'del morir morto e facto divo.

Et alors c'est, Michel-Ange enfin entrevu et retrouvé, une tumultueuse et splendide hallucination, non point uniment plastique, mais profondément significative, où se dressent, où surgissent, se meuvent dans la multiplicité grandiose de leur signification hardiment humaine et universelle, les grandes œuvres, inquiétude innée de l'homme, toutes les douleurs, la Pitié! « la Pitié de la sixième angoisse — Quand la Mère reçoit dans les bras son Fils mort! », les altières figures pensives et tourmentées du sépulcre des Médicis, Moïse, le plafond sublime de la Sixtine et le Jugement, toutes ces voix divines de l'âme de l'humanité qu'ont émises et prolongent

jusqu'à nous les tourments, l'orgueil, la sagesse éternelle de l'Art italien, de la pensée italienne, de la douceur italienne épanouie en sa force et en son équilibre. Ah, que sont au prix de telles visions nos « projets vains, changeants, souffreteux, disparates » ? La « libre Admiration », le « rapide Enthousiasme » du poète confondent en la même évocation ses autres credos, ses autres cultes d'art et de pensée, qui vont « de la Chine à Thulé », — car, dit-il, il ne faut pas qu'on l'oublie, — on doit à Jean-Marie Gruilain une adaptation très fine et vibrante, une belle étude de la poésie de Li-Taï-Peh, — et ce sont, pour ne rappeler que quelques noms, autour du centre ou du géant Michel-Ange, qui emplit son cœur et sa pensée, ici même Giotto, Raphaël, Dante, ailleurs Platon, et plus loin le « jeune Keats » et le « jeune Schubert »...

Jean-Marie Guislain semble affectionner les constructions vastes où le vers se discipline en se pliant aux nécessités de l'ensemble, jaillit, dans les instants importants, avec une puissance d'autant plus éclatante. Il avait excellé par cette technique dans maintes pièces de *Clairières* et surtout dans l'âpre et lumineux déroulement de *Tropiques* (*In Memoriam*); la composition du Michel-Ange marque, je crois, le triomphe de cette maîtrise. Qu'importe la direction, les règles qui régissent un art, pourvu que le poète les domine, s'y exprime tout entier, nous persuade, nous entraîne. Combien y a-t-il de demeures dans la maison d'Apollon ou d'Orphée?

« A une chère Mémoire », sont dédiés les vers de Jules Perrin, que l'on connaît par des romans estimés, bien qu'ils n'aient ni cultivé le scandale, ni recherché les fanfares bruyantes d'une outrageante publicité. **Le Reposoir** est un recueil de poèmes calmes, délicats, fleuris, et sensibles, de bonté, de tendresse et de douleur. Composés à des moments de détente exquise, comme une sorte de gageure intellectuelle, par un écrivain heureux de se prouver à soi-même qu'aucun moyen d'expression raffiné où tient en quelques mots assemblés avec art toute une évocation de paysage ou de pensée, ne lui est interdit et irréalisable, jeux d'esprit supérieurs, Jules Perrin s'y adonnait à des heures choisies; puis, lorsqu'il se vit réduit à vivre seul, dans le regret et la tristesse, il s'aperçut qu'en suivant parfois des vers selon le songe de

ses émotions, concentrées et suprêmes, il en faisait surgir, non pas une consolation, mot dépourvu de sens pour un grand cœur molesté, mais une sorte de joyau où se sertissaient, dans la sérénité d'un prestige, les émois, les élans de sa souffrance et de son deuil. Ainsi se sont formées, distinctes, les deux parties de son recueil. D'abord il chantera :

Robes lilas au clair de lune
Frôlez ces gazons.
L'heureuse Fortune
Sème de fleurs d'amour la route où nous passons...

La voix s'approfondit, le sentiment s'aggrave; hélas! et c'est bientôt :

Que la fin de la vie est triste
Pour un être demeuré seul
Dont l'espérance ne consiste
Que dans le calme du linceul...!

Hélas! après qu'il fut attentif à l'été, à des fleurs sur l'eau, au rire des bois nocturnes, qu'il eut songé à la Belle au Bois dormant, à des féeries shakespeariennes et rendu hommage pour son centenaire à Théodore de Banville, ce ne sont plus, ensuite, que souvenir, douleur, ombre et solitude... Le cœur, l'esprit sont désenchantés, et le son de la lyre résonne plus profond.

Poèmes de l'Eté, composés en langue française par le Libanais Fouad Abi Zayd, passionné, je l'aurais cru sans qu'il prît la peine de gentiment me l'écrire, de la France et de la pensée française; ce ne sont que par exception des poèmes d'une métrique régulière et traditionnelle, mais surtout des poèmes en prose, solides et alertes :

Je vous en prie, rentrons dans l'ombre. Je n'en peux plus de voir le ciel sourdre sur vos cheveux. Je n'en peux plus de le sentir, ivre, qui vous invite, qui épie entre nous le vœu sauvage et sourd.

Encore! encore l'été sur vos cheveux. Que ne t'écrase-t-il, pâle et nue, dans mes bras. Que ne nous dresse-t-il, immortels, dans cette heure (O dieu d'oubli, nul ne viendra vivre pour nous cette heure. Nul ne viendra sentir notre bonheur, pour nous.)

Poèmes jeunes et ardents de clarté, poèmes ingénus qui se

présentent sans détours, et qu'on aime à cause de leur pureté et de leur ingénieuse simplicité. Apport réconfortant.

Parmi les fascicules récemment parus, ou Feuillets de Sagesse, je me plais à signaler, par Arsène Yergath, le bien connu poète d'Egypte, auteur d'œuvres qui valent d'être remarquées, la **Sonate à Haïgouche,** et aussi les poèmes en prose, un peu prolongés presque à la manière de récits, que l'auteur, Raoul Auclair, a intitulés **Pavillons du matin.** Je souhaite, sans trop de retard, rencontrer l'occasion de parler de ces deux auteurs, plus longuement.

Mémento. — Je ne puis me retenir de rendre, ici, hommage au souvenir du poète français de Madagascar, J. J. Rabearivelo, dont les journaux nous ont appris la fin prématurée et tragique. Ce lettré délicat et enthousiaste, dont j'ai, dans maintes chroniques, apprécié le talent, avait rêvé d'enrichir le trésor lyrique français d'inspirations traditionnelles qu'il avait héritées de ses ancêtres hovas. Il ne fut compris et encouragé que par quelques-un de ses pairs; nulle aide, nul soutien, nulle attention des pouvoirs publics. Découragé, malade, misérable, dans l'impossibilité de pourvoir aux besoins des siens, il lui est resté pour unique ressource de mettre fin brusquement à sa triste destinée. L'annonce de sa mort nous a serré le cœur. Il y avait en lui un vrai poète, un homme sensible, ardent et pur.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henry de Montherlant : *Le démon du bien*, Grasset. — Doussia Ergaz : *Marie-Laure*, Albin Michel. — Henry Bordeaux : *Le parrain*, Plon. — Henri Troyat : *La clef de voûte*, Plon. — Robert Randau et Henri Kleiss : *Sur le pavé d'Alger*, Fontana, Alger. — Simone Berson : *Qui veut faire l'ange...*, Flammarion.

Costa, devenu Costals, de par la protestation d'un monsieur qui ne voulait pas être pris pour lui, poursuit son expérience pré-conjugale, avec Solange, dans **Le démon du bien.** Le goût s'est émoussé qu'il avait pour cette jeune fille dont il a fait une demi-vierge, puis une femme, avant la consécration civile et religieuse. A vrai dire notre séducteur se déprend de Solange aussitôt qu'il voit sa chère, son indispensable liberté menacée par elle. Il lui découvre toute sorte de faiblesses, de défauts, de tares, et non seulement morales mais physiques, du moment qu'elle émet la prétention de suffire,

à elle seule, à le combler. Rien de moins vraisemblable, ni de plus amusant, il faut le reconnaître, que les étranges négociations auxquelles il se livre avec la mère de la jeune fille, qui se prête à toutes ses fantaisies, à toutes ses exigences... On lui laisse faire l'essai du mariage, ou le mariage à l'essai, avec une complaisance qui passe les bornes, et que sa goujaterie rend plus étonnante encore. Je dis « sa goujaterie », sans crainte d'offenser M. de Montherlant, puisqu'il jure ses grands dieux qu'il n'y a rien de commun entre Costa (ls) et lui. Voilà qui met le critique à l'aise, et lui permet d'affirmer en toute impartialité que jamais le héros de *Les jeunes filles* et de *Pitié pour les femmes* n'a été plus odieux que dans *Le démon du bien.* Costals affirme, cependant, que la bonté mine sa force, comme le ver le fruit; qu'il ne peut rien là contre, quoiqu'il ait rejeté tout christianisme, et qu'il ne se sent jamais plus enclin à la pitié qu'après avoir fait le mal... A la vérité, cette disposition ne nous le rend pas davantage sympathique. Elle accuse, chez lui, le tempérament d'un tortionnaire. Cet amant de la vie, cet autolâtre est un sadique, et de l'espèce la plus dangereuse. Ayant planté là Solange, il l'appelle à lui *par charité,* à Gênes; mais pour lui infliger l'aveu qu'il ne l'a jamais vraiment aimée; et il ne s'engage à l'épouser, malgré tout, qu'après avoir résolu de la supprimer, quand elle lui sera devenue insupportable, au cours d'une promenade en bateau... Voilà un moyen radical de ne pas éterniser le mariage, et qui vaut mieux que les trucs légaux dont on lui conseille de faire usage. Il se donne pour excuse (mais c'est un luxe superflu) la promesse qu'il arrache à Solange qu'elle se fera avorter si elle est grosse de ses œuvres. D'une telle promesse, par parenthèse, je me méfierais, à sa place; mais il veut y croire, sans doute : quand on est entre criminels, inutile de se gêner, n'est-ce pas?... Aussi bien, Costals se gêne-t-il jamais? Sa méthode pour faire de soi une manière de sur-homme n'est peut-être pas aussi sûre qu'il le croit. On ne grandit vraiment que par la contrainte. Je sais : il écrit; c'est un créateur. Mais dans la création même (fin du volume) nous le voyons s'abandonner à l'inspiration comme au désir quand celui-ci l'aiguillonne. Il jouit de soi, voilà tout. Acceptons-le comme il est, et tirons de

son exemple, sinon une leçon, du moins le bénéfice qu'il comporte. Car cet exemple est un stimulant. A défaut de la Vérité, Costals, qui descend de Stendhal en droite ligne, nous révèle des vérités qui ont bien leur prix — et cela de la façon irritante dont l'efficacité est certaine. M. de Montherlant a beau se défendre de ressembler à son héros, ces vérités il les fait siennes, pour la plupart; il leur donne une vie singulière, en tout cas; et son talent est incontestable. Il y a bien quelque romantisme, dans tout cela; ou plutôt quelque gongorisme; de la redondance; un précieux qui fait bon ménage avec le burlesque (pp. 204, 205, notamment). Mais quelle verdeur de ton! Quelle poésie réelle, aussi! Quelle science ou quel art de l'ellipse!

Marie-Laure, l'héroïne du roman de Mme Doussia Ergaz, est une femme riche de possibilités, ambitieuse, mais qui ne se *réalisera* pas, et reportera sur sa fille toutes ses espérances avec une exigence impérieuse... L'espèce n'est pas rare de ces créatures qui demandent aux autres ce qu'elles sont incapables d'accomplir, faute de la volonté nécessaire, et se font d'autant plus tyranniques pour qui elles aiment, qu'elles ont été plus indulgentes pour elles-mêmes. Leur rigueur est la rançon de leur indécision ou de leur mollesse. Celle-ci avait des dons : la beauté, d'abord; de la fierté, de l'intelligence. Par respect humain, orgueil peut-être, elle s'est défendue contre la tentation de céder à un séducteur qui l'émouvait profondément, et a voulu faire un mariage avantageux afin de sortir de sa médiocrité, prendre sa revanche d'une enfance presque sordide. Cette passion refoulée, elle la reportera sur sa fille, un être pur, d'une exquise suavité, mais aussi peu prédisposée que possible au rôle brillant qu'elle lui voudrait voir jouer dans la vie, celui-là même qu'elle n'a pas tenu — et dont l'éloigne de plus en plus l'avachissement auquel elle glisse, il sied de noter ce trait essentiel... Etre heureuse, il s'en faut du tout au tout que Muriel l'entende de la même façon qu'elle. La jeune fille s'éprend d'un étudiant en médecine sérieux, studieux. Marie-Laure ne consentira au mariage de Muriel que par un de ces coups du cœur auxquels elle est sujette, après s'être cabrée, avoir considéré l'union de sa fille avec ce garçon sans éclat, comme une mésalliance. Elle

haïra, bientôt, son gendre, saisira l'occasion d'une défaillance dont il se rendra coupable, pour lui reprendre Muriel. Elle dénoncera sa faute; mais devant la douleur de la malheureuse jeune femme, se rétractera, s'accusera de mensonge, se résignera à perdre pour toujours l'enfant trop chérie... Une vie intense, fiévreuse, celle de la passion avec ses incohérences, ses à-coups, ses contradictions, circule dans le roman de Mme Doussia Ergaz. Tout, ici, est en fonction de la douloureuse Marie-Laure, et tout est impressionnisme. La forme du récit de Mme Ergaz tient à peine de la narration. Il fait se succéder, ce récit, les dialogues aux évocations brèves, à des notes suggestives, à des *touches* où le caractère de Marie-Laure se révèle par l'extérieur, se compose peu à peu sous une suite d'éclairages violents qui dépassent les apparences, atteignent les profondeurs qu'ils font entrevoir ou soupçonner brusquement avec une intensité rare. C'est une œuvre forte. L'art le plus sûr s'y allie au sens psychologique le plus délié.

C'est un sujet qui pourrait être dramatique, qui a inspiré à M. Henry Bordeaux son dernier roman **Le parrain;** mais il l'a traité avec une bonhomie souriante; un peu comme un conte moral ou comme un conte tout court. Un fabricant de parfums, à Grasse, meurt en laissant, par négligence, son industrie dans le marasme; et six filles *sans dot*. Jolies, certes, mais complètement désarmées devant la vie cruelle d'aujourd'hui. L'aînée, Sabine, se sacrifiera à ses sœurs en épousant son parrain, Benito Sollar, riche armateur à Gênes, qui a jadis aimé sa mère, et retrouve celle-ci en elle... Mais la nature prendra sa revanche. Sabine, cédant à la force irrésistible du dieu qu'elle a cru pouvoir mépriser, trompera Sollar... avec le fiancé de la plus chère de ses sœurs. N'importe. Tout s'arrangera. (Capus après Molière...) D'abord, quatre des cadettes de Sabine réussiront à se caser; la cinquième prendra son parti de sa disgrâce. Elle devait bien cela à Sabine, n'est-ce pas? Sollar, qui n'aura pas ignoré son malheur, fermera les yeux, pardonnera, fera mieux : oubliera... Un conte, vous dis-je, et que M. Bordeaux a enveloppé de générosité, fleuri de gentillesses. M. Bordeaux est optimiste, volontairement peut-être; mais il n'y paraît pas.

Le premier des deux récits de M. Henri Troyat, **La clef de voûte,** m'a rappelé les histoires, si russes de ton, qu'écrivait, naguère, M. Emmanuel Bove. Le personnage principal en est, comme dans ces histoires, un pauvre diable de cyclothymique, de paranoïaque à délire de persécution, pour préciser, et dont la psychose se traduit par des phénomènes hallucinatoires. M. Proote ayant perdu accidentellement la sœur qui lui servait de gouvernante, se rend responsable de sa mort, et devient la proie de cette ombre. C'est, au début, l'évocation du ménage sordide du vieux garçon, d'un réalisme excellent, à peine caricatural; mais cela devient, dans la dernière partie, d'un pathétique qui ne consonne plus avec la sensibilité du lecteur, va se perdre, pour la dérouter, dans des nuées troubles où la curiosité même ne se hausse pas... Je préfère *Monsieur Citrine,* le second récit de M. Troyat. La mésaventure est plaisante de cet aboulique, privé de mémoire à la suite d'un choc violent, et dont un secrétaire couche chaque soir, sur le papier les actions médiocres afin de réveiller ses souvenirs défaillants. Las de la fastidieuse besogne qu'il accomplit, le jeune homme rédige, bientôt, des procès-verbaux imaginaires... Ici, le réalisme se nuance d'humour et s'enveloppe de poésie.

Sur le pavé d'Alger, album de dessins par M. Henri Kleiss, *commentés* par M. Robert Randau, évoque de façon pittoresque la vie de notre grande cité trans-méditerranéenne. Et voilà un document dont la valeur croîtra avec les années, s'il est vrai que

la forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel...

M. Kleiss, observateur attentif a réussi à fixer sur le papier les mille et un visages de la présente Alger. Rien n'échappe au crayon preste, incisif de cet artiste, de nationalité autrichienne, et qui saisit au vol le gavroche de la ville blanche, après s'être attardé sur le mendiant assoupi à l'ombre, les calmes spahis attablés au café. Quelle variété dans son album! Et quelle vie! Balayeurs, diseuses de bonne aventure, montreurs de singe, marchands de friperie, vendeurs de citronnade, colporteurs, etc..., etc... C'est l'Orient et le moyen

âge mêlés et confondus dans une actualité, un *actualisme* à rendre jaloux nos romanciers populistes. M. Randau se garde bien d'*expliquer* (les dessins parlent assez par eux-mêmes); il fait seulement à la chanson de l'artiste l'accompagnement goguenard le plus savoureux.

Encore une histoire de désaccord conjugal, imputable à la carence du mari; et par une femme, bien entendu : **Qui veut faire l'ange fait...** Ce titre, emprunté à Pascal par Mme Simone Berson, flétrit l'attitude d'un époux qui se guinde devant l'amour, refuse à sa femme, par scrupule mi-religieux, mi-bourgeois, les satisfactions sensuelles qu'elle réclame et finira par chercher ailleurs. Marc est Lyonnais; cela nous aide à comprendre ses scrupules. Mme Berson, qui a le don de la narration, est bonne observatrice; mais on souhaiterait que, faisant violence à sa facilité, elle allât plus loin dans l'étude des âmes, et la recherche des passions.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Mathématiques, métrologie et astronomie à l'Exposition internationale des Arts et des Techniques.

En dépit des esprits chagrins et des contempteurs narquois, l'**Exposition des Arts et des Techniques** est un admirable témoignage de la civilisation actuelle, qui, née d'hier, a progressé avec une rapidité telle que les fameux « quarante siècles » juchés sur les Pyramides ne comptent guère par rapport aux derniers lustres écoulés. De tels bouleversements suffisent à désorienter une génération ou deux, et l'Exposition arrive fort à propos pour rectifier bien des modes de penser archaïques et pour apprendre aux visiteurs comment les hommes ont conquis le monde physique, préambule indispensable à la connaissance des faits humains. Il nous semble donc utile de consacrer cette chronique et la suivante à la place des sciences majeures (la physique et ses annexes) dans la grande manifestation 1937.

Le point central en est le *Palais de la Découverte,* qui représente surtout l'état actuel de la science, avec, par-ci par-là, quelques renseignements sur l'histoire des sciences, notamment une série de salles, où sont évoquées « les Etapes

du Progrès », la libération de l'homme par la science. Dans le même ordre d'idées, nous devons signaler le *Panorama de la pensée humaine,* réalisé, dans son pavillon, par la maison Larousse, et la *Fresque* de Raoul Dufy, accueillie dans le *Palais de la Lumière* et qui, sur une longueur de cinquante mètres, retrace les progrès de la science et de la technique depuis Thalès jusqu'à nos jours.

§

Ce fut une idée fort heureuse que d'organiser, au *Palais de la Découverte,* une section de **mathématiques.** Si la plupart d'entre nous songent à leurs souvenirs de lycée, les « math » leur paraissent une spécialité comme les autres, assez ennuyeuse et bien compliquée. Si cette science semble plus compliquée que l'archéologie par exemple, c'est que la première pénètre au fond des choses et que la seconde n'est généralement qu'un recueil d'anecdotes; les mathématiques étudient, tout au contraire, les concepts les plus simples de tous, et aussi les plus universels; et on peut sans paradoxe soutenir qu'un homme est cultivé dans la mesure où il se sert des chiffres pour exprimer autre chose que des sommes d'argent.

La section mathématique s'est efforcée de montrer au public que les mathématiques s'appliquent à tout, qu'elles constituent, à proprement parler, la grammaire de la science. La grande salle comporte une collection d'instruments extrêmement précis et coûteux; une série de courbes avec leurs équations; des surfaces moulées ou faites de fils tendus. La salle ronde contient, s'enroulant trois ou quatre fois sur le mur, les 707 décimales actuellement calculées du nombre *pi*. Chaque jour, des récréations mathématiques sont proposées aux amateurs, et la solution en est publiée le lendemain. Enfin trois films sont projetés pour faire connaître la quatrième dimension, les étranges conséquences de la similitude et les équations différentielles qui précisent la lutte des êtres vivants.

§

L'illustre savant anglais Kelvin (1824-1907) avait coutume

de dire : « Si vous pouvez mesurer ce dont vous parlez et l'exprimer par un nombre, vous savez quelque chose de votre sujet; sinon, vos connaissances sont d'une pauvre espèce et bien peu satisfaisantes; ce peut être là un commencement, mais vous êtes à peine, dans vos pensées, avancés vers la science, *quel qu'en puisse être le sujet.* » La **météorologie** (ou science des mesures) fournit les matériaux, sur lesquels le raisonnement mathématique devra travailler. Comme le calcul des probabilités, comme la thermodynamique, comme la radioactivité, la métrologie est d'origine française, puisque « le système métrique décimal » naquit entre 1791 et 1795, offert par ses créateurs « à tous les temps, à tous les peuples ». Ces dates mémorables sont rappelées et commentées, au *Palais de la Découverte,* dans des salles voisines de la section de chimie; le système métrique a été complété depuis par les unités mécaniques, calorifiques, électriques et lumineuses; il est obligatoire dans cinquante-sept Etats; en outre, il est *exclusivement* utilisé par les savants dans les recherches scientifiques et par les techniciens du monde entier pour les mesures industrielles.

Etalons et instruments de précision sont exposés dans les salles voisines, y compris une horloge parlante, qui, à une simple pression sur un bouton, répond par l'annonce de l'heure à une seconde près. Les appareils industriels sont surtout représentés par des balances automatiques, des distributeurs d'huile et d'essence, des compteurs d'électricité.

§

La section d'**astronomie** occupe de vastes locaux au premier étage du *Grand-Palais :* à côté de nombreuses photographies du ciel, on remarque une importante collection de lunettes et de télescopes, ainsi que de spectrographes, dont l'emploi systématique a rénové notre connaissance de l'Univers (1). Mais, en dehors d'un panneau en relief, qui retrace la vie des étoiles selon les conceptions de Russell (1), toute cette section est contaminée par le « modern style 1900 », je veux dire que les idées directrices en sont restées au début de notre siècle : notons une confusion sensationnelle,

(1) Cf. *Mercure de France,* 15 juin 1937, pp. 586-590.

5

suggérée aux visiteurs par les réalisateurs mal inspirés, entre les nébuleuses galactiques et les nébuleuses spirales (c'est beaucoup plus inexact que de ne pas établir de différence entre un grain de sable et le globe terrestre!); il n'est question nulle part de la rotation de la Voie Lactée, ni de la récession des Spirales, c'est-à-dire de tout ce qui fait l'intérêt passionnant de l'astrophysique contemporaine.

Au contraire, les fervents de l'astronomie ne manqueront pas de visiter le *Planétarium,* qui s'élève sur la rive droite du *Parc des Attractions :* chaque séance dure trois quarts d'heure, agrémentée d'explications à la fois accessibles et exactes. Un projecteur extrêmement précis, le planétaire Zeiss, offre sur une vaste coupole blanche le merveilleux spectacle du ciel étoilé, avec le mouvement diurne et les mouvements propres des astres. Les mouvements apparents des planètes, de la Lune, du Soleil (en diverses saisons) sont réalisés avec des accélérations convenablement choisies : cette initiation à l'astronomie compte certainement parmi les plus belles réussites de l'*Exposition.*

MARCEL BOLL.

PEDAGOGIE

Général Weygand, de l'Académie française : *Comment élever nos fils?* Paris, Flammarion, in-16. — René Soudée, professeur honoraire au lycée Louis-le-Grand : *L'Ecole multiple, étude sur le passé et l'avenir de notre enseignement secondaire,* Paris, Figuière, in-16. — Jules Payot, recteur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille : *La Faillite de l'Enseignement,* Paris, Alcan, in-16. — Mémento.

Voilà trois ouvrages dont les auteurs ne sont pas précisément tendres pour les méthodes d'éducation et d'enseignement pratiquées à cette heure dans les établissements officiels. A la veille d'une réforme qui tend à bouleverser de fond en comble le vieil édifice de notre Université, il n'est pas mauvais d'écouter des voix autorisées juger les maux présents et proposer des remèdes.

Nous entendons d'abord deux vérités premières :

De la formation de la jeunesse dépend l'avenir du pays...

La jeunesse sera ce que la feront ses éducateurs...

Si la première de ces formules me paraît incontestable, je ferais des réserves sur la seconde; surtout si l'on entend par

éducateurs les seuls instituteurs et professeurs patentés. Battue en brèche par une foule d'influences étrangères qui la contrarient et parviennent même parfois à l'annihiler complètement, la part du personnel enseignant dans l'œuvre de l'éducation devient aujourd'hui de plus en plus précaire. De plus en plus rares, en effet, sont les maîtres qui marquent de leur empreinte l'âme de leurs élèves.

Les trois voix sont également unanimes pour déplorer que les méthodes d'enseignement soient trop abstraites, les programmes trop chargés et confus, les classes trop nombreuses. Ce ne sont pas là des plaintes nouvelles; mais elles sont malheureusement trop fondées. Je crois qu'il serait inutile d'y insister ici, et qu'il vaut mieux s'attacher à la question positive des remèdes proposés.

Comment élever nos fils? demande le général Weygand. Sa réponse est bien celle qu'on devait attendre d'un soldat et d'un croyant. La formation de nos fils doit être plus morale qu'intellectuelle. Ce caractère moral devrait être fondé sur la religion chrétienne; mais sous le régime de la neutralité scolaire, il doit au moins reposer sur le culte de la Nation. On enseignera surtout l'Histoire du passé de la France, en insistant sur les bienfaits de l'Ancien Régime et en exaltant l'exemple des héros; on formera des chefs, des paysans et des ouvriers, plutôt que des fonctionnaires. A cette œuvre les parents doivent collaborer, au moins autant que l'Etat, par un contrôle organisé. Le Gouvernement devra être mis en demeure de sévir impitoyablement contre les éducateurs antipatriotes et leurs syndicats illégaux. Enfin et surtout dans un monde en état constant de mobilisation morale et matérielle, sous la menace d'une guerre toujours prête à éclater, il doit rendre obligatoire l'instruction prémilitaire et établir une étoite collaboration entre les éducateurs civils et les chefs militaires.

C'est une opinion d'orfèvre, contre laquelle s'élève implicitement M. Soudée, en se moquant des « bataillons scolaires » que nous avons connus dans notre enfance, et en réprouvant toute sorte de mysticisme.

Le général Weygand, dont le style n'est pas toujours assez pur et qui procède trop souvent par allusions vagues et géné-

ralisations hâtives, ne me paraît pas non plus très bien informé des choses de l'enseignement. Ici nous avons affaire à un homme du métier, qui puise dans le fonds de son expérience personnelle. Malheureusement il sacrifie trop, lui aussi, à sa marotte, qui consiste à combattre l'idée de l'Ecole unique. Ce qu'il prône, au nom des droits de la famille, c'est **L'Ecole multiple,** c'est-à-dire la décentralisation et la liberté. Il va même jusqu'à conclure à « la suppression radicale de l'enseignement par l'Etat ».

Il y aurait là sans doute abondante matière à longues discussions, comme nous pourrons en subir au moment où la prochaine réforme viendra devant le Parlement. Mais, personnellement, je ne saurais en vouloir à mon collègue de vitupérer les réformateurs brouillons, les administrateurs incompétents ou timorés, les politiciens qui font de l'école un « champ clos où s'affrontent les clans politiques ».

Plus vigoureux encore et aussi bien documenté est le réquisitoire de M. Payot, qui n'hésite par à dénoncer **La faillite de l'Enseignement,** dont la cause profonde réside en l'absurdité des méthodes courantes, en ces programmes « monstrueux » élaborés par les politiciens, et surtout dans le mépris de la personnalité de l'enfant :

Si les petits Français, si vifs, si ingénieux, étaient élevés, dès leur plus tendre enfance, à se développer dans le sens de leurs profondes tendances; si on se contentait de leur fournir les moyens d'exercer leur corps et leur esprit, et si tout était disposé autour d'eux pour leur permettre de donner libre carrière à leurs instincts créateurs, en cordiale collaboration avec leurs camarades, notre France bien-aimée deviendrait bientôt le modèle des autres nations.

Touchante communion d'hommes différents par leurs opinions! c'est dans cette note patriotique que se rencontrent finalement le général, le professeur et le recteur. Ils viennent s'y fondre, sans se confondre; « à la française », comme disait notre Michel de Montaigne. Et c'est bien là, en effet, l'image de notre nation.

MÉMENTO. — *L'Enseignement public*, revue pédagogique mensuelle publiée sous les auspices du Ministère de l'Education Nationale, n° de mai 1937 : Résolutions adoptées par la commission d'histo-

riens allemands et français réunis du 25 novembre au 1er décembre 1935, pour examen des rectifications qu'il y aurait lieu d'apporter aux manuels scolaires des deux pays. Publication d'un très grand intérêt.

Archives belges des sciences et de l'éducation, bulletin périodique du Centre national d'éducation, Vossegat, Uccle (Belgique). — L. Verniers : *L'étude du milieu local et régional dans les quatre degrés primaires* (Edit. Prométhée, Bruxelles).

L'Art à l'Ecole, bulletin de la Société française de l'art à l'école. Objet : rendre l'école saine, aérée, rationnellement construite et meublée, attrayante et ornée; former le goût par le décor; initier l'enfant à la beauté des lignes, des couleurs, des formes, des mouvements et des sons.

Emile Bouvier et Pierre Jourda, maîtres de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier : *Guide de l'étudiant en littérature française,* Presses universitaires de France. 172 pages in-12. Très utile et pratique.

Collèges et Lycées. Collection dirigée par Maurice Courtois-Suffit, Paris, Gallimard, Editions de la N. R. F. Ont déjà paru : *Le lycée Henri IV,* par André Chaumeix, de l'Académie française; *Le lycée Carnot,* par Maurice Courtois-Suffit; *Le collège Stanislas,* par Henry Bordeaux, de l'Académie française. A l'usage des anciens élèves.

Z. TOURNEUR.

SCIENCE SOCIALE

*** *L'Expérience Blum : Un an de Front populaire,* Editions du Sagittaire, 56, rue Rodier. — René Dargile : *Ce que la France doit au Front populaire,* Editions de L'Espoir français, 38, rue de Liége. — Mémento.

Le livre anonyme qui paraît sous le titre l'**Expérience Blum : Un an de front populaire,** est un exposé chaleureux et favorable de cette expérience et de ses résultats. Tour à tour, l'auteur mystérieux, après avoir dit les problèmes posés et les solutions proposées, parle des diverses politiques suivies, en matières sociale, agricole, financière et économique et il conclut en faveur d'un nouveau programme d'ensemble comportant des modifications profondes et point seulement des raccommodages, et pour lequel il faudrait commencer par se débarrasser de tous les cadres de hauts fonctionnaires hostiles à l'expérience. En regard de cette plaidoirie habile de 185 pages, arrêtée à la date du 25 mai 1937, on pourra prendre connaissance d'une simple brochure de 15 pages à

trente sous datée du 9 juillet 1937 : **Ce que la France doit au Front populaire,** de M. René Dargile, qui est éditée par l'Espoir français, et dont je me contente de dire les titres : « Expérience et expédients. La vie plus chère. L'économie ruinée. La paix en danger », etc. Et alors, après avoir entendu les deux plaidoiries en sens contraires, on pourra se faire une opinion. Voici celle qui me semble ressortir incontestablement, on pourrait même dire inexorablement, des chiffres qui, eux, ne sont ni bobards ni slogans.

A l'actif du Front populaire il faut mettre trois choses : les salaires augmentés, les congés payés, la semaine de travail diminuée, toutes choses qu'on ne doit pas sous-estimer et qui expliquent les succès électoraux du parti politique qui les a réalisées. Au passif, il faut mettre la hausse des prix et l'augmentation des impôts, sur lesquelles je reviendrai. Mais je dois faire quelques observations préalables.

D'abord les congés payés de quinze jours par an, et la semaine de travail ramenée de 48 heures à 40 heures sont des réformes qui se seraient faites sûrement; il y avait des projets de loi à l'étude qui allaient être votés, et il n'était pas nécessaire de porter au pouvoir pour cela les socialistes et les communistes. Mais les gens sont très impatients et la formule : *Tout et tout de suite!* est celle qui est le mieux accueillie dans les réunions électorales.

L'augmentation des salaires est une chose beaucoup plus importante, car enfin si travailler un peu moins est très agréable, gagner un peu plus l'est bien davantage. Mais cette augmentation, qui a été de 25 à 30 %, a constitué une pure mystification parce que, par suite de la mauvaise politique financière du Front populaire, les prix ont augmenté au moins d'autant et dans certains cas de beaucoup plus; pour les denrées alimentaires de première nécessité notamment, la hausse a été bien supérieure : pain, 46 %; vin, 42 %; beurre, 60 %; bœuf, 33 %; lait, œufs, 33 %.

En outre, si les salariés ont eu la compensation relative de la hausse de leurs salaires, les non-salariés qui sont beaucoup plus nombreux : moyens et petits patrons, artisans et paysans, professions libérales, fonctionnaires et retraités, petits rentiers, n'ont eu aucune compensation, et pour eux le règne

du Front populaire a entraîné une très considérable aggravation de leur sort.

Au passif de l'Expérience Blum, qui a consisté en une véritable frénésie de dépenses, il faut mettre d'abord la double dévaluation du franc qui en a été la conséquence automatique; le franc, depuis qu'il est en papier et non en métal, n'a que la valeur du métal continuant à servir de couverture au papier; et depuis le Front populaire, l'encaisse métallique de la Banque ayant baissé et la frappe des billets de banque ayant augmenté, le franc Poincaré qui valait 20 centimes, a fait face au franc Auriol qui n'en valait plus que 13 (septembre 1936), et la gabegie ayant continué le franc Auriol vient de faire place (juin 1937) au franc Bonnet (qu'il serait plus juste d'appeler franc Blum puisque Blum en est la cause) qui étant flottant n'a pas de valeur fixe, mais qu'on peut évaluer à 10 centimes; le billet de 100 francs ne vaut donc plus que 10 francs or, ce qui est d'ailleurs plus commode pour les calculs rapides. Par suite toutes les monnaies étrangères ont monté à l'échelle des changes, et la livre sterling, qui valait 75 francs avant le Front populaire, en vaut 128 maintenant. Ceci va gêner les bénéficiaires des congés payés qui comptaient aller passer leur quinzaine à Venise ou à Brighton; c'était possible avant l'expérience Blum, ce ne l'est plus depuis; un de mes amis voulait aller dans le Tyrol, il me dit à l'instant : « Ce n'est plus possible, le schilling autrichien est passé de 28 à 42. » C'est d'ailleurs cette baisse du franc qui est cause de la hausse des prix, et non le capitalisme et l'égoïsme des mercantis, comme le disent les gens du Front populaire; les gouvernements ont maintenant des moyens de voler (il n'y a pas d'autre mot) les gens, qui sont impunissables et irrémédiables; en un an les rentes ont baissé de 30 à 42 %, et les 100 francs Poincaré qui représentaient 6.550 milligrammes d'or en mai 1936 n'en représentent plus en francs Blum que 3.300, ce qui fait presque la moitié et permet de dire que l'Expérience Blum a volé à chacun la moitié de son avoir.

Tous les indices financiers (qui ne sont pas bobards ni slogans) concordent ici. L'encaisse métallique de la Banque est tombé, en francs Auriol, de 91 milliards à 58. Le déficit

budgétaire est monté de 28 milliards (1936) à près de 50; le déficit de la balance du commerce est passé pour le premier semestre de l'année de 5 milliards à 8, les dépôts dans la caisse d'épargne ont baissé de 3 milliards et demi; par contre la Dette publique passant de 330 milliards à 383, a augmenté de 50 milliards; et alors que l'indice d'augmentation économique, par rapport à l'année de la plus grande dépression, s'échelonne pour tous les pays entre 37 % (Angleterre) et 90 % (Japon), il reste pour la France à 10,5 %.

La conséquence, c'est que le Trésor se trouvant complètement vide (le jour de la chute du Cabinet Blum il y avait tout juste 20 millions en caisse) il faut augmenter les impôts, et la première mesure du Cabinet Chautemps a été d'en créer pour 10 milliards et demi. Ce n'est pas de sa faute, dira-t-on, mais chacun ripostera : c'est encore moins de la mienne. Et au surplus, c'est bien de la faute des radicaux-socialistes, puisqu'ils ont tout le temps appelé, aidé et appuyé les socialistes-communistes. Chautemps, Daladier et Cie sont aussi responsables que Blum, Auriol et Cie.

A cela, certains farouches répliquent : Si on avait pris l'argent où il se trouve, on en aurait! Mais, même en généralisant le vol et en confisquant toutes les richesses privées, on n'aurait pas comblé le trou. L'ensemble des revenus du capitalisme (non seulement les 200 familles, mais les 10 millions de familles françaises, puisque toute famille a au moins un livret de caisse d'épargne) est de 34 milliards (12 pour la propriété immobilière, 22 pour les valeurs mobilières) et le déficit qui a été en 1937 de 40 milliards, sera pour 1938 de 50. Alors cette confiscation n'aurait rien résolu, et d'ailleurs l'aggravation du pressoir fiscal ne résoudra pas davantage, car la matière imposable, qui est déjà fortement diminuée depuis la guerre, va l'être encore plus, et là où il n'y a rien, le fisc perd ses droits.

Le programme du Front populaire « le pain, la paix, la liberté », a donc abouti à une triple faillite; le pain a augmenté presque de moitié, la paix à la mode Blum peut nous mener à une guerre avec l'Italie ou avec l'Allemagne, et la liberté, parlons-en! Ajoutons ce que tout le monde a vu et continue à voir : les grèves sur le tas, les occupations d'usines,

les bagarres, et l'Exposition universelle restant encore pour les trois quarts un champ de plâtras, deux mois et demi après le jour où elle aurait dû être complètement prête. Enfin n'oublions pas que, la mystique communiste continuant à régner, tout ira en empirant : déjà on vient de relever les tarifs de la poste, des chemins de fer et de tous les services d'Etat, y compris le tabac.

Conclusion. D'un côté, huit heures de travail de moins par semaine pour quelques-uns avec quinze jours de congé payé par an; et, de l'autre côté, tout le monde appauvri, ligoté, pressuré, et condamné à des perspectives pires encore.

Or, tout cela vient, d'abord, de ce que la science sociale est ignorée de tout le monde; personne n'a une idée juste de l'économie politique; qui dit socialiste dit ignorant. En dépit des chiffres dont il jongle, le marxiste déraisonne à outrance. Cela vient ensuite de ce que le monde est gouverné par une sorte de gens, les politiciens, qui représentent ce qu'il y a de pire peut-être dans l'espèce humaine; des partisans cent fois pires que les courtisans d'autrefois, menteurs et voleurs, intrigants et chenapans. Et cela vient enfin de ce qu'il y a, au fond des âmes aujourd'hui, d'insoupçonnés amas de haine, d'envie, de vanités et de méchancetés; la soif de détruire et de faire souffrir les autres est peut-être plus violente encore que celle de jouir pour son compte.

Les grands coupables, ici, ce ne sont pas les salariés, qui sont bien excusables d'abord d'ignorer les choses économiques et ensuite de vouloir gagner plus et travailler moins; ce sont les intéressés qui les trompent et les excitent, et même certains désintéressés qui ne cherchent pas un siège de député ou de sénateur, mais qui, tout intellectuels qu'ils soient, mériteraient toujours une place aux Petites-Maisons.

MÉMENTO. — *Annales sociologiques, Série C. Sociologie juridique et morale*, Alcan. Le fascicule comprend divers articles, parmi lesquels un de René Meunier : « Les groupes d'intérêt et l'idée de contrat en Afrique du nord », avec une importante bibliographie qui rendra les plus grands services aux chercheurs. — *Annales sociologiques. Série D. Sociologie économique.* Ici aussi une riche bibliographie et de plus deux mémoires importants, l'un de François Simiand sur la psychologie sociale des crises et les fluctuations écono-

miques de courte durée; l'autre d'Edouard Mestre sur les monnaies métalliques et les valeurs d'échange en Chine. — Robert Garry-Guéroult : *Les Rapports limites de l'Ordre et du Libre arbitre dans l'évolution des sociétés humaines. Figuration cartésienne du fait social.* Editions Hermann, 6, rue de la Sorbonne. Ce docte ouvrage qui s'adresse aux philosophes plus encore qu'aux sociologues, essaie de dégager la marche nécessaire d'une société en évolution. Le manque de son gouvernement, des conflits du travail, de la paix internatio-études que je me contente de signaler aux lecteurs, surtout à ceux au courant des questions d'électrotechnique et de thermodynamique. — Léon Blum : *L'exercice du pouvoir. Discours prononcés de mai* 1936 *à* 1937. Gallimard. Successivement l'orateur a traité de la formation de place ne me permet pas d'essayer à mon tour d'approfondir ces nale, de la guerre civile en Espagne, de l'alignement monétaire, de la législation sur la presse et de la politique du Front populaire. Tout ceci a un intérêt documentaire évident. — Léon Baratz : *Sur les origines étrangères de la plupart des lois civiles russes* (*à l'occasion du centenaire du corps des lois russes*). Arthur Rousseau. Très intéressant aperçu de l'évolution de la Russie d'autrefois qui, d'après Seignobos, ne fut qu'une longue suite d'imitations; mais en vérité ces imitations de pays civilisés valaient cent fois mieux que les originalités de barbaries d'aujourd'hui. Souhaitons avec l'auteur que la Russie se libère de ce « tempérament asiatique qui lui est inoculé par une dictature de fer et qu'elle revienne dans le circuit européen et occidental ». — La *Revue de la Plus Grande famille* insiste sur les inconvénients de la dénatalité qui, depuis quinze ans, a fléchi dans tous les pays du monde, sauf la Grèce et l'Allemagne. Un résultat curieux de l'allocation pour charges de familles aux médecins allemands est que le nombre des quatrième et plus enfants pour ces personnes a augmenté de 58 %. — La *France Active,* 6, quai de Gesvres, donne une étude d'ensemble sur le « Mal politicien », pire que le Mal napolitain, du signataire de cette chronique. — *L'Espoir français,* 38, rue de Liége, consacre un numéro aux retards scandaleux de l'Exposition dont la C. G. T. serait responsable, un autre aux refus non moins scandaleux des Soviets de payer les dettes de la Russie antérieure, alors que les récentes découvertes de mines d'or font de cette Russie postérieure un des plus riches pays du monde, où d'ailleurs, beauté du communisme, tout le monde crève de misère! Dans un autre numéro, consacré au président Gaston Doumergue, je note ce détail savoureux que le manuscrit de ses Mémoires a été refusé par les éditeurs à qui il l'a présenté; alors les simples pédezouilles qui sont dans le même cas auraient bien tort de se plaindre.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le Moratoire de 1936 et ses diverses prorogations. — Dettes des acquéreurs de fonds de commerce ou d'artisanat. — Dettes résultant d'engagements locatifs. — Emprunts contractés pour l'acquittement de ces dettes. — Le *Journal officiel* et la langue française. — Mémento.

L'Officiel du 23 août 1936 a publié, sous la date du 21, une loi « tendant à permettre l'octroi de délais aux commerçants, industriels et artisans » endettés.

Cette loi se proclamait *à titre transitoire,* et son art. 5 affirmait qu'elle cesserait d'avoir effet le jour ou seraient « publiées au *Journal Officiel* les lois fixant définitivement le mode de réglement de chacune » des catégories de dettes visées par elle, jour qui devait être *au plus tard* le 1er décembre 1936.

Ce 1er décembre passa et vingt-trois jours s'écoulèrent sans que *les lois fixant définitivement...* fussent publiées. Puis une loi, le 24 décembre, prorogea jusqu'au 15 février 1937 la loi du 21 août 1936.

Cette loi contenait une disposition identique à celle de l'art. 5 de la loi du 21 août 1936, sauf que les mots *premier décembre* étaient remplacés par 15 février.

Le 15 février 1937 passa aussi et le moratoire qui légalement n'existait plus depuis cette date, continua d'exister en fait, en attendant qu'une loi du 31 mars (*J. O.*, du 1er avril) la déclarât prorogée jusqu'au 30 juin.

Il se pourrait que, le 30 juin, les *lois fixant définitivement* etc.) n'aient pas encore été publiées par l'*Officiel* (1). Dans le cas contraire, il y a de grandes chances que les lois dont il s'agit reproduisent à peu de chose près les termes de la loi du 21 août 1936, et que ce texte dit « à titre transitoire » par son premier texte devienne définitif. En réalité le législateur s'est mal embarqué et je ne vois guère qu'une façon pour lui d'en sortir de façon franche : c'est de déclarer les dettes

(1) Tandis que je corrige, 21 juillet, l'épreuve de cette chronique, la situation est la suivante : le 17 juin, la Chambre des Députés a adopté un projet « tendant à régler dans son ensemble la question des rapports entre commerçants ou artisans et leurs créanciers ». En attendant que ce projet devienne loi, une circulaire du 16 juillet, tout en se défendant de « vouloir porter atteinte en quoi que ce soit à l'indépendance des magistrats », les engage à accorder « aux débiteurs dignes d'intérêt, des délais suffisants pour leur permettre d'attendre la mise en vigueur de la nouvelle réglementation ».

moratoriées par lui le 21 août 1936 annulées purement et simplement; d'inaugurer en matière de droit civil, au bénéfice des débiteurs, une série d'amnisties comme il en existe en droit pénal au bénéfice des condamnés.

Mais en quoi consiste le moratoire, en cours tandis que j'écris?

Constatons d'abord que nos textes législatifs trahissent chez leur fabricateur une incapacité de plus en plus grande à s'exprimer en français correct. *Loi tendant à permettre l'octroi de délais*, dit l'*Officiel* du 23 août, et répètent ceux du 24 décembre 1936 et du 1er avril 1937. Cependant les délais dont il s'agit sont octroyés sans qu'il soit besoin qu'on en demande l'octroi. Le moratoire joue de façon automatique, et les bénéficiaires n'ont même pas à presser sur un bouton.

Autre chose. Pourquoi loi *tendant* à permettre, loi *tendant* à proroger, quand il faut dire : loi permettant, loi prorogeant? Mais cessons de marcher sur les plates-bandes de notre héroïque M. Lancelot national.

Le moratoire s'applique : 1° aux dettes contractées par les commerçants industriels et artisans à l'occasion de l'*acquisition d'un fonds de commerce ou artisanal;* 2° aux dettes qui résultent des *engagements locatifs de nature commerciale, industrielle ou artisanale;* 3° aux *emprunts contractés pour l'acquittement de ces dettes.*

La loi déclare suspendues de plein droit, nonobstant toute clause résolutoire, toutes poursuites et même toutes mesures conservatoires telles que saisies-arrêt ou saisies-gageries qui seraient susceptibles d'empêcher l'exercice normal de la profession.

Cependant ce bénéfice ne s'applique qu'aux artisans, commerçants et industriels non admis à l'impôt général sur le revenu au titre de leurs revenus de 1935.

Il est entendu aussi que ne pourront bénéficier de la loi les établissements à succursales multiples ou à prix unique, les établissement de crédit et toutes sociétés qui ont été imposées à la cédule des bénéfices industriels et commerciaux au titre de l'exercice commercial de 1935.

Le moratoire s'applique aux débiteurs étrangers mais exige

une résidence de cinq années consécutives en France, antérieurement à la promulgation de la loi.

Le *væ victis* du moratoire trouvait dans la loi du 21 août 1936 une manière de semblant d'atténuation conçu en ces termes : « Toutefois le juge des référés pourra, à titre exceptionnel, autoriser toutes poursuites et mesures... si le créancier non inscrit au rôle de l'impôt général sur le revenu justifie *soit qu'il est dans le besoin*, soit que le débiteur est de mauvaise foi. »

La loi du 24 décembre 1936 prorogée par celle du 31 mars 1937 suprime le membre de phrase que je souligne. Que le créancier soit dans le besoin, le législateur s'en moque, même quand il s'agit d'un petit créancier, d'un créancier qui ne possède pas de quoi être inscrit au rôle de l'impôt sur le revenu. C'est le seul besoin du débiteur qui l'intéresse.

Le besoin du débiteur, la loi n'en demande pas la moindre justification; le besoin du créancier, la loi interdit qu'il en soit question. Quant à la preuve que le créancier reste autorisé à faire, elle était pratiquement impossible avec le texte d'août. Elle le demeure avec le texte de décembre qui, après les mots *que le débiteur est de mauvaise foi*, ajoute : « étant en situation qui lui permet de payer. »

MÉMENTO. — Pitman B. Potter : *Doctrines Américaines de Droit International* (Dotation Carnegie, 173, boul. Saint-Germain). — L'auteur, professeur à l'Institut des hautes études internationales de Genève, estime qu'aucun obstacle sérieux ne s'oppose, du point de vue des Etats-Unis, à une collaboration internationale telle que la conçoivent les Européens. Il considère l'idée de l'isolement américain comme un mythe et prétend montrer que depuis la Guerre la politique de sa nation a été, malgré quelques apparences du contraire, constamment dirigée vers la coopération internationale. — Léon Baratz : *Sur les origines étrangères de la plupart des lois civiles russes* (Arthur Rousseau). — L'auteur pense que la plus grande partie du droit civil russe qu'ont détruit les Soviets et qui aurait, aujourd'hui, dans sa codification, un bon siècle d'existence est de source diversement européenne. Le barbare droit civil établi par les Soviets est, lui, de source asiatique mais il n'aura qu'un temps, comme n'aura qu'un temps l'expérience bolchevique; et la Russie, soumise aujourd'hui à un despotisme qui la ramène à Gengis Khan, trouvera bientôt dans les codes européens de quoi se remettre

à la page des nations civilisées. Ainsi soit-il! — Henri Pensa : *Les Mœurs du temps jadis, d'après les sentences de justice* (Félix Alcan). — Le lecteur trouvera, certes, dans ce livre de quoi admettre que « les passions qui font agir les hommes », si elles les poussent « parfois à de belles actions », les poussent « trop souvent aussi à de détestables ». Mais je n'eusse point cru que l'auteur se soit aussi employé qu'il le déclare à interroger « les anciennes archives où dorment en des liasses, soigneusement conservés, les sacs des anciennes procédures ». Enfin, puisqu'il nous le dit... Voici, en tous cas, l'histoire du Chien de Montargis, la trahison du Connétable de Bourbon, la condamnation à mort de Don Carlos et celle d'Alexis Petrowitz par leurs monarques de père, le procès en sorcellerie du vicaire Louis Gaufredi, brûlé à Aix en 1611, l'assassinat de la marquise de Ganges par ses beaux-frères (1667), et, parmi beaucoup d'autres vieilles connaissances, une affaire très curieuse que je ne connaissais point : le procès du président à mortier Giroux, polycriminel supplicié en 1643 à Dijon. Le recueil va jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. — Géo London : *Les grands procès de l'année : 1936* (Edit. de France, 20, avenue Rapp). — C'est le dixième volume de la collection : ses sujets et l'art du présentateur ne le rendent pas moins intéressant que les neuf autres. On y trouvera notamment : le procès des Oustachis, la mort tragique du champion cycliste Henri Pélissier, le martyre de la petite Nicole Marescot et les cent coups de couteau de l'adjudant Beaumes. — Jean France : *Autour de l'Affaire Dreyfus; souvenirs de la Sûreté Générale* (Rieder). Nous n'avions pas sur l'Affaire les souvenirs d'un magistrat de police. Ce livre-ci émane d'un magistrat sans cesse très bien placé pour la voir et qui fut mêlé par ses fonctions à plus d'un de ses épisodes : en 1899 par exemple, il recevait le Capitaine au débarqué de l'Ile du Diable. Livre excellent : clair, complet, de renseignement abondant, choisi et sûr, recommandable au lecteur désireux de savoir au juste, à condition que ce soit sans fatigue, en quoi consiste l'Affaire. L'ouvrage de M. France ne le fatiguera pas, et je l'appellerai divertissant, si l'épithète pouvait convenir à un aussi navrant sujet. Mais, ouvrage de vulgarisation au meilleur sens du mot, ce livre, de bonne foi et de bonne humeur, présente aussi un caractère scientifique. Il n'est guère de protagonistes ou de comparses de l'Affaire, en effet, que l'auteur n'ait connu et sur les actes et le caractère de qui il n'ait pu exercer, directement, ses évidentes qualités de psychologue : un psychologue sévère dans l'observation, indulgent dans le compte-rendu d'icelle.

MARCEL COULON.

GÉOGRAPHIE

R. Blanchard : *Géographie de l'Europe*, 1 vol. in-8°, 17 pl. hors texte, 36 fig. Paris, Alcan, 1936. — J. Canu : *La Basse Normandie* (Collection Gens et pays de chez nous), 1 vol. in-8°, nombr. phot. Paris, J. de Gigord, s.d. [1936].

Raoul Blanchard, professeur de géographie à l'Université de Grenoble et à l'Université américaine de Harvard, passe tous les ans six mois aux Etats-Unis. C'est là qu'on lui a suggéré d'écrire pour le public studieux d'Amérique un volume sur l'Europe; l'auteur a pensé que ce travail pouvait rendre des services aussi bien de ce côté de l'Atlantique que de l'autre; aussi publie-t-il une **Géographie de l'Europe** à la fois utile au grand public cultivé et aux spécialistes, qui ne disposent point d'un volume unique, commode et suffisamment étoffé sur ce sujet.

L'entreprise était intéressante. Jusqu'ici, sur l'Europe, entre les manuels scolaires, généralement illisibles et ennuyeux, et les gros volumes imposants, mais coûteux, de la *Géographie universelle*, nous ne pouvions rien offrir au public désireux d'avoir une image à peu près exacte et complète de notre continent. Ce désir de notre public n'est plus une vaine curiosité. Nous avons tous, plus ou moins, le sentiment que l'Europe est devenue fort petite. Tout ce qui s'y passe hors de nos frontièress nous intéresse directement. Les Français, avant 1914, vivaient dans une étonnante ignorance de l'Europe centrale et orientale : nos diplomates et nos hommes d'Etat ont commis des bévues géographiques mémorables dont plusieurs nous ont coûté cher; si nous avions eu autrefois sur notre continent un volume comparable à celui de Blanchard, peut-être nos hommes publics auraient-ils daigné s'instruire.

Il n'est pas indifférent, au surplus, que le travail ait été fait, non seulement par un spécialiste averti, mais par un spécialiste qui passe aux Etats-Unis la moitié de l'année. Loin de l'Europe, en replaçant celle-ci dans son cadre planétaire et en la comparant avec la civilisation issue d'elle, on a chance de la voir d'une manière plus nette au stade présent de son évolution.

Le travail de Blanchard n'est donc point un simple recueil de faits et de statistiques, si intéressant que puisse être un

tel recueil bien mis à jour. C'est un travail original où abondent les points de vue personnels, résultats d'une longue expérience et de nombreuses observations comparées.

Je ne suivrai pas Blanchard dans l'analyse descriptive des régions et des Etats de l'Europe. Que cette analyse soit parfois trop touffue, c'est un défaut inévitable. Il fallait, en peu de pages, tout dire, ou du moins le plus possible, sur les grandes relations physiques et humaines. Je puis dire simplement qu'il y a peu ou pas d'inexactitudes et que, malgré la densité du texte, le volume se lit sans fatigue.

J'insisterai davantage sur les quarante pages de synthèse où l'auteur, à la fin du volume, résume les *traits économiques et humains* de l'Europe. C'est une vue d'ensemble de l'état politique et social de notre continent; ce sont même d'inévitables échappées sur les possibilités proches ou lointaines de son avenir.

Deux idées générales dominent cet ensemble. La première, c'est que par ses forces et par ses ressources de tout ordre, l'Europe demeure à la tête de la civilisation, au point de vue matériel comme au point de vue moral. La seconde, c'est qu'elle traverse une crise extrêmement dangereuse qui pourrait faire sombrer la civilisation dans un chaos sans précédent. Cette phrase ne vient point, non plus qu'aucune phrase analogue, sous la plume de Blanchard, toujours très prudente. Mais il n'est pas malaisé de discerner que c'est là le fond de sa pensée.

L'Europe conserve toujours sa primauté matérielle et morale. Elle la conserve par sa population nombreuse (près du tiers de l'humanité) et toujours rapidement croissante. Elle la conserve par son agriculture et par son élevage, par ses industries de transformation, par son commerce actif, par ses foyers intellectuels qui demeurent les premiers du monde. Elle la conserve par ses dépendances, qui doublent, dit Blanchard, la puissance du continent, par l'Afrique qui dépend d'elle tout entière, par l'Amérique qui n'en dépend plus politiquement mais qui conserve tant de liens avec elle, et par les grands empires coloniaux d'Asie et d'Insulinde. Il y a 740 millions d'hommes qui vivent, hors d'Europe, dans la dépendance des 500 millions d'Européens.

« Il y a eu peut-être quelque pessimisme au lendemain de la grande guerre, dit Blanchard avec sa prudence habituelle, à annoncer le déclin de l'Europe; il faut simplement dire que sa supériorité n'est plus aussi éclatante qu'auparavant. »

Cela est vrai; je parlerai même plus net que Blanchard. Le *déclin de l'Europe* a été un de ces bobards dont notre imagination a été nourrie immédiatement après la guerre; bobard né de la fièvre guerrière, comme tant d'autres naquirent à Paris, en 1871, de la fièvre obsidionale.

Mais que d'ombres au tableau! Ces ombres, il faut le dire, sont toutes nées de la guerre et de ses suites.

Il y a lutte, en Europe, entre les forces d'union et les forces de désunion. Les forces de désunion, jusqu'ici, l'emportent de beaucoup sur les autres. Le continent est divisé en une marqueterie de 38 groupements qui de plus en plus tendent, non seulement à s'isoler, mais à se dresser les uns contre les autres.

Nationalismes économiques. Nationalismes linguistiques jaloux. Autarchies. Economies fermées. Armements intensifs. Tout cela exprime des aspects différents d'un même phénomène. Les crabes enfermés dans un panier cherchent à se dévorer les uns les autres. « L'Europe, disent les Américains, est un panier de crabes. » — « L'Europe, dit Blanchard, est un échiquier de forteresses dans lesquelles chaque peuple vit enfermé. » Où sont les hommes d'Etat, où sont les dirigeants de génie, où sont les groupements vivants et actifs qui nous orienteront vers les Etats-Unis d'Europe? Je ne les vois nulle part, pas plus en France et en Angleterre qu'ailleurs, malgré les beaux discours qui ne sont que des *flatus vocis*.

§

Les études de géographie régionale qui sont poursuivies en France avec tant d'ardeur depuis une trentaine d'années ne sont pas toujours aussi bien connues qu'elles méritent de l'être. Souvent, il faut l'avouer, leur abord n'est pas aimable. Elles sont massives, hermétiques, hérissées de faits et de chiffres et parfois encombrées d'une terminologie scientifique peu utile. Aussi, lorsqu'un écrivain se place sur un plan plus accessible pour décrire un des pays de France, lorsqu'il

se fait plus attrayant tout en conservant l'acquis scientifique accumulé, il mérite la gratitude de tous. Tel est le cas de M. Jean Canu, qui présente au public une monographie de la **Basse Normandie** pleine de fraîcheur et d'entrain, et illustrée de nombreuses photographies de monuments et de paysages, toutes très bien choisies et merveilleusement reproduites.

Cette Basse Normandie est favorisée entre toutes les régions françaises. Avant la guerre ont paru, à son sujet, l'admirable étude de géographie physique de Bigot, et l'étude de géographie humaine moins réussie de De Felice. Aujourd'hui, elle est la matière d'un travail moins fouillé, moins original au point de vue géographique, mais plus attrayant et conçu sur un plan plus vaste, car il comprend, aussi bien que les paysages et les genres de vie, le folklore, les légendes, les impressions d'art, et même les souvenirs littéraires qui se pressent sous la plume de l'auteur : de temps à autre sont évoqués les écrivains bas normands ou qui ont parlé de la Basse Normandie, Stendhal, Maupassant, Marcel Proust, Remy de Gourmont et surtout Barbey d'Aurevilly.

Jean Canu se préoccupe d'abord de définir et de délimiter la Basse Normandie. Préoccupation très géographique. Il ne suffit pas de dire que la Basse Normandie, c'est, en gros, l'ensemble des trois départements de l'Orne, du Calvados et de la Manche. Il faut dire encore pourquoi on isole cet ensemble du reste de la Normandie et de l'ensemble de la France. Or, nous savons depuis longtemps que les deux notions de *région physique* et de *région humaine* sont bien loin de se superposer exactement; nous savons aussi qu'au lieu de limites précises, la géographie ne nous donne souvent que des transitions insensibles. Il n'est pas étonnant que l'auteur de la *Basse Normandie* ne réussisse ni a bien délimiter, ni a bien définir sa région. « Il se tourmente beaucoup, dirait Paul Louis Courier, pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là. » Il fait bien de la laisser là.

Nous aimons mieux le suivre dans sa promenade pittoresque et savante de Lisieux au Mont-Saint-Michel, à travers les aspects variés des choses et des hommes : d'abord la Basse Normandie de la terre, campagnes et bocages, puis la Basse Normandie de la mer, plages basses de la baie de Seine

et côtes rocheuses du Cotentin, celles-ci déjà presque bretonnes, surtout au Finistère normand de la Hague. Chemin faisant nous assistons aux genres de vie locaux, presque partout plantureux, même là où ils étaient autrefois indigents et grossiers; nous apprenons tout ce qu'il est bon de savoir sur les costumes en voie de disparition, sur le folklore, les vieilles superstitions et les légendes qui eux aussi appartiennent à un passé à peu près mort. Ce qui ne meurt pas, malheureusement, ce qui même vit de plus en plus, c'est l'alcoolisme. « Le petit verre, dit Jean Canu, est en train de tuer à petit feu la Basse Normandie en général, et le pays d'Auge en particulier. » Il y a là un fléau mille fois plus malfaisant et plus tenace que les anciens privilèges féodaux. Il ne faut pas compter sur nos démagogues pour faire une nuit du 4 août contre le privilège des bouilleurs de cru.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Art populaire et loisirs ouvriers. Dossiers de la Coopération intellectuelle; Société des Nations; Institut international de Coopération intellectuelle, Paris, Palais-Royal, 2, rue de Montpensier, pet. in-4°, 326 p.

Parmi les problèmes pratiques que les organisateurs de l'Exposition ont à résoudre il en est un qui est à la base de tous les autres, puisque même dans le nom donné à cette Exposition il s'exprime timidement : Clouzot, Duchartre et Charles-Brun ont été chargés tout spécialement de faire représenter soit dans des pavillons particuliers, soit dans des arrangements d'ensemble, ce qui survit encore dans divers pays des « arts populaires ».

Dans une certaine mesure, l'œuvre entière sera l'exécution de quelques directives formulées dans un volume publié par l'Institut de Coopération intellectuelle sous le titre global d'Art **populaire et loisirs ouvriers** après consultation de personnages à tort ou à raison désignés officiellement comme compétents. Il faut signaler que le questionnaire transmis par le Bureau international du Travail était rédigé en termes si généraux qu'on dut éprouver bien des difficultés à répondre aux quatre questions essentielles.

L'introduction est une sorte de mise au point des réponses reçues. On y énumère les diverses causes qui ont déterminé

la décadence des arts populaires, mais sans avoir au début défini le sens précis, ni le contenu de ce terme, ni l'avoir distingué des *arts folkloriques,* qui sont tout autre chose. Car les produits vendus dans les Uni-Prix ou magasins de ce type sous divers noms sont « populaires » en ce qu'ils circulent dans le peuple entier; alors que des meubles, ou des contes merveilleux, ou des chansons dits « populaires » ne circulent que dans des milieux restreints et lors de certaines occasions seulement. Cette introduction est un vrai rapport administratif, fait dans l'abstrait, et par des bourgeois, d'après des rapports de bourgeois. Aussi toutes les belles phrases sur l'utilisation des arts populaires pour les loisirs ouvriers sont-elles complètement à côté de la question.

Plus proches des réalités tangibles sont les rapports individuels, bien que certains d'entre eux soient absolument sans valeur aucune, et que la plupart fassent preuve d'un optimisme de commande. Il y a des pays, comme l'Autriche, l'Italie, la Hongrie, les divers pays balkaniques, où le folklore est encore vivace et fait partie de la vie quotidienne de tous. Dans ces pays-là, il n'est pas difficile, par des encouragements et presque sans appuis financiers, de maintenir les costumes ruraux; de ressusciter des fêtes populaires disparues depuis la Guerre seulement; de recruter des chanteurs, des danseurs, des artistes « populaires » vrais et sincères. On peut aussi, comme en Roumanie et en Bulgarie, en Algérie et au Maroc subventionner des ateliers ruraux de tapis ou de poteries, admettre les travaux des paysans dans les expositions officielles dont jadis ils étaient bannis comme « grossiers » et « sans valeur artistique ». En Espagne, sans cette révolution et cette guerre civile, mon ami Hoyos-Sainz, créateur du *Museo del Pueblo español,* comptait établir un mouvement artisanal et commercial comme il s'en est créé un au Japon et dans la Tchéco-Slovaquie, qui exportent maintenant des produits populaires-folkloriques dans tous les pays. Le risque est évidemment, si on laisse faire les industriels et les commerçants seuls, que ces arts populaires deviennent de la camelote de bazar, comme il est arrivé pour les arts kabyles, la bijouterie juive-algérienne, les arts mineurs marocains.

Ces observations, je ne les emprunte certes pas au volume de la C. I. Le procédé qui consiste à demander leur avis à des incompétents, ou à des compétences nationalistes (le rapporteur allemand déclare que les arts populaires de son pays ne pourront se développer que quand on aura résolu le problème des réparations; et le directeur du C. I. laisse imprimer de pareilles bêtises), a pour effet de faire ressortir une tendance étatiste accusée : tous, sauf Julien pour la France, réclament une « organisation dirigée »; quelques-uns pourtant avouent timidement qu'on ne peut pas maintenir ou renouveler l'art « paysan » artificiellement.

Nous en avons une bonne preuve en France; et je crains que l'Exposition ne nous en apporte encore bien d'autres. Peu à peu ont été organisées des exhibitions de costumes régionaux, plus ou moins truqués; et chaque année maintenant on voit défiler dans diverses villes, et jusqu'au cinéma de Bourg-la-Reine, des troupes d'acteurs costumés représentatives des « provinces françaises ». Ces troupes chantent des chansons populaires arrangées, et en tout cas avec accompagnements, ce qui élimine le caractère vocal strict de ces chansons; elles dansent des rondes, farandoles, caroles, rigaudons, bourrées et Dieu sait quoi, sur des planches, en salle close, ou sur la Promenade des Anglais, sans l'excitation antérieure du travail des fenaisons ou des moissons, sans l'atmosphère égrillarde des jours de noce, sans la lumière irisée des granges embrumées de poussières, enfumée des salles basses. Bref, comme disent les gens du peuple, « ça fait un vrai Carnaval, mais pas si rigolo que l'autre.»

Dans tous les pays de l'Europe ont été organisées des exhibitions de ce genre; c'est bien de « l'art populaire » dans trois directions au moins, organisé et dirigé. Mais je demande : la vue de ces costumes les a-t-elle fait réadopter dans les villages ou régions dont ils étaient caractéristiques? Là où ils subsistent, comme dans certains coins de la Savoie, résisteront-ils aux nécessités économiques simplement parce que des Tarines et des Mauriennaises baladeuses, devenues actrices, se montrent à Paris, Nice, Biarritz ou Rouen? Et je demande encore : qu'est-ce que ces arts-là et les chansons populaires proprement dites ont à voir avec les « loisirs »

du peuple ouvrier? ou du peuple paysan? Car on ne doit pas oublier que dans beaucoup de pays européens, sauf en Allemagne et en pays slaves, le chant populaire est individuel, et non pas en chœur. En fait d'occupation pendant les loisirs, le peuple des villes et des campagnes préfère maintenant entendre les chansons au phono ou à la T. S. F., plutôt que chanter soi-même, et des chansons de caf.-conc!

Il ne reste donc pour les « loisirs » que les arts populaires plastiques et décoratifs à organiser. Ce qui fait surgir le problème de l'artisanat. J'ai là-dessus une opinion; mais la question appartient à une autre rubrique du *Mercure de France*. On doit juger, non en intellectuel, mais en manuel.

La seule observation que j'ose me permettre est que, tout folkloriste et ethnographe que je sois, je trouve autant de beauté vraie, et populaire aussi, puisque due à une collectivité anonyme, dans un moteur d'avion que dans un coucou de Nuremberg, ou dans la sculpture sur bois des Bretons.

Beaucoup de gouvernements ont accompli une œuvre scientifique excellente en faisant photographier et filmer des fêtes et cérémonies, enregistrer sur cylindres ou sur disques des chansons, et même constituer des musées documentaires. Cette idée-ci, notre Convention l'avait déjà eue, en instituant le Musée des Arts et Métiers, dont le nom dit exactement ce qu'il y a à faire, même maintenant; le malheur est que le mot « art » a été subordonné dans ce musée au mot « métier », ensuite identifié à « machine ». Mais on y trouve beaucoup d'objets anciens qui relèvent du folklore. Je parle de ce musée parce que plusieurs rapporteurs comptent beaucoup sur ce « procédé d'éducation du peuple ». Ils comptent tous aussi sans exception sur l'influence des conférences, et sur l'action des vulgarisateurs. Des vrais savants, comme de juste, pas un mot. Le rapporteur allemand ignore l'admirable équipe des Lehmann, Spamer, Pessler et cinquante autres pour le moins; depuis deux ou trois ans pourtant leur gouvernement fait appel à leur concours et a tenu à éliminer les fumistes. En Italie aussi l'organisme national de la C. I. comprend d'excellents savants, Paolo Toschi entre autres. Et en France?

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Charles Maurras : *Les vergers sur la mer*, Flammarion. — J.-L. Perret: *Portrait de la Finlande*, Plon. — Jacques Deval : *Rives pacifiques*, Gallimard. — Louise Hervieu : *Montsouris*, Emile-Paul. — Florian Le Roy : *Pays de Bretagne*, Alpina. — Mémento.

Il y eut un temps où Maurras, alors jeune, aimait à promener sa curiosité en divers lieux : « Je prenais le train, écrit-il, pour quelque ville d'entre Somme et Loire, sans autre idée que d'y suivre les rues et les chemins, en regardant non point ce qui était *à voir*, mais ce qui s'offrait à la vue... » Il acquit ainsi de l'amitié, par exemple, pour Senlis et Dieppe; mais il ne parle point de la cathédrale d'Amiens, située pourtant sur la Somme. Au fond, ses amours le ramenaient invinciblement vers la Méditerranée; c'est là qu'il s'est fixé en esprit, là qu'il a séjourné corporellement aussi souvent qu'il a pu.

Il allait de soi que Marseille, où tant de bateaux sont à quai, me murmurât, de temps en temps, que les îles d'Homère, le coteau de Tibur, étaient contigus à cet horizon.

Les Vergers sur la mer, c'est la corbeille des fruits que Maurras a cueillis en Provence et en Attique, sa terre natale l'ayant préparé à sa terre d'élection. (L'Italie ne vient qu'en seconde ligne). On y trouve des pages de toute époque, mais surtout de sa jeunesse, pages complémentaires d'*Anthinea*. Les unes sont des « choses vues », d'autres des voyages en esprit. Tout le livre est éducateur; on ne saurait souhaiter meilleure préparation générale à l'une de ces croisières en Méditerranée, aujourd'hui à la mode, dont Athènes constitue le principal attrait. Pour révéler l'âme grecque à une jeune femme ou à une jeune fille, ne suffirait-il pas de la méditation sur la stèle d'Hégêso?

Tranquillement assise à la porte de l'Ombre, l'Athénienne ne rêve point que beauté et jeunesse puissent ne plus rien être que leur poids de cendre légère.

On aimera aussi les lignes consacrées à l'ermitage de Martigues et à la rustique acropole qui domine les Bouches-du-Rhône. Mais certains regretteront de n'avoir jamais vu Maurras s'aventurer au-dessus de la Somme. Uniquement

orienté qu'il est vers la Méditerranée, sa compréhension de la France aurait peut-être pris un caractère plus universel s'il eût connu ces rivages de la mer du Nord, ces bassins de la Lys et de l'Escaut, d'où vinrent les Francs.

§

M. J. L. Perret nous engage, lui, à le suivre plus haut, plus loin, jusqu'aux bords glacés de la Baltique, et il sait nous y intéresser. Invitation au voyage, une fois de plus, pressante tentation que son **Portrait de la Finlande.**

Ce pays, grand comme les trois quarts du nôtre, a moins de quatre millions d'habitants; et ceux-ci aiment mieux y vivre disséminés plutôt que groupés, chaque propriétaire rural au centre de ses terres, selon la vieille coutume de l'indépendance nordique. Les citadins eux-mêmes ne sauraient se passer d'émigrer, au moins durant deux mois d'été, dans les libres étendues, « pour y jouir à la fois des plaisirs de la forêt et de ceux de l'eau ».

Sous ce climat scandinave, aux sept mois d'hiver et au printemps tardif succède sans transition une ardente saison où la nuit est presque abolie.

Un peu d'histoire moderne :

Entre 1809 et 1917, sous le régime russe, la Finlande put conserver ses institutions occidentales et son antique constitution. Et quand poignit enfin l'aube de l'indépendance, dans les convulsions qui bouleversèrent l'Empire tsariste, les efforts de la russification avaient glissé sur elle comme l'onde sur les plumes d'un oiseau.

L'U. R. S. S. crut reconquérir la Finlande en y propageant les idées communistes; mais elles y ont fait fiasco depuis l'échauffourée de Lapua, en 1930.

Des trains et des autocars [y] amenèrent des bandes de communistes qui avaient revêtu des blouses rouges, à la russe, et qui portaient des drapeaux et des écriteaux. C'en était trop. Immédiatement, les paysans de la localité se réunirent, et armés de solides gourdins, ils tombèrent à bras raccourcis sur leurs adversaires, arrachèrent les insignes et les blouses rouges et forcèrent les adeptes de Moscou de détaler sans tambour ni trompette. Il n'y eut pas d'effusion de sang, mais bien des yeux pochés et aussi

des bronchites, la température étant alors bien au-dessous de zéro.

Après nous avoir introduit dans Helsinki et les autres villes du pays, M. Perret nous fait partager ses impressions de la vie rurale dans les grands domaines. A Kotuavori, par exemple, sa matinée était consacrée au travail manuel : abattre des arbres, et faire sauter des rochers au besoin, afin de pratiquer des pistes dans la forêt. Ensuite, bain d'étang et bain de soleil. Au repas, guère de viande et point de vin, mais du poisson, des légumes et des fruits, de la cervoise ou du lait caillé. L'après-midi, travaux et jeux intellectuels; l'auteur essayait, pour sa part, de traduire en français les antiques bardes populaires du Kalevala. Le soir, enfin, parties de pêche prolongées parfois jusqu'à minuit dans un clair crépuscule.

Il paraît que le tourisme est encore médiocrement développé en Finlande. Les esprits peu enclins au conformisme estimeront donc que c'est le moment d'y aller, et la conclusion de M. Perret les y encouragera.

Il n'est pas exagéré de prétendre, assure-t-il, que la Scandinavie forme une sorte de paradis dans l'enfer actuel de l'Europe et qu'il fait bon y vivre dans une atmosphère que n'empoisonnent point le chômage et le mécontentement. La prospérité y est revenue après des années de pénitence. On a su y faire face courageusement à la crise, restreindre ses dépenses et concentrer toutes les énergies à parer aux difficultés, au lieu d'ergoter sur les responsabilités et de se jeter à la tête des accusations vaines et stériles.

§

M. Jacques Deval compare lui-même **Rives pacifiques,** le livre d'impressions qu'il rapporte d'un long voyage (Amérique, Honolulu, Japon, Chine), aux « confettis emportés à ses billets par les cisailles du contrôleur ».

Deux émotions cependant : la mort de Dollar, petit chien tendrement chéri qu'il a dû jeter de ses propres mains à la mer; et la lecture des journaux américains incitant le gouvernement à la réforme du film, au nom de leurs lecteurs : « Qu'il soit permis à nous, et à nos familles, de voir autre

chose à l'écran que des prostituées le matin, des grues à midi, et des courtisanes le soir... »

La réforme acquise, M. Deval est resté « longtemps confondu devant cet effarant ukase »; mais les danses exécutées sous ses yeux à Honolulu et dans les maisons de thé du Japon lui ont rendu peu à peu sa sérénité.

§

Les visages divers de Paris ont bien changé depuis la fin du XIXe siècle; Mme Louise Hervieu s'attache à nous décrire l'un d'eux, *Montsouris* où elle vécut enfant avec une sœur de son âge.

Si petites! nous vîmes naître et grandir notre quartier. Enfants nous-mêmes, nous l'aimions comme un autre enfant. De blancs maçons présidaient à sa croissance. Il était tout en larges avenues, la rue Gazan figurait une carrière avec, en contre-bas, les maisons de la rue de l'Amiral-Mouchez; et la rue Nansouty dévoilait ses flancs abrupts et crayeux. Des artistes qui aiment l'inviolé s'y établirent comme des robinsons.

En ce temps, et même après l'Exposition de 1900, les omnibus à chevaux faisaient encore concurrence à de monstrueux tramways. Les fillettes escaladaient volontiers l'impériale, et admiraient le cocher quand, sortant du bistro, « il s'élançait à l'assaut de son siège et l'occupait sans coup férir ». Ensuite de quoi, l'équipage se mettait bruyamment en route, « pétaradant sur les pavés contrariants, parmi les gamins béant et bavardant, et l'excitation des cabots ».

Mme Hervieu réserve une page touchante à la laitière — non point de Montfermeil, ô Paul de Kock! — mais de Montsouris, superbe fille blonde qui gouvernait une rosse sujette à s'emballer, comme il advint un soir orageux de juillet. Sa voiture versa, elle fut ramassée à demi-morte, couverte de sang parmi les débris de ses pots de lait, et portée à la plus proche pharmacie.

.....Elle semblait dormir d'un farouche et dernier sommeil, lorsque, aux heurts du portement, l'étoffe de son corsage déjà entamée céda en une large déchirure. Deux seins comme des globes de lumière et d'opale jaillirent du corset. Le pas des porteurs leur donnait une vie merveilleuse, quand le restant du corps était peut-

être un cadavre. Une rouge rigole de sang se glissa entre eux. Je fus éblouie de cette révélation d'une si éclatante douceur.

Mais sitôt, je souffris de les voir ainsi exposés. Instinctivement, je levais la tête vers les hommes; ils ne voyaient rien ou bien ils ne voulaient pas voir. C'est alors qu'une vieille femme présente tira de sa poche un mouchoir non encore déplié qu'elle posa délicatement, non sur le visage, mais sur cette poitrine plus précieuse encore.

Longtemps après que la blessée, guérie, eut repris son travail, l'enfant resta frémissante de cet accident qui influa sur l'orientation de sa vie.

Oh! ma laitière, vous qui ne connaissiez pas la beauté, même de nom, vous me l'avez apprise. De grands maîtres n'ont pas fait plus pour moi. Quand je portais dans mes bras tremblants de fillette votre beau membre blessé, j'ai compris que je devais protéger de ma tendresse cette chose, la plus banale et la plus précieuse, la chair, notre chair à tous.

C'est son accent humain qui confère une valeur à cet opuscule d'une centaine de pages. Une sensibilité féminine incorporée à un quartier de Paris en fait tout le prix.

Pays de Bretagne, par M. Florian Le Roy, est au contraire un volume de grandes dimensions, superbement illustré par les aquarelles de Mathurin Méheut et les intelligentes photos d'un Jean Roubier et d'un Robert Rieder, entre autres. Heureuse la province choisie pour être ainsi mise à l'honneur! Elle y prêtait, sans doute, mais quel trésor de sites et de monuments ne recèle pas encore le moindre pays de France, celui vers lequel se dirigent le moins les touristes! Espérons voir se développer peu à peu dans l'édition un « tour de France » complet, aussi bien réussi que ce tour de Bretagne. Avoir ce livre sur sa table, c'est voyager avec un ami.

Mémento. — *Les Auvergnats de Paris,* texte et dessins de François-Paul Raynal. D'intéressantes notes sur les porteurs d'eau et les ramoneurs de jadis, sur les chaudronniers qui exercent encore à Paris un métier de tout temps pratiqué parmi les monts d'Auvergne, sur les charbonniers que la capitale nomme irrévérencieusement des *bougnats.* L'article consacré aux bals-musettes est particulièrement savoureux. (Edition de l'Auvergne littéraire, Clermont-Ferrand.)

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LITTÉRATURE EXOTIQUE ET QUESTIONS COLONIALES

Louis de Pace : *La France d'Outre-Mer*, La Technique du Livre. — François Piétri : *Veillons au Salut de l'Empire*, Les Editions de France. — Jean Marsillat : *L'Abbé Lambert et les Oranais*, Editions africaines. — Jean Joubert des Ouches : *L'Adieu au Bled;* Théodore Monod : *Méharées*, Editions « Je sers ». — Lyautey : *Vers le Maroc* (Lettres du Sud-Oranais), Librairie Armand Colin. — Georges Hardy : *L'Afrique Occidentale Française*, H. Laurens, éditeur. — Marc Le Guillerme : *Bagarres en Palestine*, Editions Baudinière. — Henriette Célarié : *Promenades en Indochine*, Editions Baudinière. — Yvonne et Lucien Vincy : *Sous le Ciel tahitien*, Nouvelles Editions de Paris. — Pierre Flottes : *Le Drame Intérieur de Pierre Loti*, Le Courrier Littéraire. — Lionello Fiumi : *Images des Antilles*, Editions des Presses modernes.

L'approche et l'inauguration de différents pavillons coloniaux de l'Exposition Internationale de 1937 (Arts et Technique) nous valent une recrudescence d'ouvrages coloniaux, d'ordre général ou d'ordre spécialisé.

Tels **La France d'Outre-Mer,** de Louis de Pace (préface de Charles Daniélou, ancien ministre), et *Veillons au salut de l'Empire...*, de mon brillant confrère François Piétri. A première vue, il semblerait que *La France d'Outre-Mer*, très bien éditée et présentée par « La Technique du Livre » (qui décidément se lance!) ne soit qu'un ouvrage colonial technique, un peu ingrat. Il est certain que son auteur, solidement documenté sur nos possessions nord-africaines, indochinoises et malgaches n'a eu que l'intention d'écrire un ouvrage objectif. Sans chercher à passionner son lecteur, M. Louis de Pace paraît avoir surtout porté son effort sur le service de santé aux colonies, le problème musulman en Algérie, Tunisie et Maroc, et s'être un peu désintéressé de nos possessions françaises aux Antilles, en Guyane, en Océanie, etc...

Quoi qu'il en soit, son effort est méritoire, sans atteindre toutefois à la valeur du gros ouvrage de M. François Piétri, ancien ministre des Colonies. Cet écrivain, déjà réputé en matière de finances, a heureusement divisé son **Veillons au Salut de l'Empire...** (curieuse paraphrase de l'hymne napoléonien) en 5 parties. D'abord, la tâche « impériale », qui commence par un tour d'horizon en 1930 pour se poursuivre par une étude assez serrée sur le triple objectif de la colonisation d'aujourd'hui. Vient ensuite ce que M. Piétri appelle le miracle marocain : tutelle française, menace Abd-El-Krim, voi-

sinage espagnol du Rif, clairvoyance de Lyautey. La 3e partie de cet ouvrage — adaptation livresque de débats parlementaires et de conférences — a trait aux nuages qui obscurcirent un moment notre ciel indochinois : guerre annamite et troubles de Yen-Bay. Ces constatations orales prennent plus de poids à être condensées en ouvrage. M. François Piétri qui, je le répète, fut deux fois notre ministre des Colonies, y apporte la double marque d'un économiste et d'un argentier, féru de marine marchande et d'outillage dans certains ports métropolitains, tels que Le Havre, porte d'Empire. Enfin l'auteur de ce gros ouvrage, qui a sûrement retenu l'attention de MM. Hardy et Archimbaud, consacre la 5e partie de ce livre au problème humain : Ecoles de chefs, pionniers de l'air, entreprise Congo-Océan, travail forcé. Il est impossible que *Veillons au salut de l'Empire...* passe inaperçu auprès du public colonial français, ainsi qu'auprès du public étranger, britannique, italien, hollandais, belge et portugais.

M. Jean Marsillat consacre à l'abbé Lambert, députémaire d'Oran, une assez étrange plaquette intitulée **L'Abbé Lambert et les Oranais,** où, comme on dit, il y a à boire et à manger, le tout teinté d'une certaine ironie, peut-être un peu cavalière pour la soutane de M. le curé Lambert...

Autre plaquette marocaine de M. Jean Joubert des Ouches, intitulée **L'Adieu au Bled,** un peu brève. Pourquoi cet écrivain n'a-t-il pas donné à sa brochure l'importance et la consistance de **Méharées,** de M. Théodore Monod, volume caillouteux et confus, d'un style incohérent, sans aucun charme. Heureusement que, grâce à la piété de Pierre Lyautey, vient de paraître des **Lettres du Sud-Oranais** (*1903-1906*), exhumation posthume d'une correspondance de l'illustre maréchal!

Nous nous attarderons volontairement à résumer ce recueil de lente conquête, tantôt par colonnes militaires opérant dans le sud, à Ras-el-Aïn (affaire de Berguent, remontant à juin 1904), tantôt pacifique comme la visite de Jonnart en 1905, ou parlementaire comme l'interpellation Jaurès à la Chambre. L'ouvrage, enrichi d'une carte hors texte, nous fait ensuite zigzaguer de Beni-Ounif à Béchar, puis sur le glacis de la Moulouya, en 1906. Ainsi, apprenons-nous beau-

coup de choses ignorées sur le projet de police algéro-marocaine, sur l'affaire de l'oued Nesly. Bien entendu, nous y trouverons les répercussions de la conférence d'Algésiras, en ce qui concerne l'attitude de l'Allemagne vis-à-vis des indigènes, sans oublier les événements touchant à la soumission des Beni Guil, dissidents. Tout cela, extrêmement vivant, plein de suc, de sève, d'enthousiasme, d'impatience ou d'ironie. Quel homme! Le maréchal y déploie toute sa verve de colonial, voire de *poète*. En voulez-vous la preuve? Ecoutez ces vers libres :

Sous le grand ciel, voici le bled,
L'immense steppe verte et rose.
N'y venez pas, les gens de prose,
C'est notre terre, cavaliers,
Enthousiastes, irréguliers,
A nous le bled!

Lyautey est le premier à *blaguer* ces vers de mirliton, rimés au cours de longues étapes à cheval, en tête de sa troupe. — « Ce n'est pas cela, ajouta-t-il au vicomte E. M. de Vogüé après six strophes de ce type, ce n'est pas cela qui me mènera à l'Académie française (!) et je vous autorise à me prendre en pitié : que voulez-vous, on ne reçoit pas impunément le soleil sur la tête, 15 jours durant! » (Je dédie cette boutade à notre Directeur Georges Duhamel, qui en rira tout le premier.)

Mais ce que je préfère peut-être dans ces amusants et incisifs *inédits*, ce sont les lettres sud-oranaises du maréchal qui ont trait à la menace du Tafilalet insoumis. C'était alors le plein moment des attaques et des poursuites des Harkas, de juillet à décembre 1906. Telle la pittoresque missive adressée par le *général* Lyautey à mon excellent confrère et ami René Moulin, ancien diplomate, directeur du *Panorama*.

Aïn Sefra, le 28 décembre 1906.

Il y a en ce moment et dans les milieux les plus prépondérants, une campagne formidable contre moi. La guigne a été la chute d'Etienne, survenant juste à ce moment. Nous y avons tous été englobés. J'ai été nettement accusé de fomenter, de *payer* la campagne de presse (faudrait-il que je fusse riche!), de fomenter ici tous les troubles et les incidents et c'est pourquoi, à ce moment,

j'ai adjuré mes amis, à commencer par vous, de ne plus prononcer mon nom — mais ce n'est pas fini.

Le général Picquart a *subi* ma désignation pour Oran, mais de mauvaise grâce, en l'entourant de restrictions telles qu'encore aujourd'hui je ne sais si je vais pouvoir l'accepter, — je pars pour Alger et si le gouverneur ne réussit pas à remettre les choses au point, *je demanderai ma retraite*. C'est un gros et dur sacrifice, mais tout vaut mieux que de rester dans un guêpier au risque d'y compromettre mon honorabilité, ma dignité, mon intégrité. Le régime nouveau ne me dit rien qui vaille, c'est celui de la férule, de la suspicion et de la délation, — et après la si grande confiance que, depuis cinq ans, j'ai trouvée chez mes ministres, cela me change par trop. Vous me retrouverez donc peut-être dans quelques semaines à Paris, redevenu civil — et libre — et alors nous ferons toutes les campagnes que nous voudrons, et il y en a de belles à faire, — quel gâchis, quelle tristesse, quelle honte!

Dès maintenant, d'ailleurs, je sais que je ne suis plus qu'un « suspect » pour la rue Saint-Dominique, suspect comme colonial, comme ami d'Etienne, comme homme d'action.

Certes, nous ne polémiquerons pas sur cette curieuse lettre, pleine d'alacrité, qui émane d'une grande voix d'outre-tombe; mais, sans nous arrêter au fait qu'en politique Lyautey passait parfois pour un « affreux réactionnaire », nous conclurons à la maîtrise du créateur du Maroc moderne. Attristé par les angoisses et les querelles de clocher, persécutions avouées ou sournoises qui l'émeuvent, le grand soldat et le grand administrateur laisse éclater les rancœurs et les découragements de son cœur généreux.

Passons à **L'Afrique Occidentale Française,** de Georges Hardy, l'éminent recteur de l'Académie d'Alger. Ce livre méthodique, bien charpenté, est sans prétentions inutiles et hors de propos; mais il constitue — par ses citations d'auteurs extrêmement qualifiés — une anthologie littéraire tout à fait remarquable. De jolies illustrations et reproductions d'estampes agrémentent ce volume d'un haut intérêt colonial.

Si, quittant l'A. O. F. pour l'Orient proprement dit, nous nous transportons en Palestine, nous constaterons qu'avec le talent direct et incisif qui lui est propre, Marc Le Guillerme, auteur de *Femmes voilées* (roman qui se passait à Alep), vient de nous donner une histoire vécue. Mais la mé-

thode de Marc Le Guillerme n'est pas la même que celle de Georges Hardy. N'hésitons pas à reconnaître qu'elle a plus d'attrait littéraire. Son nouveau livre, **Bagarres en Palestine,** n'est pas un roman mais est mieux qu'un roman : c'est une sorte d'histoire analytique, parfois dialoguée, entre Anglais, Arabes et Israélites, récit vivant, plein de couleur sur les agissements de l'émir Faour... On pense à l'*Intelligence Service,* au fameux colonel Lawrence, à toutes les intrigues qui se jouent en Transjordanie, en Irak et autres lieux. Allons au fond des choses : *Bagarres en Palestine* est de l'histoire documentée plutôt que romancée. Les gens sérieux qui s'intéressent aux choses du Proche-Orient, liront et reliront avec fruit ce livre.

Sur le plan indochinois, Henriette Célarié, fécond et réputé auteur colonial, nous donne aussi chez Baudinière : **Promenades en Indochine,** qui raviront les amateurs de mœurs annamites. Que de détails techniques mais alertes, amusants, spirituels! On apprend à y connaître les *nhâ-qués,* ces paysans cochinchinois ou tonkinois parmi lesquels j'ai, moi-même, vécu à deux reprises et que je tiens pour de braves gens, travailleurs, inoffensifs et bons enfants, quoi qu'on en dise. Il suffit de savoir les prendre et les comprendre, ce qui est manifestement le cas d'Henriette Célarié. **Sous le ciel tahitien,** roman idyllique d'Yvonne et Lucien Vincy, est un conflit d'âmes en Polynésie. Fraîcheur, amour, psychologie, jalousie et drame!

Il semble que Pierre Loti revienne *à la mode,* après une très courte éclipse. Voici seulement 13 ans que le grand écrivain descriptif nous a quittés en pleine gloire. J'avais le privilège de le connaître, et je l'admirais beaucoup. J'ose dire qu'il m'aimait un peu, rejetant sur ma modeste personne beaucoup de la tendre amitié qu'il avait toujours portée à la fille de son grand ami Alphonse Daudet. Même, il avait eu la bonne grâce d'être le témoin du mariage de celle-ci, en 1913; d'où, entre lui et ma femme, une assez importante correspondance encore inédite, pleine de charme et de nostalgie, qui sera peut-être un jour publiée et commentée dans une revue. Aussi le livre émouvant de M. Pierre Flottes, **Le Drame intérieur de Pierre Loti,** a-t-il particulièrement

retenu mon attention. Le grand poète et artiste charentais, rêveur, parfois morbide, toujours nostalgique, y revit intensément. Seuls en sentiront la noblesse désabusée ceux qui ont voyagé, navigué, ou même simplement... *rêvé*. Mon beau-frère, Léon Daudet, qui a connu Pierre Loti, ne l'a jamais aimé et admiré parce que, polémiste plein de verve, il n'appréciait guère cette « mièvrerie » indécise et délicieuse qui nous enchante, nous autres exotiques. Loti l'agaçait par son subjectivisme excessif, par son duel entre le chrétien et le primitif, par ses turqueries naïves et ses enchantements nocturnes. Cet injuste jugement trouve son excuse dans le fait que l'auteur du *Voyage de Shakespeare* a, lui-même, assez peu voyagé et convient qu'il ne s'est jamais beaucoup intéressé à l'exotisme. On ne peut pas être universel; et ceci ne retire rien à son puissant talent.

Pour en revenir au livre de M. Pierre Flottes, celui-ci a remarquablement évoqué l'époque de Julien Viaud, « ce XIX[e] siècle finissant, ignorant du chômage et de la guerre, qui se complaisait aux mélancolies voluptueuses et au dédain précieux ». Dans une langue harmonieuse, parfois mordante, M. Flottes a finement analysé, décortiqué, disséqué, fibre par fibre, le voyageur, le marin, l'errant qu'était Loti, subjugué par les paysages magnifiques ou désertiques de l'univers. Il est incontestable que l'œuvre de Loti se meut prestigieusement entre l'égoïsme du dilettante et l'altruisme du pèlerin pitoyable; mais — qu'on raffole de Loti ou qu'il vous crispe — on ne peut lui retirer deux choses : sa sensibilité maladive et son style étincelant. Le présomptueux et génial Chateaubriand n'avait-il pas aussi ces deux défauts, ou ces deux qualités, que je viens de trouver dans **Images des Antilles,** de mon confrère et ami italien, le poète Lionello Fiumi, considéré dans toute la péninsule-sœur comme un second Gabriele d'Annunzio?

Parlons un peu de ce recueil antillais, en prose *française*, qui constitue le noble et éclatant hommage d'un Latin épris de notre colonisation. C'est une série de grands tableaux ou de tableautins pleins de couleur et de tendresse pour ces créoles açoriens, guadeloupéens, martiniquais, haïtiens, cubains. Tout y est à lire, j'allais dire à *chanter*, à haute voix,

tant le style en est musical, harmonieux, sonore!... Ces *Images des Antilles* — pour nous autres pèlerins ou passagers du « Tricentenaire » — c'est une sorte de symphonie descriptive dont chaque escale apparaît comme un *leit-motiv* wagnérien, quelque chose comme la nef de Tristan et d'Yseult voguant sur une mer latine à peine agitée, amoureuse, crépusculaire. Ces poèmes, écrits *directement* en un français très pur, sont conçus dans le goût moderne mais fourmillent d'images ravissantes, de trouvailles imprévues, qui enchantent le lecteur. Par exemple, naviguant en pleine Mer des Sargasses, Lionello Fiumi voit flotter sur les eaux, fendues par la proue, ces anneaux de sargasses et il les compare à des bracelets d'or bruni, messages par lesquels les belles femmes d'une ville d'Ys engloutie, pâlies dans l'ennui des profondeurs, se rappellent à la chaude tendresse des vivants.

Je ne m'étonne plus que Lionello Fiumi, cet incomparable poète italien, soit traduit en *vingt* langues européennes et asiatiques : un véritable aède appartient à tous.

ROBERT CHAUVELOT.

LES REVUES

Les Marges : n° sur Eugène Montfort; son dernier voyage et le retour à Port-Vendres, racontés par son compagnon de route, M. Georges Pillement. — *La Nouvelle Revue française* : deux notes de M. Francis Jammes: le champignon; les abeilles. — *Les Amis de Léon Deubel* : un sonnet inédit du poète; appel à la discrétion sur sa fin tragique. — *La Grande Revue* : consultation de ses lecteurs; leur tiédeur à l'endroit de la littérature. — *Commune:* Un « forgeur » décrit le travail aux forges. — Mémento.

C'est avec émotion que nous avons reçu le numéro hors série daté de juin, des **Marges.** C'est avec joie que nous lûmes au verso de la couverture l'annonce du prochain fascicule *pour octobre.* Ainsi, la libre revue continuera sa belle route droite vers des temps où la littérature, dégagée de la publicité commerciale, des complaisances de chapelle, des corruptions qui la menacent de mort et émanent autant du snobisme que de la démagogie, sera peut-être le plus haut enseignement des hommes dans un monde renouvelé.

« Eugène Montfort (1877-1936) », tel est le titre de ce numéro de juin. En près de deux cents pages d'un texte serré,

les amis, les confrères, les collaborateurs de Montfort, rendent témoignage à l'homme, à l'écrivain, au directeur de revue. Et c'est pour lui un commencement de justice. On est heureux de lire sous la plume de M. Louis Bertrand que *La Turque* est « un chef-d'œuvre authentique ». On appaudit à tous ces éloges écrits, avec le regret que Montfort vivant n'ait pas été loué dans son œuvre comme il l'est défunt. Ces découvertes tardives ont quelque chose de navrant, quand on sait le bien que celui qui est leur objet aurait ressenti d'une reconnaissance moins tacite de son talent. Les uns l'affilient à Stendhal; les autres, à Gérard de Nerval. Ces correspondances spirituelles à deux maîtres si peu ressemblants prouvent l'incertitude même des jugements émis. Où ceux-ci ne sauraient être honnêtement discutés, c'est quand ils placent l'œuvre de Montfort, romancier et essayiste, en bonne place dans l'histoire de la littérature française.

Sur la foi des journaux, on avait pu croire que, pour prématurée qu'elle fût, la mort de l'écrivain avait été une douce fin, au retour d'un voyage heureux en Algérie. La vérité est affreusement cruelle. M. Georges Pillement la conte, à qui Montfort écrivait, en octobre dernier : « J'attends patiemment les croque-morts. » M. Pillement fut de ce voyage « rapide et chargé » : Marseille, Alger, la Kabylie, Bougie, Constantine, Biskra, Touggourt, retour par Alger et Port-Vendres — qui eut raison des dernières forces de son ami. Et tel est le récit des derniers jours à proximité des moments suprêmes d'Eugène Montfort :

Je me promettais de dire à nos bons amis et collaborateurs des *Marges* : « Vous savez, il n'a pas été très brillant en Algérie, notre cher Montfort » et de le taquiner gentiment là-dessus. Et j'aurais exhibé la photo que j'ai prise de lui à Biskra, à dos de chameau et que je présumais d'avance très réussie, en leur disant : « Voyez l'air martial qu'il a sur ce chameau! » Il aurait raconté que le chameau s'étant levé trop tôt, au moment où il se mettait en selle, il avait failli le renverser et lui avait cassé son lorgnon. Cette promenade à dos de chameau lui avait bien plu, car il n'aimait guère aller à pied, et en arrivant à Constantine, il avait renoncé à visiter la ville, se sentant trop fatigué. A Touggourt, il avait fait des achats : des poteries dont il admirait la forme antique et pure, un burnous. Il avait renoncé à certaines excursions et s'était promené seul, à pied. Il

s'était documenté pour un article sur Touggourt, il avait recueilli des détails intéressants.

C'est lorsque nous partîmes de Biskra pour revenir à Alger par Bou Saada qu'il commença à se sentir plus mal. A Tolga, où nous devions déjeuner, après avoir roulé à peine une trentaine de kilomètres, il s'était fait conduire à un hôtel où nous dûmes le laisser au moment du départ en le recommandant au médecin de l'oasis, bien qu'il estimât ses soins inutiles. Il avait dans sa valise, déclara-t-il, des pilules qui le remettraient sur pied aussitôt. C'était un peu de congestion et de la fatigue.

Nous lui avions conseillé de se reposer quelques jours, sinon à Tolga, du moins à Biskra, mais il n'en fit rien. Il prit le train le lendemain et nous rejoignit à Alger. C'est là que je le revis à l'hôtel Aletti, effondré dans un fauteuil, somnolent, épuisé.

Il avait hâte d'être rentré et refusa de rester à Alger. Mais la fatalité s'acharnait contre lui, la tempête faisait rage. Il avait embarqué; avançant, comme hébété, s'asseyant au bar devant un anis, demandant à l'alcool de le remonter.

Pendant la traversée, je ne le vis pas, car la tempête redoubla et je restai dans ma cabine, incapable de me lever. Mais Jean Prévost s'occupa de lui avec le médecin du bord qui s'inquiétait de son état. Mais il s'obstinait à se lever et à gagner le bar où on ne lui servait plus que de l'eau légèrement teintée.

Au lieu d'arriver à trois heures de l'après-midi, le *El-Kantara* n'accosta à Port-Vendres qu'à une heure du matin. Montfort était maintenant si faible que nous devions l'aider à marcher et nous mettre à plusieurs pour le hisser dans le train qui nous attendait sur le quai.

Hélas! à peine avait-il fait trente mètres que le train déraillait. Allions-nous redescendre Montfort que nous avions eu tant de mal à déshabiller et installer dans sa couchette? Si nous avions su la gravité de son état et que nous ne devions repartir que le soir, nous l'aurions conduit à l'hôpital de Port-Vendres. Mais il était déjà perdu, nous l'ignorions, et son destin s'accomplissait sans nous, malgré nous.

Je le revois dans ce train, le soir, tremblant et s'agrippant à mon bras, alors qu'il m'avait demandé de lui rendre un service. Un de nos compagnons m'aidait et nous devions presque le porter et ouvrir et desserrer sa main qui s'agrippait aux barres de cuivre.

Déjà il était absent, déjà il était loin de nous, mais nous ne le savions pas. Demain matin, pensais-je, il sera à Paris, il sera chez lui, il pourra se reposer. L'idée ne me venait pas qu'il pût mourir, qu'il était déjà mourant. Plus tard, je lui dis bonsoir et allai me

coucher dans le compartiment voisin. Dans la nuit il m'appela. Je dormais, mais Audisio et Brandicourt l'entendirent et accoururent. Il s'était levé. Il disait : « Je veux descendre ». « Mais non, lui assuraient-ils, nous ne sommes pas arrivés; recouchez-vous. » Et ils l'étendirent de nouveau sur sa couchette.

Hélas! il savait bien, lui, qu'il était arrivé, et au matin, lorsqu'on entra dans son compartiment, il n'était plus là.

L'amitié donne au récit qu'on vient de lire un accent qui bouleverse. Il a suscité en moi un écho douloureux. A ce malade traqué de la mort, mon souvenir oppose le grand garçon solide qui venait de publier *Sylvie ou les Emois passionnés,* qui allait à l'avenir, comme à « la chair fraîche » un ogre de vingt ans et s'entretenait les muscles en ramant sur la Marne ou en montant à la corde lisse au seul moyen de ses bras.

§

Nous reproduisons ci-dessous deux notations empruntées à « L'air du Mois » de M. Francis Jammes, un des ornements très précieux de **la Nouvelle Revue Française.** Ces extraits appartiennent au numéro du 1er juillet :

10 *mai.* — Je ne crois absolument pas à la radiesthésie, mais je soumets à ses disciples un sujet de recherche qui m'est donné par un Basque fruste et franc, aussi forestier que possible.

Comme j'avais laissé, enraciné dans l'herbe, un mousseron, afin de m'assurer s'il est vrai qu'un champignon s'accroisse, comme on le prétend, en peu d'heures — je retrouve mon *témoin,* le même après trois jours : fort médiocre de taille.

Et mon Basque me confirme ce qu'aucun de ses congénères d'ailleurs ne met en doute :

— Dès qu'un champignon a été *vu,* il cesse de grandir.

31 *mai.* — Un chef de famille est décédé au pays basque. Et, selon l'usage immémorial, celui qui lui succède va aussitôt vers les ruches et annonce aux abeilles :

— Le maître est mort.

Sinon les abeilles essaiment, à jamais, de la ferme.

Lorsque j'aurai rendu le souffle, laissez, au contraire, les abeilles s'envoler, pour que de leur plus doux murmure elles aillent prévenir ceux qui m'auront aimé :

— Le maître est mort.

§

Le bulletin (Juin) de la **Société des Amis de Léon Deubel** publie le sonnet inédit que voici, du poète de *Régner*, dédié « à Mlle X*** » et daté du 1er février 1904 :

Les chevriers sur leurs pipeaux
Et les satyres sur leurs flûtes
Eussent proclamé dans leurs luttes
Son nom, sur un mode nouveau.

Amaryllis ou Galatée,
Va, fuis légère sous les saules;
Des blancheurs rêveuses d'épaules
Brodent sa tunique écartée.

Elle paraît; le geste vermeil
De sa main dans l'or du soleil
Confère sa grâce à l'automne;

Et sous les bouleaux d'argent fin
Emeut d'un violent dessein
La triple cadence des faunes.

Dans ce même fascicule, M. Eugène Chatot, le fidèle ami de Deubel, si généreusement dévoué à sa mémoire, publie les souvenirs de sa rencontre avec le poète et de leur commune existence au collège de Baume-les-Dames. A la huitième assemblée générale de la société, M. Georges Duhamel présidait. On lit dans le compte rendu de la réunion :

M. Georges Duhamel, en sa qualité de Président, de médecin, de poète et d'ancien compagnon de Deubel, demande avec insistance que l'on ne revienne plus sur la question du suicide de Léon Deubel, pénible en soi, douloureuse pour les amis du poète et parfaitement superflue, l'œuvre seule au surplus ayant pour nous de l'intérêt.

Puisse ce vœu être entendu! On n'a que trop épilogué sur cette fin tragique, comme on a trop abondamment écrit sur les amours de Victor Hugo, le vice de Verlaine, les désordres de Rimbaud, etc., etc., sans que ces déplaisantes contributions à satisfaire les basses curiosités du public aient concouru véritablement à une meilleure intelligence des livres.

§

La difficulté des temps, si durs aux entreprises désintéressées d'un bénéfice matériel primant des buts supérieurs, avait menacé l'existence de **La Grande Revue** dans sa 41e année. Sa direction a eu l'idée de consulter les abonnés sur l'avenir de la publication. De nombreuses réponses paraissent dans un fascicule daté janvier-juin. Elles n'échappent pas, hélas! au virus politique. Quelquefois, elles recommandent des moyens peut-être pratiques, mais plus sûrement capables d'abaisser la valeur intellectuelle de la revue. Cependant, beaucoup de correspondants expriment leur attachement à celle-ci, dans des termes très émouvants. A cause de cela, il nous a paru que la consultation, dépassant son objet, répondait à une inquiétude générale. Si le mot : progrès est d'un emploi fréquent, on peut regretter qu'on n'en applique plus assez le sens aux conquêtes de l'intelligence. Un M. Louis Bourlier, Franc-Comtois, qui signe sa lettre : « cultivateur », écrit excellemment :

Il est triste de constater que tout ce qui vaut la peine d'exister, de prospérer, de s'épanouir, pour le bien moral qu'il dispense, soit voué à végéter, à disparaître, ne trouvant pas l'appui et les moyens de subsister.

Alors que ce qui crée l'intrigue, les licences dégradantes de toutes sortes, trouve de quoi vivre, grandir, fleurir.

Constatons que le mal est grand, il porte le sceau, et quel sceau, de tous les après-guerre, jamais le moral des masses n'est tombé plus bas.

Je voudrais de tout mon cœur procurer des abonnés à la *Grande Revue*, à qui je dois tant, qui m'a soutenu dans ma vie de pauvre travailleur des champs, par la vérité qu'elle a toujours cherché à répandre, par son impartialité à traiter les sujets où le lecteur doit lui-même chercher à dégager le vrai ou la logique. Je ne vois autour de moi que des sourds parmi mes familiers et même mes proches qui, s'ils pouvaient se procurer une auto, préféreraient se casser la figure contre un arbre ou au fond d'un ravin, plutôt que de gravir la colline en écoutant l'oiseau, en regardant la fleur, la forêt, le ciel, la rivière, bref la belle nature, qui a tant de choses à nous révéler, ou se payer la lecture de pensées élevées, de belles idées émises par leurs frères de toutes les conditions...

Je suis arrivé au déclin de ma vie, je n'aurai jamais d'auto, j'ai un ancien poste de T. S. F. dont mon neveu que j'ai élevé ne voulait

plus, il s'en est procuré un modèle récent et m'a fait cadeau de l'ancien. La *Grande Revue*, elle, je l'accueillerai, tant qu'elle *pourra* venir à moi m'apporter son bon souvenir et son réconfort. Je sens qu'elle a contribué à me faire ce que je suis, un bien modeste citoyen mais conscient de ce qu'il doit être ou devrait être.

Un « inspecteur primaire » conseille ainsi la direction de *la Grande Revue* :

Mon avis? C'est que les lecteurs demandent à être secoués, voire fouettés, et se soucient peu d'être convaincus.

Aux longs articles, documents, étudiés, fortement composés, ils préfèrent les lignes mordantes, virulentes.

Le problème, pour vous, est de livrer désormais en 10 ou 15 pages ce que vous livrez en 150, et de trouver des collaborateurs sachant ramener à quelques lignes un texte de plusieurs pages.

Vous pouvez, j'en suis certain, résoudre ce problème et trouver ces collaborateurs.

Cet avis est typique : il émane d'un homme habitué aux titres « lapidaires » de la presse quotidienne et aux résumés qui, pour certains, remplacent sans qu'ils croient y perdre la lecture d'un texte de Racine ou de Michelet. Un « agrégé et docteur ès lettres » suggère, lui aussi, « une allure plus alerte... des articles brefs... des illustrations aussi nombreuses que possible... des actualités, voire des anecdotes... » Un « inspecteur des P. T. T. » indique ce remède : « prière aux collaborateurs de faire plus court ». Un fonctionnaire d'une société en rapport avec la S. D. N. de Genève indique : « Il ne me paraît pas y avoir un inconvénient majeur à renoncer aux articles d'imagination : romans, nouvelles, etc. »

Ce référendum est assez décourageant. Il prouve l'indifférence du public actuel à la forme littéraire. Il prouve l'empreinte très fâcheuse du journalisme à l'américaine, même sur une catégorie de lecteurs supérieurs à la moyenne. Il prouve — enfin! — l'urgente nécessité de modérer l'application du suffrage universel à toutes les circonstances de la vie. Nous souhaitons à notre confrère, *la Grande Revue,* qui annonce sa « réorganisation définitive, vraisemblablement en automne », un heureux et long avenir; mais, sans qu'il en coûte aux Lettres, qu'elle a toujours utilement servies.

§

M. André Philippe, 30 ans, « forgeur » de son état, vient d'obtenir d'un jury de littérateurs le prix *Ciment* pour son manuscrit « L'Acier » qui l'emportait sur 150 envois. **Commune** (juillet) publie un fragment de cette œuvre « qui n'a pas sa pareille dans la littérature française », En voici une page. Elle apprendra beaucoup sur « les forges » à qui la lira. C'est un travailleur qui écrit sur les risques de son métier; — et il écrit bien :

Les craches, ces battitures que l'acier projette lorsqu'on le martelle, pleuvaient de partout. Elles tombaient sur les bras, sur les visages, dans les chaussures. Les pilons les lançaient à peu de distance, suffisamment loin cependant pour coller des paupières, glisser par l'ouverture d'un bourgeron, sur la poitrine ou dans le pantalon.

La crache, c'est la première morsure que fait l'acier au forgeur. Elle pince comme si la peau était prise dans une tenaille, elle colle à la chair et brûle la partie qu'elle touche. Lorsqu'elle tombe sur le bras, l'ouvrier, au risque de se brûler la langue, porte aussitôt l'endroit atteint à sa bouche. Ça sent la viande brûlée, les poils rôtis, les particules de métal adhèrent avec une telle force qu'il faut les arracher avec l'ongle.

Le grand Bauloi, un homme sec, d'une trentaine d'années, aussi vif que son pilon qui cognait quatre cent coups à la minute, aimait à répéter : « Si on me donnait un sou par trou dans mes bleus, et deux sous par brûlure dans la peau, je me ferais bien de quarante à cinquante francs de supplément par semaine! »

Comme il appuyait sur la pédale de commande avec le pied droit, tous les lundis, il arrivait avec un pantalon dont la jambe droite était neuve.

Quant aux gros moutons, ils projetaient des plaques incandescentes larges comme des écus. La pontonnière vivait au milieu de ces étoiles filantes qui traversaient le ciel de l'atelier. Parfois, les battitures pénétraient dans les placards mal joints, enflammaient des habits. Il fallait appeler les pompiers.

Aux enclumes, les craches étaient moins fréquentes qu'aux pilons. Par contre, on recevait une multitude de petits éclats qui pénétraient profondément dans la chair en faisant une piqûre d'où le sang jaillissait. Tous ces accidents étaient considérés par les forgeurs comme les petites misères quotidiennes du métier.

Aucun n'arrêtait son travail parce qu'une crache l'avait mordu. On se serait moqué de lui.

MÉMENTO. — *Crapouillot* (juillet) : « Le bourrage de crâne », tel est le titre de ce nº spécial consacré aux exagérations, erreurs ou mensonges de la presse, de 1914 aux jours actuels, dans le but de diriger l'opinion publique vers des fins qu'on n'oserait lui révéler. La lecture des documents assemblés par M. Jean Galtier-Boissière donne une fière idée de la crédulité des gens et de l'astuce de leurs trompeurs.

La Grive (juillet) : « Georges Duhamel, défenseur des Lettres », par M. J.-P. Vaillant. — « Souvenirs de Verdun », de M. Georges Delaw, combattant, et de ce délicat dessinateur-poète un beau poème : « Eté ». — « Le clos aux vieilles filles », par M. J. Rogissart. — « Perquisition », récit de M. Th. Malicet. — « Le livre de la région », par M. Charles-Brun. — En supplément, le *Bulletin des Amis de Rimbaud* publie l'extrait du livret matricule de Rimbaud, engagé pour six ans dans l'armée coloniale de Hollande, le 19 mai 1876, « embarqué au Nieuwediep » le 10 juin, débarqué à Batavia le 23 juillet et détaché au 1er bataillon d'infanterie d'où il disparaît le 15 août. Ce document est communiqué par M. Marmelstein (reproduction de l'original et sa traduction) qui écrivit au *Mercure* sur ce sujet (15-VII-1922).

L'Amitié guérinienne (avril-juin) : Inédit de Maurice de Guérin : « Bal, promenade et rêverie à Smyrne ».

Continents (juillet) : M. Ch. Lalo : « La nature à l'écran ». — « L'adolescence et le cinéma », par M. Jean Jacob. — De M. P. Fauré-Frémiet : « La théorie bergsonienne du rire et le cinéma ».

Jeux (juillet-août) : Une courageuse profession de foi « contre la guerre », de M. Pierre Burgal qui écrit :

Nos aînés sont partis pour le Droit et la Liberté. Nous savons clairement ce qu'il y a derrière les mots. Ils sont partis pour une dernière guerre : vous en annoncez une autre toute proche.

Ce n'est pas tout. Le plus horrible de la guerre, c'est d'abdiquer sa condition d'homme pour n'être plus qu'un soldat, un matricule. Vous me comprenez.

Jamais je n'admettrai la guerre, parce qu'à la guerre il faut tuer. Et celui qu'on tue a les mêmes yeux que moi, la même bouche, le même corps, les mêmes souffrances. C'est un pauvre être que l'on a mené au combat par force ou par persuasion. Un seul instant de réflexion nous rappelle qu'il est innocent. Les coupables ne sont pas au danger.

L'Elan universaliste (1er juillet) : « V. E. Michelet », par M. Alfred Billy.

Cahiers du Sud (mai-juin) : numéro spécial sur « Le Romantisme allemand », d'un intérêt capital, comprenant 444 pages dont une bibliographie « sommaire » sur la question, établie par M. Albert Béguin. — Les études sur la poésie, la philosophie, les vues générales, ont été obtenues des meilleurs spécialistes : MM. Pierre Abra-

ham, A. Robinet de Cléry, A. Chastel, Edmond Jaloux, Mme Georgette Camille, M. Jules Monnerot, M. Denis de Rougemont, etc. Cet ensemble avait été préparé par le regretté Pierre d'Exideuil.

Europe (15 juillet) : « Hommages à René Descartes », rendus par Mme Lucie Prenant et MM. Maxime Leroy, G. Friedmann, Jean Luc, P. Labérenne, N. Guterman et H. Lefebvre, G. Milhaud et Ed. Benès.

Le Mois (10 juillet) : « Exposition 1937 », avec 60 illustrations.

Revue de Paris (15 juillet) : « Le cinquantenaire de Jules Laforgue », par M. Camille Mauclair. — « Sous le signe de Descartes », par M. C. Bouglé qui a la coquetterie de rappeler cette affirmation du très mort Brunetière : « Il n'y a pas de morale cartésienne ». — Fin de « Coolie », le fort beau roman hollandais de M. H. Székely-Lulofs.

La Nouvelle revue (15 juillet) : M. Auguste Fontan : « Couleurs des *Contrerimes* de P.-J. Toulet ».

Etudes (5 juillet) : « Louis Vierne, 40 ans à l'orgue de Notre-Dame », par M. Georges Bernard. — « L'homme ne vit pas seulement de pain », par M. André Marc.

Le Trésor du Siècle (avril-mai) : « Le cinquantenaire de « La fin de Satan », par M. Louis Buzzini. — « Une présidente à l'hôtel de Massa », par Mme M. R. Aghion.

Atlantis (21 juillet) : fin du beau travail de M. Noël de La Houssaye : « Monnaies antiques ». — « Réflexions sur le temps présent » qui amènent M. Paul Le Cour à conclure :

> Il ne nous reste plus qu'un seul mode de gouvernement possible, celui que nous annonce l'ère du Verseau : la théocratie.

La Revue universelle (15 juillet) : « Images de la Nouvelle-Orléans », par Mme Marcelle Tinayre. — De M. André Rousseaux : « Relire l'Iliade; Hellénistes révolutionnaires, hellénistes conservateurs; Devoirs et droits de la Critique ».

L'Europe Centrale (10 juillet) : « Les Français dans les chansons populaires tchèques », par Mme N. Melnikowa-Papouskova.

Revue des Deux Mondes (15 juillet) : « En terre bretonne : les montagnes enchantées », par Mme Mad. Desroseaux. — « La prise du bastion de Chevreux », par M. Elie Chamard. — De M. Pierre de Cossé-Brissac : « La guirlande de Julie ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

De Jules Laforgue à Jules Lafforgue, en passant par *la Chanson de Roland* (*le Courrier du Centre*, 28 juin). — Rue Poubelle (*l'Echo de Paris*, 22 juillet). — Le Congrès de la langue française, au Canada : un « slogan » malheureux (*l'Action Catholique*, 1er juillet), un maître discours (*l'Evénement*, 30 juin). — Les surprises de la T. S. F. ou la « guerre de propagande » (*le Journal*, 15 juillet).

M. Jules Laforgue, poète et critique d'art, né à Montevideo, est mort le 20 août à Paris, âgé de vingt-sept ans. Il a publié dans *la Gazette des Beaux-Arts* des études très soignées, dans la *Vogue* des nouvelles d'une forme très finie et d'une extrême originalité philosophique qui devaient paraître sous le titre : *Moralités légendaires*. Ses chroniques mensuelles de *la Revue indépendante* et ses articles du *Figaro* (sous le pseudonyme de Jean Vien) sur la cour d'Allemagne ont eu le plus notoire succès. Il avait été pendant trois ans le lecteur de l'impératrice Augusta, et il laisse sur Berlin un volume impatiemment attendu qui, nous l'espérons, verra bientôt le jour. Ses trois plaquettes de poésie : *les Complaintes*, *l'Imitation de Notre-Dame la Lune*, le *Concile féerique* renferment des passages de toute beauté. C'était un grand cœur, uni à un vrai talent.

Ainsi écrivait *la Gazette Anecdotique*, dans son numéro du 31 août 1887. Et cette note, par ce qu'elle dégage d'admiration, de respect, de sympathie envers le poète, montre clairement que ses contemporains, quitte à cribler de traits les Symbolistes, tenaient en estime Jules Laforgue. Il n'est pas mauvais de le constater, à l'orée du cinquantenaire de sa mort.

Jules Laforgue, comment ne pas avoir pour lui une pensée, lorsque nous rencontrons le nom de Jules Lafforgue (avec deux F)? Ce dernier, l'auteur des *Vieilles de chez nous*, chanson qui n'est point célèbre seulement dans son Quercy natal, signe Pierre Calel, de pair avec Mlle Alida Calel, sa sœur, les chroniques que publie **le Courrier du Centre.** On trouve de tout, et du meilleur, dans la « Semaine quercynoise de A.-P. Calel » et jusqu'au centenaire de *la Chanson de Roland*.

Précisons :

il s'agit du manuscrit de *la Chanson de Roland*, découvert dans la Bibliothèque d'Oxford et publié par Francisque Michel en 1837.

C'est vrai, au fait : sur une indication fournie par l'abbé de la Rue, M. Guizot, ministre de l'Instruction publique, avait

donné à Francisque Michel la mission d'aller à Oxford pour y copier un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, complètement inédit, paraissant contenir une version du poème bien antérieure à toutes les autres. C'était en 1835, et deux ans plus tard l'envoyé de M. Guizot donnait du manuscrit une première édition. Voyez là-dessus telles pages d'Alfred Lehugeur. Mais pourquoi *la Chanson de Roland* a-t-elle ses entrées dans la « Semaine Quercynoise » ? Le tandem A.-P. Calel salue dans Roland le preux qui, au moment de sa mort, lança de Roncevaux... vers Notre-Dame de Rocamadour l'Epée légendaire, cette Durandal qui, franchissant monts, plaines, fleuves, vint se planter en pleins murs, aux sanctuaires de la Veirge Noire, où elle est encore. Au demeurant *la Chanson de Roland* est-elle deux fois quercynoise : on sait que François Ier, à son retour d'Espagne, s'arrêta à Blaye, précise Alfred Lehugeur, pour visiter le tombeau de Roland et vérifier la tradition qui attribuait à ce preux une taille surhumaine. Blaye, cité natale d'André Lamandé, le Girondin, Quercynois d'adoption par sa femme, le romancier, qui situa à Rocamadour *les Leviers de Commande*. L'épée de Roland, ô Turold, quel levier de commande! Heureux le pays si riche en souvenirs, ce Quercy où chantent — et que chanteraient-ils, sinon *les Vieilles de chez nous?* — des ruisseaux dont les noms sont autant de frais gazouillis : la Bleue, le Tournefeuille, le Belvezou, le Ruisseau de Pâques, la Tirelire.

Il y a aussi le Verdanson, mais sous réserve qu'on rappelle que sa première lettre était celle qu'on pense. Cela ne faisait pas joli, et les spécialistes chargés de dresser la carte ont pris sur eux de refaire au ruisseau un état civil.

§

Mais Poubelle?

Depuis trente ans qu'il est mort Poubelle n'a pas sa rue,

nous apprend M. Marcel Espiau dans **l'Echo de Paris**. Les rues pourtant de poubelles sont pleines. Vous rappelez-vous le poème-impromptu attribué à Mac-Nab :

La... poubelle fille du monde
Ne peut donner que les ordures qu'elle a...

Qui était au juste Poubelle?

Poubelle, qui fut professeur agrégé des facultés de droit, avait débuté dans l'administration départementale à Caen, puis à Toulouse; il passa par des postes multiples et fut enfin préfet de la Seine de 1883 à 1896. Son administration fut toute de sagesse créatrice et d'honnête vigilance. Bien qu'il prît une grande part aux travaux considérables qui, à cette époque, embellirent Paris, il ne négligea pas les détails. C'est à l'un d'eux qu'il doit encore d'être connu, bien qu'on ne pense guère à lui quand on évoque la chose à laquelle son nom reste attaché... La « poubelle » que les boueux enlèvent et vident chaque matin aux portes des maisons, est son œuvre. Le Parisien, qui est d'une joyeuse irrévérence, associa aussitôt le nom de son préfet à la boîte dans laquelle un décret lui ordonnait de déposer ses détritus.

§

Ne dites pas : *cité des reliefs et ortolans,* mais dites : poubelle. Comment dit-on, au Canada? Nous avons cité ici les recommandations faites aux Canadiens Français à l'occasion du Congrès de la langue française. Par exemple : ne dites pas ***horloge grand-père,*** mais dites : ***horloge de parquet.*** Nous avons déploré qu'on voulût supprimer toute expression pittoresque. Par contre, nous n'avons pas demandé qu'on ne respectât pas la langue.

Le français devrait être la seule langue de conversation à nos foyers

lisons-nous dans **l'Action Catholique,** de Québec. L'intention est excellente. Mais que ce « slogan » est donc pénible! « *La seule langue de conversation...* » Pourquoi pas : « *Causons français!* » Le numéro du journal oppose malencontreusement au désir de bien faire les fautes les plus sensibles. Consacré à la relation d'un Congrès dont la raison d'être est le maintien de la langue française, le numéro n'a pas eu la coquetterie, — la logique — d'imprimer des textes sans reproches. On peut lire, à la rubrique des faits divers :

...le malheureux ouvrier s'est infligé une fracture à une jambe et de nombreuses blessures...

Un pénible accident à un piéton. — M. J. Renaud est frappé par une automobile.

Plus loin :

La rumeur courait en ville, hier...

Ouvrons-nous **l'Evénement,** de Québec, c'est pour lire, — et voilà qui nous ramène au Congrès :

La présidente et les dames du comité de réception désirent exprimer leurs très vifs regrets à tous que des circonstances incontrôlables les ont forcées au dernier moment à tenir leur déjeuner dans une salle trop petite pour accommoder l'affluence imprévue des congressistes.

Le Congrès n'en fut pas moins une manifestation très heureuse. Et parmi tous les discours dont il fut l'occasion, il faut retenir le discours de l'abbé Lionel Groulx, l'historien, professeur à l'Université de Montréal. « Ovation à l'abbé L. Groulx au Colisée », dit *l'Evénement,* qui reproduit le discours *in-extenso.* Ovation méritée... ce discours est d'une éclatante, persuasive chaleur. Parlant des Canadiens de langue anglaise:

A nos compatriotes de l'autre origine et de l'autre culture, [dit l'abbé Groulx], je tiendrais ce langage que je n'estime ni impertinent, ni audacieux, encore moins injuste : « Nous sommes ici deux races, deux cultures destinées à vivre l'une à côté de l'autre, à collaborer au bien commun de notre province et de notre pays. Vous, Anglophones, êtes fiers de votre sang, de votre histoire, de votre civilisation; et pour servir le plus efficacement possible ce pays, votre ambition est de vous développer dans le sens de vos innéités culturelles, d'être Anglais jusqu'aux moelles; c'est votre droit, et ce droit vous avez assez de fierté pour le prendre sans le mendier. Et certes, vous avez infiniment raison. Mais aussi fiers de notre sang, de notre passé, de notre culture, que vous l'êtes des vôtres, nous prétendons que notre droit est égal au vôtre. Nous voulons, nous aussi, nous développer dans le sens de nos innéités culturelles, être Français jusqu'aux moelles; nous le voulons, non pour de seules fins égoïstes ni par orgueil raciste; mais pour apporter comme vous à notre pays la modeste contribution de nos forces spirituelles.

Ceci posé :

Nous remettre en route vers ce grand avenir, nous ressouder à nós traditions, est-ce un vain rêve?

Un temps. L'orateur de reprendre :

Vous entendez d'ici la réponse des défaitistes : « Trop tard... »

Trop tard? Allons donc!

J'aurai le courage de prendre ici la défense de notre petit peuple, s'écrie l'abbé Groulx. Sans doute, il est parfois bien inerte, bien décevant. Mais l'histoire m'a appris que d'ordinaire il vaut autant que ses chefs. D'ailleurs, quand tout un peuple est endormi, c'est qu'il y a eu quelque part des endormeurs. Je dénie le droit à ceux qui ne sont même pas éveillés, de reprocher au peuple son sommeil. Trop tard? Passons autant de temps à faire quelque chose que nous en avons passé à ne rien faire; dépensez, pour le réveil national, pour le redressement de la conscience collective, autant d'activité, autant de millions, autant d'organisation et de propagande, propagande de *husting* [Husting? Monsieur l'abbé ce mot-là est-il bien français?], propagande de radio, propagande de journaux, qu'il s'en est dépensé, en cette province [la province de Québec], depuis soixante ans, pour nous insuffler les passions insanes de la politique; dépensez autant d'effort pour nous éclairer et nous unir, que vous en avez dépensé pour nous aveugler et nous diviser; et alors vous pourrez parler de l'apathie populaire.

Trop tard?

Mais vous ne voyez donc pas, vous n'entendez pas ce qui s'en vient? Le souffle de grandeur, le voici qui commence à soulever une génération. Notre avenir nouveau, la jeunesse la plus intelligente, la plus allante, la plus décidée, le porte déjà dans ses yeux. Voilà pourquoi je suis de ceux qui espèrent. Parce qu'il y a Dieu, parce qu'il y a notre histoire, parce qu'il y a la jeunesse, j'espère. J'espère avec tous les ancêtres qui ont espéré, j'espère par-dessus mon temps, par-dessus tous les découragés.

En conclusion :

Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre Etat français, nous l'aurons; nous l'aurons jeune, fort, rayonnant, et beau, foyer spirituel, pôle dynamique pour toute l'Amérique française. Nous aurons aussi un pays français, un pays qui portera son âme dans son visage. Les snobs, les bon-ententistes, les défaitistes, peuvent nous crier, tant qu'ils voudront : « Vous êtes la dernière génération de Canadiens Français... » Je leur réponds avec toute la jeunesse : « Nous sommes la génération des vivants. Vous êtes la dernière génération des morts! »

Ces belles paroles consolent de bien des choses. Des préoccupations si nobles attestent que tout n'est pas folie dans les

Deux-Mondes. On a remarqué une allusion à la « propagande de radio ». Le Japon, sur ce point, est passé maître :

Les autorités [de Tokio] poussent fiévreusement les préparatifs d'une « guerre de propagande », a informé **le Journal**, ainsi que la mobilisation devant les événements graves dont l'imminence est prévue en Chine du Nord. Le personnel du bureau de presse du ministère de la guerre a été triplé et il travaille en permanence. Le colonel Hata a déclaré : « Notre équipe est sur le pied de guerre afin de combattre la fameuse propagande chinoise dans laquelle nous provoquerons un court-circuit par la rapidité de nos nouvelles.

Comme quoi, pour être Japonais, on peut parler chinois... Là-dessus, la station de radiodiffusion de Tokio ouvre le feu : la « guerre de propagande », la guerre des haut-parleurs, jolie note, n'est-ce pas, dans le concert mondial. L'engueulade organisée, l'idée est charmante. Et le coup du court-circuit, donc!

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Comédie des Champs-Elysées : premières représentations de *Vénitienne*, comédie musicale en un acte de René Kerdyk, musique de Jean Rivier; *La Véridique histoire du Docteur*, action musicale en un acte, livret de Serge Aubert, musique de Maurice Thiriet; *Les Invités*, opéra en un acte de Jean-Victor Pellerin, musique de Tibor Harsanyi; *La Poule noire*, un acte de Nino, musique de Manuel Rosenthal. — Mort de Gabriel Pierné.

L'Exposition a servi de prétexte à quelques manifestations musicales intéressantes. On a « commandé » à des compositeurs des partitions destinées à accompagner les fêtes de la lumière et des eaux. Ces « ensembles », le plus souvent réussis, méritent un long examen, et nous y reviendrons. Mais ce n'est pas seulement en plein air que la musique est reçue à l'Exposition. La Commission présidée par M. Albert Roussel a pris une fort heureuse initiative en faisant représenter tout un spectacle d'opéras-bouffes inédits, musique de jeunes, jouée par une jeune troupe, dans des décors qui, eux aussi, ont été commandés à de jeunes artistes. Par sa fraîcheur, par son originalité de bon aloi, par l'ingéniosité des moyens mis en œuvre, cette soirée de musique gaie a séduit tout le monde. Sa réussite n'a rien de miraculeux, heureusement; elle n'est nullement due au hasard, à un concours exceptionnel de circonstances; mais précisément parce que son unique cause

est la peine qu'ont prise les organisateurs et tous ceux qui, à un titre quelconque, ont collaboré à l'œuvre commune, elle donne le démenti le plus éclatant aux augures intéressés à prédire la faillite de toute tentative d'évasion hors de la routine et des formules usées.

On a donc choisi quatre compositeurs qui, par leurs tempéraments, par leur âge, par leurs ouvrages déjà connus, semblaient pouvoir former ce que les sportifs nomment une équipe cohérente, chacun apportant des qualités particulières, mais sans disparates choquantes. M. **Manuel Rosenthal** a donc, sur un livret de Nino — l'auteur des livrets d'*Angélique* et de *Rayon des Soieries* — écrit *La Poule Noire*. Sa partition est tissue de verve malicieuse et de drôlerie charmante, et, ce qui ne gâte rien, elle révèle un métier des plus sûrs, une connaisance profonde de toutes les ressources de l'instrumentation, jointe à un don d'invention mélodique et rythmique remarquable. Ceci ne nous surprend nullement : si M. Manuel Rosenthal est encore authentiquement jeune, il a déjà mérité par ses nombreux ouvrages, de *Rayon des Soieries* cité tout à l'heure, à *Jeanne d'Arc* dont je rendais compte ici même il y a peu, d'être mis au premier rang. *La Poule Noire* montre une légèreté et un sens de l'humour qui doivent être loués grandement.

M. Jean Rivier, auteur de cette *Ouverture pour une opérette imaginaire* tant applaudie au concert lorsque Straram en donna la première audition le 26 mars 1931, a choisi une fantaisie ailée de M. René Kerdyk, *Vénitienne*, une fantaisie qui a je ne sais quel parfum venu de la Venise de Goldoni et de Gozzi, et l'aimable impertinence du théâtre de Musset. Nous savions que M. Jean Rivier avait, lui aussi, beaucoup d'esprit, il l'avait prouvé maintes fois, comme il avait montré d'exceptionnelles qualités de puissance dans sa *Danse* et son *Chant Funèbre*. Sauf erreur, il n'avait pas encore écrit pour le théâtre. *Vénitienne* révèle son aptitude à se plier au dialogue, à orner de musique des vers dont la fluidité ne saurait s'alourdir sans que s'évapore leur charme. Ses harmonies sont un régal aussi délicat que la subtilité du texte qu'elles commentent. Elles créent une atmosphère d'une poésie en

parfait accord avec le livret. Au bref, il nous a fait entendre un petit ouvrage d'un rare raffinement.

M. Maurice Thiriet était jusqu'hier à peu près inconnu. Seuls, les habitués assidus des concerts avaient pu remarquer les fragments d'une opérette, *Le Bourgeois de Falaise*, inscrits, pour leur première audition, au programme de Pasdeloup le 15 mars 1936. L'Opéra-Comique vient de monter l'ouvrage et j'en ai rendu compte. Il est antérieur à *La Véridique Histoire du Docteur*, l'une des quatre pièces retenues par le comité musical de l'Exposition. Félicitons M. Maurice Thiriet : *Le Bourgeois de Falaise* était plein de promesses que *La Véridique Histoire* tient très largement. Cette « véridique » histoire, Dieu! qu'elle est délicieusement imaginaire! L'auteur du livret, M. Serge Aubert, a tout juste vingt ans. Heureuse jeunesse, heureuse ignorance de toutes les ruses traditionnelles, de toutes les formules épuisées par les librettistes ordinaires — ignorance qui est peut-être une suprême habileté, heureuse fraîcheur qui pourrait être aussi bien connaissance profonde d'un métier dont il faudrait posséder tous les secrets pour les oublier au point de sembler inventer une technique nouvelle! Une cocasserie jaillissante, un air très bon enfant de se moquer du monde, un sourire sous la grimace, comment définir cela? Mais pourquoi le définir? Ce qui est surprenant c'est, là aussi, le complet accord du librettiste et du musicien, c'est l'unité de leur commun ouvrage dont il paraît impossible, une fois qu'on l'a entendu, de dissocier le livret de la musique.

Et nous voici avec les *Invités* de Jean-Victor Pellerin, transportés dans le domaine du rêve : un couple, pareil à tous les couples, un homme, une femme, et leurs pensées, ces pensées qu'on n'exprime pas toutes, que souvent l'on « refoule » comme dit Freud, et qui reviennent comme des invités, car, complaisamment, on les appelle pour qu'elles tiennent compagnie, dans les heures de lourd silence, pour qu'elles chassent d'autres pensées trop pesantes, pour qu'elles nous entraînent dans un monde irréel où l'audace est sans risques, la folie sans conséquences. Exprimer l'inexprimable, c'est le rôle de la musique : la partition de **M. Tibor Harsanyi** y parvient plus aisément que la mise en scène qui nous

montre en leur matérialité trop nette les fugitives complaisances du rêve. M. Gaston Baty a, pour cela, imaginé des apparitions trop semblables, à mon avis, à des figures de cire. Cette soubrette qui retrousse ses jupes et montre ses cuisses joliment fuselées, ma foi, c'est ce que nous révèle l'exploration du subconscient de Monsieur; ce boxeur aux doubles muscles, comme eût dit Tartarin, ce chapeau qui tourbillonne, ce sont les désirs insatisfaits de Madame. Et puis aussi d'autres soucis plus nobles, la tristesse de la maman qui sent que lui échappe son fils, tout un monde tourbillonnant de convoitises, de remords mal étouffés et renaissants, une ronde où la volupté donne la main au repentir, une danse sans repos, hallucinante, un cortège disparate et sans fin, telle est cette chaîne d'invités attendus ou redoutés. On voit ce qu'il y a d'intéressant et de neuf dans ce sujet. On comprend aussi quelles difficultés soulevait sa réalisation et on excuse l'imperfection d'une mise en scène à peu près irréalisable.

Tout ce spectacle est nouveau, non point de cette nouveauté naïvement iconoclaste comme le furent certaines représentations d'il y a quinze ou vingt ans montées avec l'évident dessein « d'épater le bourgeois » et d'aguicher le snob, et où la loufoquerie tenait lieu de talent. Cela est nouveau parce que ces jeunes gens ont des idées jeunes, parce que les décorateurs aussi bien que les musiciens et les librettistes ont imaginé des décors amusants, qui enveloppent ces fantaisies d'autant de poésie que de toile peinte : Mme Suzanne Roland-Manuel a fait revivre pour *La Poule Noire* de bien curieuses louisphilipperies; Jean Lasne a planté pour *La Véridique histoire du docteur* un village adorablement disloqué et enluminé : Jean Peyrissac a su faire tenir Venise entre trois colonnes et deux *felze* de gondoles. J'ai déjà parlé de la mise en scène de M. Gaston Baty pour les *Invités,* mystère de l'ombre et lumière de la lampe, cadre où se mouvront les rêves. L'orchestre est excellemment dirigé par MM. Maurice Jaubert et Manuel Rosenthal. Quant à la troupe, très jeune, elle aussi, très allante, bien cohérente, elle mérite de vifs éloges. Mme Marthe Brega, aussi bien dans les *Invités* que dans *La Véridique Histoire* met une très jolie voix au service du talent le plus ingénieux et de la sensibilité la plus exquise;

Mme Nadia Dauty anime *La Poule Noire* délicieusement; Mme Maud Laury a créé une femme de docteur qui est « une poison » de haut goût et fort ressemblante. Et puis encore — mais comment les féliciter sans redites? — il faut nommer Mlles Georgette Denys, Janot Lequien, Sonia Alny, Rosine Schor (la soubrette troublante des *Invités*), MM. Ponzio, Robert Laurence, Eric Roiné, Gaston Rey, Camille Moreau, René Talba, André Gueho... Je ne puis que conclure d'un mot : il est infiniment rare de goûter au théâtre un plaisir plus complet que celui dont ils nous ont régalés. Et M. Henry Barraud, organisateur de ce spectacle, a droit à la reconnaissance de ses confrères autant qu'à la gratitude du public.

§

La mort de **Gabriel Pierné** — survenue le 17 juillet en Bretagne, à Ploujean — met en deuil la musique française. Depuis longtemps sa santé inquiétait ses amis, mais on voulait espérer, malgré tout, que le séjour dans ce pays qu'il aimait lui redonnerait des forces. Hélas, la mort l'a pris. Je ne puis, aujourd'hui, que rendre un bref hommage au maître disparu. Les qualités de sa musique étaient pareilles aux qualités de son esprit et de son cœur : tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître l'homme exquis que fut Pierné gardent de lui un souvenir qui ne s'effacera jamais. Mais cette vivante image, sa musique, bien assurée de vivre par son originalité, son esprit et sa sensibilité, la transmettra fidèlement aux auditeurs de l'avenir.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Poésies, réflexions et pensées prêtées au général Boulanger. — On ne prête qu'aux riches. Le général Boulanger, ambitieux d'une intelligence médiocre, avait le tort de trop écrire et celui, plus grave, de nier l'authenticité de ses lettres anciennes, quand un journal venait à en publier le texte. Au lendemain de la vilaine attitude du ministre de la guerre, dans la séance du 13 juillet 1886, vis-à-vis du duc d'Aumale, le *Figaro* lui joua le mauvais tour de publier la lettre par laquelle le colonel Boulanger, promu général de

brigade, remercia son ancien chef d'une nomination qu'il lui devait et le pria d'agréer l'expression de son dévouement.

Cette lettre, mérite d'être reproduite, car à l'époque, elle provoqua dans l'armée et dans le monde politique — sauf chez ses partisans — un universel éclat de rire :

7e CORPS D'ARMÉE
13e DIVISION, 25e BRIGADE
153e RÉGIMENT D'INFANTERIE
LE COLONEL

Belley, 8 mai 1880.

Monseigneur,

C'est vous qui m'avez proposé pour général; c'est à vous que je dois ma nomination.

Aussi, en attendant que je puisse le faire de vive voix à mon premier passage à Paris, je vous prie d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance.

Je serai toujours fier d'avoir servi sous un chef tel que vous et béni serait le jour qui me rappellerait sous vos ordres.

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon plus profond et plus respectueux dévouement.

Général BOULANGER.

Naturellement, le général Boulanger, qui venait de prononcer la radiation du duc d'Aumale des cadres de l'armée, s'empressa de nier l'authenticité de cette lettre. Pour toute réponse le *Figaro* publia quelques lettres antérieures de Boulanger au duc d'Aumale, l'assurant, dans l'une d'elles, de son « inaltérable dévouement » et le priant, dans une autre, de vouloir bien l'appuyer auprès de la commission de classement.

Cette fois, il fallut bien reconnaître la paternité de ces malheureuses lettres. Il aurait pu en être de même plus tard des lettres du général Boulanger, à son tour rayé des cadres de l'armée, à Mme de Bonnemains; mais J.-K. Huysmans, chargé de les ouvrir, à la Sûreté générale, où leur niaiserie le réjouissait, avait eu le bon goût de n'en pas prendre copie.

Du moment que Boulanger reniait ainsi sa signature et niait, avec une désinvolture dépourvue d'élégance, l'incontestable authenticité de ses lettres au duc d'Aumale, comment, pince-sans-rire, Edouard Dubus et Paul Masson se seraient-ils privés d'attribuer au « brave général » des vers qu'il

n'avait pas écrits et des réflexions et des pensées bien étrangères à sa mentalité, où la réflexion et la pensée tenaient peu de place?

Tout d'abord, une légère mise au point est nécessaire. Le sonnet attribué à Edouard Dubus n'est pas celui de Raynaud, dont le *Mercure* du 1er décembre 1936 (1) a reproduit le texte, mais celui publié dans le *Décadent* de Baju (2).

Dans les vers de ce sonnet, dans leur facture, dans leurs rimes, quiconque avait fréquenté Dubus reconnaissait sa manière, son genre d'esprit et les amusements qui lui étaient familiers. C'était un être exquis, sorte de Pierrot cherchant à se donner une apparence baudelairienne, rieur et gai avant que le tuât la morphine. Mais il était très jeune et ses amusements étaient faciles.

Qu'étaient, d'ailleurs, ces quatorze vers, visant bien plus le poète instrumentiste René Ghil que l'homme politique, auprès des 300 pages publiées, quelques années plus tard, par Paul Masson, sous le même masque.

GÉNÉRAL BOULANGER. *Réflexions et pensées extraites de ses papiers et de sa correspondance intime.* Le volume parut en 1891 chez Savine et fut accueilli par ce qui restait de la presse boulangiste par de vigoureuses volées de bois vert. Il mérite qu'on s'y arrête quelque peu. Ce sera une occasion de parler un peu de Paul Masson, dont au cours de la préface signée *** la personnalité et l'ingéniosité se révèlent et aussi, à l'aide d'un document d'état-civil, que je suis seul peut-être à posséder, de donner la date exacte de son décès et de dire les causes qui l'amenèrent.

Bien que Georges Fourest ait dédié sa *Négresse blonde* « A la mémoire de Pol Maçon », à part quelques-uns de ses contemporains, s'obstinant à vivre, à lire et à écrire, qui se souvient de lui aujourd'hui? Il y a quarante ans qu'il est mort de façon assez énigmatique; ce qui convenait à « Lemice-Terrieux », et ses mystifications, dont tout Paris s'amusa, ont rejoint les choses sérieuses dans la fosse commune de l'oubli. D'une complaisance et d'une érudition extrêmes, la mystification était, à vrai dire sa seconde nature. Président du Tribunal

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1936, CCLXXII, 439-442.
(2) Cf. *Anthologie du Pastiche*, tome II, p. 25.

de Chandernagor, il avait fait ses débuts dans la carrière où s'étaient illustrés avant lui Romieu, Vivier, Sapeck et d'autres, en adressant au *Figaro* (27 août 1880) un récit détaillé de l'expulsion des Jésuites à Chandernagor. Ce récit fit d'autant plus de bruit que le territoire n'en comptait pas. Une enquête fut ouverte sur place, appelée à ne donner aucun résultat. Le président du Tribunal n'eut garde, cela va de soi, de découvrir ce correspondant trop bien informé. Cette incartade ne nuisit aucunement à la carrière judiciaire du magistrat, fantaisiste à l'excès sous une apparence d'un sérieux imperturbable. Successivement procureur de la République à Pondichéry, puis à Guelma, substitut à Tunis, il démissionna le 28 juin 1884, préférant au siège du Ministère public les tables de la Réserve, à la Bibliothèque Nationale, qui jamais peut-être ne connurent attaché aussi ponctuel et aussi disposé à rendre service.

De l'abracadabrante *Fantaisie mnémotechnique sur le Salon de* 1890, qui fit l'admiration de Willy, aux *Pensées d'un Yoghi,* dont la *Plume* et l'*Ermitage* avaient eu la primeur, en passant par les *Trains-éperons,* « projet », déposé sur le bureau de l'Académie des sciences, « d'un dispositif aussi commode qu'infaillible pour prévenir tout accident de chemin de fer par collision ou tamponnement », je laisse à d'autres le soin d'établir sa bibliographie. L'article consacré par Willy, et signé Henry Gauthier-Villars, dans la *Revue Encyclopédique* du 18 avril 1896 me dispense, d'autre part, de revenir sur des mystifications auxquelles la direction de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux,* dont il était un des plus fidèles collaborateurs, eut peine à croire, quand elles lui furent révélées.

La dernière en date fut en janvier 1896, cette circulaire adressée à nombre de ses confrères, laquelle provoqua aussitôt une chronique d'Henry Fouquier. Elle lui fournissait matière à copie :

Paris, le 22 janvier 1896.

Monsieur,

Préparant une grande édition critique des *œuvres complètes d'Alfred de Musset,* je suis arrêté par ces vers de *Rolla :*

Dis-moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles,
Ces paroles sans nom et pourtant éternelles,
Qui ne sont qu'un délire et depuis cinq mille ans
Se suspendent encore aux lèvres des amants?

Après y avoir bien réfléchi, j'ai pensé que pour commenter ce passage célèbre, le moyen le plus fructueux consisterait à ouvrir une enquête sur le vif. Je vous serais donc très reconnaissant de vouloir bien me faire connaître dans le plus bref délai quelles sont les phrases, interjections ou onomatopées qui vous échappent habituellement aux heures d'extase. De cet ensemble de témoignages j'extrairai l'essentiel, qui sera publié dans mon édition sous forme de note ou d'appendice.

Bien entendu, l'anonyme le plus impénétrable sera observé, si vous le désirez, et le public ne connaîtra que par ses résultats cette importante contribution à la science du langage.

Veuillez agréer, Monsieur, avec tous mes remerciements d'avance pour votre gracieuse collaboration, l'expression de mes respectueux sentiments.

PAUL MASSON,
77, boulevard Saint-Michel.

Le poète Blaise Petitveau a répondu en partie — côté des dames — à cet indiscret questionnaire. Mais le pauvre Paul Masson était déjà bien malade et incapable de pousser plus loin son enquête. Neuf mois après, éloigné de Paris et ayant besoin d'un renseignement à la Bibliothèque nationale, j'eus recours à lui, connaissant son inépuisable complaisance. La réponse ne se fit pas attendre, mais ne me laissa aucune illusion sur l'état de santé du Yoghi, que ses amis aimaient tant :

Strasbourg, 22 octobre 1896.

Mon cher ami,

Je ne demanderais pas mieux que de répondre à votre appel; mais je suis en proie, pour le moment, à une maladie de nerfs atroce qui me rend toutes recherches impossibles. Je suis, d'ailleurs, dans ma famille, loin de Paris et de tout centre intellectuel. Excusez-moi donc pour le moment. Dès que j'aurai une minute à moi, je m'occuperai de cet intéressant sujet.

Mille cordialités de votre

PAUL MASSON.

Après cette lettre, on pouvait s'attendre au pire et ce fut le pire qui arriva. Le 31 octobre 1896, le corps de Paul

Masson était retrouvé dans les herbes du canal de la Marne au Rhin, près de la Robertsau, cette ancienne commune annexée par les Allemands à la ville, dont elle était devenue un quartier.

Pourtant, ce n'était pas fini des mystifications, Paul Masson qui, de son vivant, avait tant mystifié les journaux, devait les mystifier une dernière fois, après sa mort. Seulement, plaisanterie un peu macabre, feu Lemice-Terrieux n'était plus l'auteur, mais la victime, d'une plaisanterie dont, vivant, il eût été le premier à rire — intérieurement, à son habitude. Divers journaux qui avaient annoncé sa mort reçurent cette lettre et s'empressèrent de la publier :

Paris, 13 novembre 1896.

Monsieur,

Vous êtes bien aimable et vous avez raison! Je ne suis pas mort et n'ai nulle envie de l'être. Mais cette fois, la mystification n'est pas de moi. Je ne suis pas le mystificateur, je suis le mystifié. Je ne m'en plains pas. J'ai pu compter mes amis.

Veuillez trouver ici, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués et de mes remerciements.

PAUL MASSON.

N'ayant que trop de raisons de croire à la mort de mon ami, je n'avais pas attendu la publication de cette lettre, pour en demander la confirmation au maire de Strasbourg et avais déjà reçu sa réponse, des plus courtoises, lorsque parut ce faux, le dernier de la série :

BUREAU DE L'ÉTAT-CIVIL
de la
VILLE DE STRASBOURG
N° du Registre : 2560

EXTRAIT
du registre des décès

—

MASSON PAUL Strasbourg, 8 novembre 1896.

En vertu d'une communication officielle de Monsieur le premier procureur impérial de Strasbourg du 7 novembre 1896, il a été inscrit sur le registre des décès que l'ancien bibliothécaire, Paul Masson, âgé de quarante-sept ans, appartenant à la religion catholique, né à Strasbourg et demeurant à Paris (France), fils d'Auguste Masson, commerçant, décédé à Strasbourg, et de sa femme légitime, Caroline, née d'Hagenbourger, encore vivant à Strasbourg,

est décédé à Strasbourg le 31 octobre 1896, entre huit et neuf heures du matin.

La « maladie de nerfs atroce » avait fait son œuvre et le corps avait été retrouvé presque aussitôt.

PIERRE DUFAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Ch. Xanthopoulo-Palamas : *L'idée de Paix dans l'œuvre de Costis Palamas*, Athènes. — K. N. Constantinidis : *Athana Lindia*, Alexandrie. — Petros Vlastos : *Paravlastara;* Hestia, Athènes. — Psicharis : *Megali Rômaïki Epistimoniki Grammatiki;* tome III; Kollaros, Athènes et Le Soudier, Paris. — D. K. Nicolopoulos : *O Thanassakis;* Pyrgos, Athènes. — D. Nicolopoulos : *Ta Synora tis Thalassas;* Kollaros, Athènes. — Mémento.

Costis Palamas est avant tout un poète de la pensée, non de l'action. Il eût été paradoxal de l'entendre exalter les passions qui conduisent à la guerre. Patriote, il l'est sans conteste, et tout ce qui peut contribuer à la grandeur de son pays et de sa race gonfle son cœur d'enthousiasme. Qu'un combat meurtrier s'engage, où les destins de l'Hellénisme soient en jeu, il glorifiera l'héroïsme et les vertus civiques; mais ses regards ne cesseront de se tourner vers les étoiles et, les mains jointes, il invoquera, non les démons de la Haine, mais les anges de la Fraternité.

Au cours d'une brillante conférence prononcée à l'occasion du Cinquantenaire littéraire du Poète, M. Xanthopoulo-Palamas dégage, à l'aide de citations bien choisies et de commentaires appuyés d'exemples, **L'idée de Paix dans l'Œuvre de Costis Palamas.** Héritier et continuateur de la plus vieille civilisation d'Europe et, par conséquent, de la tradition orphique, d'où sont issues les amphictyonies, Palamas ne pouvait que rejoindre les idées françaises de pacification universelle et de Société des Nations, qui furent au début de l'Histoire des idées druidiques. « France et Humanité ne sont pas deux mots qui s'opposent l'un à l'autre », a écrit Ernest Lavisse. En Allemagne, au contraire, constate Robert Curtius, l'idée de Nationalité et l'idée d'Universalité se sont constamment combattues.

Le Comte de Keyserling a creusé le problème, et M. Xanthopoulo-Palamas cite fort opportunément ses conclusions :

La solution est d'ordre spirituel. Ce n'est point par l'action des

forces telluriques que nous pourrons réaliser l'Humanité. Sur le terrain matériel on pourrait se mettre d'accord; on pourrait arriver à des compromis; on pourrait même envisager la possibilité de passer du partiel au général, en faisant l'addition des parties. Mais l'Humanité n'est pas le général : elle est l'universel. Elle n'est pas quantité, mais qualité. Il est impossible de la réaliser par addition ou fusion, notions d'ordre purement quantitatif, mais il faudrait, pour l'atteindre, être en état d'engendrer en soi la conception universelle, qui est qualité et qui seule la fera intégralement jaillir de la source vive de notre esprit.

En vérité, ce sont toujours les besoins de la terre qui nous dressent les uns contre les autres et c'est l'Esprit qui de tout temps rendit au monde sa force de cohésion. Plus le règne de l'Esprit étendra son empire, plus solides seront les assises de la paix.

Or, ajoute l'éminent conférencier :

Costis Palamas croit à la mission pacificatrice de l'Esprit, et son œuvre est riche en valeurs universelles. Ma Patrie, oui, je l'aime, dit le Poète. Mais je suis aussi Citoyen de l'Univers.

Ce qui revient à proclamer que le véritable patriotisme doit se reconnaître et durer dans l'Humanité, dont il est une parcelle harmonique.

Nous sommes loin des spéculations de la politique pure. D'abord, il faut séparer soigneusement le Temporel du Spirituel.

Dans une remarquable étude : *Introduction à la Poésie lyrique grecque contemporaine* (*L'Hellénisme contemporain*, avril 1937), M. Cléon Paraschos, analysant à travers les écoles et les modes le caractère spécifique des œuvres produites par chacun des poètes représentatifs du dernier siècle, n'hésite pas à classer Palamas à part, comme romantique, purement et simplement romantique.

Il l'est plus profondément, dit-il, que Soutzos et Valaoritis. Ce sentiment aigu de la vie jamais rassasiée, insiste-t-il, cette incessante observation, ce scrutement, ce *ciselage* du *moi*, comme s'il n'existait rien hors de lui, nous ne les rencontrons chez aucun autre aussi forts et persistants que chez Palamas. C'est pourquoi, d'ailleurs, Palamas est le plus lyrique des poètes néo-grecs.

M. Cléon Paraschos classe dans un néo-romantisme épuré, qui va presque rejoindre ce que le classicisme a de plus chaud,

les poètes de la génération de 1880, qui suivent immédiatement Palamas, tels Provelengios, Gryparis, Porphyras, Hodzopoulos (P. Wassilikos, Malakassis et Costas Ouranis. Il a soin d'ajouter, d'ailleurs, que chaque poète en Grèce constitue sa propre école. En opposition à celle-ci, la génération de 1900, qui compte dans son sein des poètes tels que Sikélianos, Pétros Vlastos, Varnalis, Kazantzakis, manifeste, selon l'éminent critique, une attitude dionysiaque et nettement antiromantique. Ainsi expriment-ils clairement dans leurs œuvres les tendances spirituelles et psychiques, que l'on retrouve au cœur même du drame humain spirituel de notre époque. A côté d'eux, M. Cléon Paraschos place Apostolos Mélachrinos, qu'inspire l'exemple de Mallarmé.

Il nous semble que le classement opéré par M. Cléon Paraschos est un peu forcé. Si Palamas reste un Romantique, c'est à la façon de Gœthe. Par certains côtés, sa virtuosité verbale le rattache au Parnasse, et il est loin d'être resté étranger au Symbolisme, que professa Vassilikos. La pensée orphique de Sikélianos voisine avec la sienne, et *Les Douze Paroles du Tsigane* ont bien quelque parenté avec le nietzschéisme de Vlastos. Ce qu'il n'a point, c'est l'ivresse naturiste de Sikélianos, le paganisme de Varnalis, mais le Moi ne me paraît pas chez lui plus exclusif et encombrant que chez d'autres. Il fut de son époque simplement, et il est immense. Tels de ceux qui le suivent — (et je songe surtout à Sikélianos) — ont d'un élan plus mystique pénétré le mystère de l'âme grecque et découvert le secret de la naissance des dieux; mais il y a dans la pensée de Palamas des divinations de même ordre. Seulement il reste l'héritier de Byzance. Or, l'Hellénisme plonge dans l'Egéide ses plus profondes racines, et si Athéna put prendre, aux temps chrétiens, le visage de la Mère du Christ et solliciter ainsi l'adoration des fidèles au sein du Parthénon, sa figure primitive fut dessinée par les artistes de l'époque minoenne, M. Constantinidis nous le rappelle fort opportunément dans la belle étude qu'il vient de consacrer aux antiquités de son île natale de Rhodes, et en particulier à **l'Athana de Lindos.** J'ai gravi naguère les pentes de l'acropole de l'antique cité et médité un instant sur ses ruines. Bien étrange est la primitive statue de la Déesse,

née du coup de hache d'Héphaïstos sur le crâne de Zeus. A ce propos, M. Constantinidis rapporte les diverses interprétations dont le mythe a été l'objet. Athéna symboliserait l'éclair du nuage orageux. Mais que vient faire la hache? La pensée de l'Homme préhistorique procédait par analogies généralisatrices. De même que le coup de tonnerre semblait faire jaillir l'éclair du nuage, la percussion du silex dont la hache primitive était faite engendrait des étincelles. De même encore la trépanation, pratiquée dans certaines conditions, peut faire naître la double vue, le don de prophétie, l'intuition divinatrice. De là sans doute les trépanations nombreuses relevées sur les crânes néolithiques, trépanations rituelles probablement, et dont le souvenir serait fixé dans le mythe de la naissance d'Athéna. Simple hypothèse, que le beau travail de M. Constantinidis nous permet de suggérer en passant. Si Athéna trouva des autels à Rhodes, la Poésie y chercha refuge, lors de la chute de Byzance, et c'est à Rhodes que les chants grecs se parèrent pour la première fois de la rime.

La Grèce enseigne bien des choses; mais le jugement a besoin, pour ses expériences, de multiples comparaisons, et qui n'exerce pas son jugement n'est pas un homme complet.

Ainsi pense M. Petros Vlastos, qui a beaucoup voyagé dans le temps et dans l'espace, et qui proclame, fort judicieusement à notre avis, que l'Homme doit trouver lui-même sa propre vérité. Poète épris de formes strictes, conteur épique et dramatique, grammairien et lexicographe, démoticiste fervent, que l'audace n'effraie point, Pétros Vlastos ne fait rien à demi, et il a su marquer d'une empreinte puissamment personnelle tout ce qu'il a tenté. C'est que, s'il aime aller de l'avant, il sait se refuser aux aventures, et la raison chez lui ne cesse pas d'être souveraine. Son nouveau livre : **Rejetons,** où il assemble une série d'études, préalablement parues dans divers journaux et périodiques, nous le montre essayiste et philosophe. Comme Nietzsche sur les hauteurs alpines a incarné Zarathustra, comme Moïse est monté sur le Sinaï pour entendre la voix de Dieu lui dicter le Décalogue, le Poète *d'Argô* est allé méditer sur l'Himalaya. Le mystère de la Vie et de la Destinée, le problème des dieux et de leur

fonction, le pressentiment monothéiste au sein de l'Olympe hellénique, c'est à travers cette forêt de nos inquiétudes et de nos doutes que son esprit s'efforce d'ouvrir des perspectives. Les dieux naissent et meurent dans la conscience humaine, ont dit les vieux Sages de l'Inde. Il serait plus juste de dire qu'ils naissent et meurent dans la conscience des groupes humains, dont ils incarnent les aspirations collectives; mais ils ont en même temps leur vie propre et représentent sans doute la hiérarchie des forces animatrices de l'univers. La curiosité de Petros Vlastos est infatigable; il n'est rien d'humain qui lui soit étranger. Il n'est point de muraille de Chine qui puisse arrêter ses investigations pour la découverte de la Vérité et l'exaltation de la Beauté vivante. Tantôt c'est l'histoire des Religions qu'il interroge à travers le mythe de Chronos et de Rhéa par exemple, tantôt c'est le folklore, à travers les stylisations géométriques qui sont le propre de l'art populaire. Il s'efforce de clarifier les origines de la musique liturgique dans la légende de saint Romain, qui dut être, pense-t-il, d'origine hébraïque et anatolienne. Il collabore avec M. Kazantzakis pour étudier l'histoire de la diglossie en Chine, et en tirer des comparaisons capables d'appuyer sa thèse démoticiste. Comme on le voit, le livre est étonnamment riche de substance, et sans doute aurons-nous l'occasion de nous y référer plus d'une fois. Palamas, Sikelianos, Vlastos, Kazantzakis, malgré la diversité des tempéraments, sont bien de la même famille spirituelle; mais de Psichari Vlastos est le disciple le plus attentif.

Or, voici paraître le tome III de la **Grande Grammaire scientifique du grec roméique** (à Paris chez Le Soudier). C'est le Livre de l'Elève, et tous les étudiants, par ce temps de réaction linguistique, pourront en tirer large profit. Au cours de ce travail original, Psichari fait, non seulement l'histoire de la prononciation du grec et de l'alphabet; mais aussi de chacun des sons vocaliques et consonantiques de la langue. L'évolution phonétique du grec est étudiée pas à pas, et les raisons de chaque transformation ou mutation sont minutieusement exposées. De cette exégèse scientifique résulte logiquement, on le devine, la plus absolue condamnation du système *catharévoussiste*. La clef du problème linguistique

réside dans la phonétique, on n'en saurait douter; car c'est le Peuple qui fait la langue, et non le caprice des lettrés. Le savant constate. Le poète choisit d'instinct les mots les plus vivants.

Les Grecs feront bien de ne pas oublier Psichari, fût-ce même pour le discuter sur son propre terrain.

Maints conteurs et prosateurs animés naguère par ses leçons et son exemple ont pu se frayer une voie hors des sentiers battus par Pappadiamandis, dont la langue restait bâtarde. Cependant Pappadiamandis incarna parfaitement l'esprit néo-grec dans son penchant à une sorte de mélancolie fataliste et résignée. Il est loin pourtant d'avoir vu aussi noir que ses successeurs d'aujourd'hui. Bikelas et Drossinis restent souriants, avec parfois une pointe de raillerie qui ne va jamais jusqu'à la causticité. M. D. Nicolopoulos, qui est un écrivain d'élite en même temps qu'un diplomate avisé, est leur disciple, et il fait certes plus souvent songer à Carcavitsas qu'à Théotokis. Chez lui, le conte est toujours construit comme un drame en raccourci; il excelle à mettre en scène, et il sait émouvoir. A ce titre, son dernier recueil de sept contes : **Thanassiakis** contient au moins deux morceaux hors de pair, le premier qui donne son titre au volume et *Le Père*. Que d'humanité dans ces pages! Que d'humour dans *Les Frontières dans la Mer*, pittoresque récit de mœurs cueilli en Abyssinie! Que de grâce légère dans *Lili est fort malade*, dans *Bonne année, mon petit canari!* M. Nicolopoulos, qui a su si bien nous révéler l'Abyssinie et la vie des Pêcheurs d'éponges, prend ses sujets à travers le monde, à Addis-Abeba, à Athènes, à Paris. C'est un bel écrivain.

Mémento. — L'Epire vient de perdre, en la personne de Chr. C. Christovassilis son plus pittoresque conteur, frère spirituel de Costis Krystallis. La mort de M. E. Clément, traducteur génial de Palamas, met l'Hellénisme en deuil.

Voici de clairs poèmes, soigneusement rythmés, signés Petros Magnis, tour à tour teintés de rêve naturiste (*Ladanies ki Ereikia*) ou imprégnés d'humour à la Cavafis (*Archilokheia*). Reçu également, pour être analysés plus tard avec les Revues, le gros et savant travail de M. Samuel Baud-Bovy : *La Chanson populaire grecque du Dodécanèse; To Tragoudi tou Vounou* de Costa Kalantzis, hymne

fervent à la patrie thessaliote, préfacé par Tellos Agras; *Resarta*, suite parfaite de sonnets signés L. Alexiou; *Peri tôn Brettanikôn Sylodikeiôn*, par Emilianidès de Chypre; *Chrysilla*, roman chypriote du même.

D. ASTÉRIOTIS.

LETTRES HINDOUES

Contemporary Indian Philosophy (Library of Philosophy, Allen und Unwin, Londres). — *A history of Indian Philosophy*, by Professeur S. Das Gupta (Cambridge University Press, 2 vol.). — *The world's unborn soul*, by S. Radhakrishnan (Oxford University Press). — *Dharmasambhava, par Pandit Taranath* (Darwar, En langue canaraise). — *A la poursuite de la sagesse*, par Maurice Magre (Fasquelle, Paris).

On me demandait un jour s'il y avait dans l'Inde un « mouvement laïque », et, s'il existait, quelles en étaient les causes et l'influence. Je ne vis pas tout d'abord la pleine importance de la question; mais, réfléchissant, j'en vins à penser que, malgré les nombreuses révolutions religieuses et intellectuelles qui eurent lieu dans l'Inde depuis le XVIIIe siècle, malgré Ram Mohun Roy et le Brahma Samaj, malgré Dayananda Saraswathi et l'Arya Samaj, malgré la forte influence de la philosophie positiviste de la fin du XIXe siècle, lorsque Auguste Comte et les Utilitaristes anglais étaient lus dans l'Inde autant qu'ailleurs par le monde, malgré tout cela, il n'y eut jamais, à proprement parler, un « mouvement laïque » dans l'Inde. On se révoltait contre tel ou tel système de pensée, dégénéré et corrompu dans son application à la vie quotidienne; mais, loin de nier la spiritualité, on la proclamait à nouveau, on affirmait la suprématie de l'esprit, la grandeur de cette élévation intérieure vers l'absolu, l'idéal; et ceux qui parlaient ainsi, toujours étaient suivis. Cette attitude est aisée à comprendre. Le « mouvement laïque » en Europe fut une révolte contre l'oppression sociale et intellectuelle du christianisme. Or, dans l'Inde où existent des systèmes philosophiques vastes et divers, où l'expérience individuelle est considérée comme la seule base de toute conception religieuse, chacun est libre de penser selon son gré, pourvu que sa vie ne soit pas en opposition avec la société qui l'entoure. Et encore les saints et les philosophes échappent à cette restriction. Dans ce pays de castes, le chercheur de Dieu commande le respect, à quelque caste qu'il appartienne. Les grands penseurs hindous

disent que le but suprême de la civilisation est de produire des « siddhas », ou hommes complets, pleinement développés; et si profond est ce sentiment dans l'Inde moderne encore, qu'en politique même, seule une force spirituelle, comme celle de Gandhi, put mener le peuple à l'action. Le contact de l'Occident n'a point fait perdre à l'Inde ce qu'elle avait de meilleur, mais a servi à rendre plus pure et plus claire sa culture propre. Il n'est guère à craindre que, comme quelques-uns le pensaient, l'Inde devienne une imitation vulgaire de l'Occident. Rien ne le prouve mieux que ce livre, **Philosophie hindoue contemporaine,** recueil d'essais dus à plusieurs philosophes, qui vient justement de paraître.

Ce qui frappe le plus dans ce recueil est la préoccupation spirituelle des auteurs qui y ont contribué. Ils sont pour la plupart professeurs de philosophie dans les Universités de l'Inde, nourris de Kant et de Hégel (l'un d'eux est même hégélien), et ayant subi l'influence de l'Europe. L'exemple du professeur Das Gupta, ses travaux et sa vie même (le livre donne pour chaque auteur une introduction biographique, très précieuse) est particulièrement significatif.

Le professeur Das Gupta, directeur du Collège Sanscrit de Calcutta, est l'auteur d'un ouvrage magistral : **Histoire de la Philosophie hindoue,** de conception gigantesque et de scientifique méthode. Il n'est point sentimental ni théologien comme certains, et ne recule pas devant des interprétations de la Gita même, qui pourraient paraître hérétiques aux hindous orthodoxes. Alors qu'il était plongé dans ses recherches de philosophie hindoue, il vint à l'Université de Cambridge, où il connut McTaggart, Ward et More; il fut si fortement attiré par la Relativité d'Einstein et les théories relativistes hindoues des Jaïns, qu'il rejeta les chaînes de l'Absolutisme et affirma courageusement sa révolte. Et pourtant, quelle avait été jusqu'alors sa vie? Né en 1887 dans une famille brahmane où la connaissance du sanscrit était de tradition depuis des siècles, il savait, entre cinq et huit ans, interpréter les textes sanscrits, et des gens venaient lui poser des questions auxquelles, disent certains journaux d'alors, il répondait avec une naïve profondeur. (Ainsi, à la question : « Quels sont les rapports qui existent entre *Prakiti*, la Cause primordiale, et

Purusha, l'âme? » il répondait : « La création découle spontanément de Prakriti sous la direction de Purusha, et les deux sont intimement associés, comme le paralytique porté par l'aveugle et dirigeant l'aveugle. ») Il lui arrivait d'entrer dans l'extase méditative, le *samadhi.* Rien de cela n'est extraordinaire, et ces expériences sont celles de beaucoup d'Hindous, et de tout âge; mais ce qui est significatif, c'est qu'un Hindou de tempérament mystique pût, sans en rien perdre, devenir réaliste sous l'influence de la philosophie d'Occident. Son essai sur la « Philosophie de l'Emergence dépendante » en est une preuve. Il y expose comment les philosophes hindous, le plus souvent en état de super-conscience, ont interprété la vie comme une réalité chimérique (*Maya*), qu'il fallait traverser afin d'obéir à son *karma* (ses actions passées), avant de trouver la paix ineffable dans une sorte de béatitude (*Moksha*). Il repousse cette interprétation qu'il juge étroite, et, par une analyse brillante de l'esprit et de cette chose mythologique, l'âme, il en vient à conclure que le complexe « esprit » est capable de transmuter les tendances biologiques « à son ordre propre sous la direction de formes-valeurs émergentes : « Le commencement de ce processus, continue-t-il, c'est le commencement de la sainteté. Ce n'est donc pas une annihilation de l'esprit, mais un enrichissement... où l'esprit joue son rôle véritable de réalité émergente, liée au corps à la base, mais menant une vie qui lui est entièrement propre. Ces formes émergentes de valeur peuvent être le beau, le bien, la connaissance, la volonté, la réalisation dans les émotions supérieures, tournées vers un sommet, Dieu, ou quelque autre forme... » Ainsi décrit-il l'esprit, élévation sainte et rationalisme robuste. Ceux qu'intéressent les tendances profondes de l'esprit hindou ancien et de l'esprit hindou moderne ne peuvent pas ignorer l'œuvre riche et neuve du professeur Das Gupta.

Le professeur Radhakrishnan, l'une des plus belles figures de l'Inde contemporaine, est un esprit d'un autre ordre. Chercheur d'absolu, il n'a nulle sympathie pour la bigoterie d'aucune forme, ni pour la théologie coupeuse de cheveux en quatre. Son idéal est, avec Platon, Samkara (680 av. J.-C.), le grand philosophe hindou qui allia l'analyse métaphysique à

la ferveur mystique. Car on peut être, dit Radhakrishnan ,à la fois religieux et critique : c'est quand l'esprit est entièrement libéré des entraves que sont les préjugés, les tyrannies, qu'il peut être plus vraiment et profondément religieux. Révolte ne signifie pas négation. L'époque actuelle, pleine de confusion, peut sembler, au premier abord, être la fin de la quête spirituelle de l'homme; mais, en réalité, dit Radhakrishnan, elle n'est qu'un âge transitoire, annonçant un âge nouveau. Son discours d'ouverture à l'Université d'Oxford (où il fut le premier professeur asiatique) a pour titre : **L'âme à naître du monde.** « Le profond malaise présent, dit-il, est en vérité une sorte d'incubation. Le monde nouveau duquel le vieux monde est en travail est encore un embryon. Tous les composants sont là. Ce qui manque est leur intégration... » Que sera cette intégration? Radhakrishnan dit que toutes les grandes époques de l'histoire humaine ont été marquées par la fusion des cultures nationales et des influences étrangères. Nul doute qu'il pensât à l'Inde même, où les deux cultures, l'orientale et l'occidentale, sont en train de s'intégrer, et où, dans le passé, le contact avec la culture grecque, et, quinze siècles plus tard, avec la culture islamique, produisit de si heureux effets. Il pense que, peut-être, le contact entre l'Orient et l'Occident sera la base de cette synthèse nouvelle. Il voit d'une part la pensée occidentale, humaniste, mais manquant de ce qu'on peut appeler le sens du divin; d'autre part l'Inde toute religieuse, mais souvent au détriment de l'homme. La synthèse serait rationnelle et religieuse. Au reste, par religion, il n'entend pas croyance en un Dieu, — car Bouddha, et le Jaïnisme, et le Samkhya, — trois des six grandes philosophies hindoues, nient l'existence d'un Dieu extérieur à l'homme; par religion, il entend l'affirmation d'une conscience spirituelle, une attitude déférente à l'égard du beau et du vrai, et de l'amour : « Etre spirituel, dit-il, ne consiste pas à rejeter la raison, mais à aller plus loin qu'elle. C'est penser si fort que la pensée devient connaissance et vision, pensée créatrice. Philosophie et religion sont deux aspects d'un mouvement unique... » Ainsi Radhakrishnan retrouve la différence entre *chitta,* l'intellect, et *buddhi,* la pensée synthétique.

L'importance de Radhakrishnan vient de l'universalité de son esprit, envisageant les problèmes du point de vue indien, mais sans jamais dénier aucune aspiration humaine, empruntant à Plotin et aux mystiques chrétiens aussi bien qu'aux Upanishads, à Bergson et à Bradley aussi bien qu'à Samkara. Il y joint une connaissance approfondie de l'art et de la littérature modernes. Historien de la philosophie, — il a écrit une *Philosophie Indienne,* il a été aussi un philosophe. Son importance dans les pays de langue anglaise est prouvée par le livre : *Contre-attaque de l'Orient, ou la philosophie de Radhakrishnan,* du professeur C. E. M. Joad, qui suscita, il y a trois ans, une controverse ardente en Angleterre. Depuis l'entrée de Tagore dans le monde intellectuel d'Europe, nul Hindou n'avait été plus universellement accueilli que Radhakrishnan.

Les auteurs des autres essais qui forment la Philosophie Indienne contemporaine suivent, dans l'ensemble, l'une ou l'autre de ces tendances, le rationalisme spiritualiste de Radhakrishnan, ou le spiritualisme relativiste de Das Gupta. L' « idéalisme pragmatique » de M. Wadia, contraste avec la pensée traditionnelle du Vedanta, exprimée par Babu Bhagavan Das; le court essai de Mahatma Gandhi, qui ouvre le volume, montre comment l'auteur allie la spiritualité et le sens pratique; le poète Tagore étudie avec noblesse la religion du vrai artiste; la conclusion du professeur Ranade pourrait convenir au livre entier : « La vie spirituelle a été mon but depuis le commencement de ma carrière philosophique; mon espoir est qu'elle sera sa culmination... »

Cependant, quelques noms manquent à cet ouvrage. Parmi les hommes dont la contribution à la philosophie indienne est capitale et durable, sont Aurobindo Ghosh, Pandit Taranath, et, je ne crains point de le dire, Krishnamurti. Il ne devrait y avoir aucune hardiesse à nommer Krishnamurti un grand philosophe, n'étaient les légendes et les sottises qui ont été répandues à son sujet, — le Messie à la raquette de tennis, lisait-on un jour sur un journal parisien. Quiconque l'entendra ou le lira, sincèrement et sans préjugé, sentira la profondeur de sa compréhension et combien sa philosophie est proche de celle de Bouddha. Le Bouddisme a revêtu une forme négative,

car l'époque où vécut Bouddha était décadente; à notre âge, à la veille, sans doute, d'un nouvel essor de l'esprit, comme dit Radhakrishnan, convient la philosophie affirmative de Krishnamurti. Et, bien qu'il ne veuille pas exprimer une pensée essentiellement indienne, — la pensée libre est universelle — il est aisé de voir que sa pensée a des sources profondes et des parallèles dans la philosophie indienne.

Pandit Taranath, au contraire, ne nie point qu'il s'inspire des traditions et des textes anciens; c'est sur eux qu'il s'appuie pour attaquer la grande corruption qui a conduit l'Inde à la ruine et à la confusion. Grand médecin, — il commença par être professeur de physiologie à la Faculté de Médecine de Haïderabad, — il a appliqué à ses expériences religieuses l'esprit d'un savant; Yogi, il a appliqué à sa pensée scientifique cette plus haute raison qui va plus loin que la logique intellectuelle, et qui se défie des préjugés de toutes sortes, des *vikalpas*, comme dit la psychologie indienne. Il a fait revivre, grâce à ses patientes recherches et son contact avec les *saddhus*, ermites errants qui ont conservé plus d'un secret millénaire, l'ancien système médical hindou, l'*Ayurveda*. (De fait, la médecine joue un rôle si important dans la philosophie indienne que Das Gupta lui a consacré un chapitre entier dans son Histoire de la Philosophie.) Mais il ne refuse point la rapidité et l'efficacité du système occidental allopathique. Et, comme il fait la synthèse des deux systèmes médicaux, il fait aussi la synthèse des deux tendances de l'esprit, apportant à la philosophie de l'Inde l'aiguë critique intellectuelle si remarquablement développée en Europe. Dans son livre **Dharmasambhava** (« **Fondements de la Religion** »), il attaque le Brahmanisme dégénéré avec une précision indignée, qui a assuré au livre un succès retentissant et la haine des brahmanes orthodoxes. Son influence sur le monde intellectuel de l'Inde du Sud, et particulièrement du Carnatic, est immense.

Aurobindo Ghosh, venu en Angleterre tout jeune, connaît plusieurs langues européennes et écrivit en anglais d'exquis poèmes. Son action politique le fit exiler de l'Inde britannique, et il vit à Pondichéry. En 1910, il y fonda un ermitage, où il médite; il ne s'échappe pas de la vie, le « filet de l'illu-

sion » des anciens philosophes, il affirme au contraire la grandeur et la plénitude de la vie, de la haute vie de la pensée. Reclus en méditation, il ne se montre plus guère, même à ses plus proches disciples. M. Maurice Magre, **A la poursuite de la Sagesse,** s'en fut à Pondichéry, et il dut quitter l'ermitage sans avoir eu la vision du Maître. Mais il en a senti l'esprit dans l'atmosphère de l'ermitage, et c'est avec émotion qu'il écrit: « Je repartirai chargé d'un précieux trésor. Je n'aurai pas eu la réponse que j'étais venu chercher. Mais les grands maîtres ne répondent pas aux questions des hommes... Sur la terre la plus sainte du monde, j'étais venu chercher ce que je nommais vérité. J'ai vu des hommes bons et purs et tels que je ne savais pas qu'il pouvait en exister... »

Que l'Inde eût un grand passé philosophique, était chose reconnue en Europe. C'était du passé, disait-on. Les livres signalés ici montrent peut-être que l'esprit du passé n'est point mort; qu'au contraire, sur le vieil édifice nettoyé et consolidé, s'élève, au contact de l'Occident, une arche nouvelle.

RAJA RAO.

VARIÉTÉS

Une forme inédite de culture philosophique et scientifique : la Société des Amis de l'Histoire des Sciences. — Depuis que la science a atteint matériellement et moralement l'extraordinaire extension que la civilisation occidentale, spécialement depuis le XVIIIe siècle, lui concède, le problème d'une diffusion de la pensée scientifique, d'une profonde éducation individuelle et collective fondée sur la science, a suscité des efforts sans cesse renouvelés : efforts presque toujours insuffisants, d'ailleurs, malgré le succès provisoire qu'ont connu certains vulgarisateurs, malgré la finesse d'un Fontenelle, malgré l'enthousiasme des promoteurs de l'Encyclopédie.

La raison profonde de cette espérance toujours renaissante, et de son échec presque inévitable, réside dans ce qui fait la valeur même de la pensée scientifique, c'est-à-dire la complication sans cesse croissante de ses techniques d'invention.

Le pessimiste peut à la rigueur renoncer à tout espoir de

voir jamais la pensée scientifique assimilée par l'ensemble de tous les hommes, et se résigne aisément à une conception aristocratique de la culture intellectuelle, mais la nature humaine exigera toujours un effort optimiste d'adaptation.

C'est pourquoi on assistera sans cesse à l'éclosion de nouvelles tentatives pour la diffusion de l'esprit scientifique dans la société.

§

Jusqu'à présent ces tentatives ne semblaient différer que par l'habileté, la finesse didactique et par l'ampleur des moyens matériels mis en œuvre; à cet égard, on ne fera jamais mieux que les Anglo-Saxons.

Cependant une nouvelle forme de culture scientifique généralisée vient d'entrer récemment dans l'usage collectif. Le principe de cette nouvelle diffusion est de faire participer le milieu social à l'esprit vivant des sciences, par l'utilisation des méthodes historiques.

L'histoire des Sciences en France a déjà une tradition extrêmement brillante, — principalement extra-universitaire, — qu'illustrent les noms d'Auguste Comte, de Duhem, de Paul Tannery. Grâce à ces précurseurs, les recherches sont arrivées à une maturité suffisante pour permettre d'envisager leur application à la culture générale (ce fait a d'ailleurs été signalé encore récemment par Enriques) : il s'agit, somme toute, d'introduire les intelligences non spécialisées, par la technique de l'histoire, à la connaissance vivante des idées directrices de la culture scientifique contemporaine. C'est à cette forme de diffusion que s'attache la société des *Amis de l'Histoire des Sciences.*

Cette Société, qui vient d'être fondée, mais dont l'activité est déjà sensible, entend faire bénéficier la culture individuelle de toutes les ressources que l'histoire et la philosophie des sciences mettent désormais à la disposition de chacun pour transformer son monde intérieur.

L'originalité des procédés que la Société des Amis de l'Histoire des Sciences entend mettre en œuvre réside non seulement dans cet appel délibéré à la méthode historico-

scientifique, mais dans un sentiment très concret des moyens correspondants.

Ce n'est pas seulement les conférences, les livres, qui seront mis en œuvre, mais l'entretien personnel, le contact entre le profane et ceux qui respirent l'invention historique et scientifique dans un domaine déterminé parce qu'ils la vivent, et qui rayonnent autour d'eux une telle énergie intellectuelle que la vie intérieure de ceux qui les fréquentent ne peut pas ne pas s'en trouver ébranlée.

Les bases didactiques de ce **centre d'échanges intellectuels** sont d'ailleurs admirablement assurées par la nombreuse collaboration de l'Institut, et l'on sait quelles garanties de profonde érudition apportent les noms de ceux qui y professent ou de ceux qui ont bien voulu patronner la Société des Amis de l'Histoire des Sciences. Les membres d'honneur en sont M. Emile Picard, membre de l'Institut, M. le Recteur S. Charlety, membre de l'Institut, MM. les Doyens Henri Delacroix, Charles Maurain et Gustave Roussy. Le Président de la Société, M. le professeur Jean-Louis Faure, entouré de MM. Laignel-Lavastine, de Margerie, Max Franck, Lucien Febvre, E.-H. Guitard, A. de Monzie, Abel Rey, Louis Weber, a su grouper l'appui de MM. Maurice Ajam, Louis de Broglie, Brunschvicg, E. Cartan, E. Cresson, Grimanelli, Serrus, Thureau-Dangin et de nombreux correspondants étrangers (1).

Tels sont ceux qui, associés au Comité directeur de l'Institut d'Histoire des sciences et des techniques, ont bien voulu s'attacher dès le début à cette tentative originale de culture personnelle par l'histoire des sciences.

§

Dès maintenant signalons que la Société des Amis de l'Histoire des Sciences organise des séances mensuelles de critique orale, où certains livres étrangers ou spécialisés, difficilement accessibles au public cultivé, seront analysés par les esprits les plus compétents. C'est une tentative susceptible d'aboutir à des résultats féconds, et qui

(1) Parmi lesquels MM. Sarton (U. S. A.), Singer (Angleterre), Vollgraff (Hollande), Paul de Berredo Carneiro (Brésil), José Feliciano de Oliveira (Brésil), Joachim Xirau (Barcelone).

nous propose en tout cas un moyen d'information singulièrement commode. Cette forme de culture intellectuelle inaugurée par la Société des Amis de l'Histoire des Sciences est susceptible d'intéresser, non seulement les esprits de formation scientifique : ingénieurs, industriels, techniciens, professeurs, chercheurs de laboratoire, mais même et peut-être surtout les écrivains et les artistes. Ces derniers ont senti bien souvent que leur culture personnelle se rajeunirait seulement par un contact individuel avec les créateurs scientifiques, historiques et philosophiques; inversement, ils savent qu'ils pourraient suggérer aux savants, aux historiens et aux philosophes la curiosité de certaines fins humaines, de certaines valeurs dont l'écrivain, dont l'artiste sent ou pressent l'importance et que la science doit atteindre. Enfin, les écrivains et les artistes, s'ils participaient vraiment à l'évolution de la science, c'est-à-dire s'ils vivaient son histoire, assureraient aux érudits, aux savants et aux philosophes l'audience collective, la faveur sociale, sans lesquelles aucun effort d'invention ne peut porter tous ses fruits. Ils éveilleraient enfin cette chaude ambiance de sympathie que les civilisations les plus hautes ont parfois réservée aux lettres et aux arts dans la période la plus heureuse de leur puissance inventive. C'est surtout pour attirer leur attention que le profane que je suis s'est permis, pour une fois, de sortir du domaine des lettres pures (2).

FRANCIS AMBRIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean Meuvret : *Le Territoire de Memel et la politique européenne;* P. Hartmann. — J. Corréard : *Votre Angoisse, II, Le massacre!* Figuière. — Karl Anton Prinz Rohan : *Schicksalsstunde Europas;* Graz, Leykam-Verlag. — Pierre de Lanux : *La Neutralité américaine en 1936;* Hartmann. — Pierre Lucius : *Un Siècle et demi de révolution;* Librairie de l'Arc, 149, rue de Rennes.

L'excellente brochure de M. Meuvret sur **Le Territoire de Memel** est la première publication de la Section d'information du Centre d'études de politique étrangère; elle lui fait honneur.

(2) Pour tous renseignements concernant la Société des Amis de l'Histoire des sciences, s'adresser à M. Pierre Ducassé, Secrétaire, 13, rue du Four, Paris (VIe).

Memel (en lithuanien Klaipeda) est le petit port situé à l'entrée du Kurisches Haff, vaste golfe où se jette le Niémen. Les Chevaliers porte-glaives y établirent une ville qui reçut ses privilèges en 1252 et resta sous la souveraineté prussienne jusqu'en 1919. Comme, d'une part, c'était à cette époque le seul port de la Lithuanie, et comme d'autre part les statistiques allemandes de 1900 attribuaient 43 % d'habitants parlant le lithuanien au cercle de Memel et 57 % au cercle d'Heydekrug, les Alliés exigèrent que l'Allemagne cède ces deux cercles. Cependant, dès cette époque, la Commission alliée avait l'impression que les Allemands devaient avoir la majorité dans le territoire cédé, car si de nombreuses personnalités allemandes étaient favorables à un plébiscite, la Commission ne rencontra pas de Lithuaniens disposés à y recourir.

Après la cession de Memel par l'Allemagne, son territoire fut d'abord administré par un Haut-Commissaire nommé par la Conférence des ambassadeurs. Le premier Haut-Commissaire fut le général Odry. La Lithuanie n'ayant pas alors un statut bien établi, on parlait de faire du territoire de Memel un Etat libre. En mai 1921, Odry fut remplacé par M. Pestiné, qui fut accusé par les Lithuaniens de favoriser cette solution. Pour en empêcher l'adoption, les Lithuaniens, le 14 janvier 1923, attaquèrent la garnison française de Memel et l'expulsèrent après avoir tué deux de nos soldats. La Conférence des ambassadeurs se résigna à laisser Memel aux mains des Lithuaniens pour éviter une nouvelle effusion de sang. Le Statut de Memel fut signé à Paris le 8 mai 1924. Il a été « accordé » au Territoire par la République de Lithuanie. Le président de cette dernière nomme le gouverneur du Territoire, mais ce gouverneur n'a guère d'autre prérogative que de nommer le président du Directoire. Ce président nomme lui-même les autres membres du Directoire qui doit démissionner quand la Chambre des Représentants lui refuse sa confiance. La coalition des partis germanophiles a pu par suite, en général, gouverner le Territoire, quoique en lutte avec le gouvernement lithuanien. L'importance de l'élément lithuanien semble même avoir diminué depuis 1910; aux élections de 1927, les Allemands eurent 25 sièges contre 4 aux partis gouvernementaux lithuaniens. En 1935, les Allemands

obtinrent 24 sièges contre 5 (52.868 Allemands contre 11.963 Lithuaniens). Les différences confessionnelles doivent jouer un rôle dans ces résultats : le Territoire est protestant, le reste de la Lithuanie est catholique.

En difficulté au sujet de Memel avec l'Allemagne, la Lithuanie l'est avec la Pologne au sujet de Vilna : jusqu'à présent, elle interdit aux Polonais la navigation du Niémen, se considérant comme « en état de guerre » avec la Pologne.

Après avoir dans le premier volume de **Votre Angoisse** indiqué la façon d'appliquer les méthodes scientifiques aux questions sociales pour affranchir de *la misère*, M. Corréard dans un tome II étudie les moyens d'empêcher *le massacre*. Il y montre la paix menacée par Hitler et rappelle ce qu'a dit celui-ci : « Qu'on ne voie dans l'anéantissement de la France qu'un moyen de pouvoir enfin donner à notre peuple, en d'autres places, tout le développement possible». Ces terres, qu'il prendra après nous avoir anéantis, il les a désignées : C'est « la Russie et les terres qui en dépendent ». M. Corréard démontre aussi excellemment que le cri des peuples doit être : *Des gendarmes!* et non : *Désarmez!* comme le disent les pacifistes. Bien faux en revanche sont les espoirs que M. Corréard fonde sur Mussolini : il le croit « l'homme qualifié pour diriger demain la synthèse européenne ». Il n'a pas compris le plan poursuivi inlassablement par M. Mussolini depuis 1922: écraser la France avec l'aide de l'Allemagne et, quand l'Italie dominera à Lyon, Bordeaux et Alger, former avec l'Angleterre une ligue européenne pour tenir Hitler en échec. M. Mussolini a bien l'intention de devenir européen, mais après le partage de la France. L'Angleterre seule l'empêche d'y procéder, ce que M. Corréard n'a pas compris.

Le prince Charles-Antoine de Rohan, Français de nom, Autrichien par la naissance, est devenu finalement un publiciste allemand. Il a consigné dans un gros livre ses pensées sur **l'Heure fatale de l'Europe**. Elles ne sont pas l'expression d'espoirs vers un monde meilleur. Ses méditations sur Dieu et la personne humaine ne lui inspirent pas une doctrine d'aide au prochain, mais le culte de la force et de l'énergie.

Le fascisme est pour lui « au sens le plus profond la renaissance du patrimoine héréditaire de l'Europe », le national-socialisme « la contre-révolution anti-marxiste pour la régénération du peuple allemand »; le pacifisme, déclare-t-il, « n'a que des arguments faibles et blessant tout sentiment de masculinité »; la Société des Nations n'est qu'un groupement sans universalité, créé pour protéger les puissances de Versailles contre la revanche des vaincus. Les chances d'élimination de la violence et de triomphe du droit sont donc « bien faibles ». La renaissance découlera de la politique de revendication des « droits égaux ». Il faudra l'appliquer aux colonies, aux matières premières et à l'expansion démographique. Ce sera la cause des guerres futures. Elles seront des guerres de destruction : des Etats nationaux disparaîtront. Ces perspectives sont désolantes, l'auteur ne le nie pas; elles amèneront le remplacement d'une culture raffinée par le matérialisme vital primitif. « Ce n'est pas notre faute, s'il doit en être ainsi », conclut-il.

M. de Lanux a étudié les débats aux Etats-Unis sur **la Neutralité américaine en 1936.** Sa conclusion est que « la crise éthiopienne, après avoir éveillé de grands espoirs de coopération internationale, est venue rejeter les Américains vers une forme d'isolement beaucoup plus dangereuse pour les intérêts de l'Europe et a paralysé pour un temps les progrès de l'élite américaine, occupée à rapprocher les Etats-Unis de l'Europe ». Aux Etats-Unis, en effet, « c'est par les élites sociales que l'idée d'une Ligue des Nations pénètre peu à peu dans la masse; la démagogie, au contraire, prêche l'isolement et se fait applaudir par les masses non informées ».

Dans un exposé suggestif, M. P. Lucius fait la synthèse d'**Un Siècle et demi de révolution,** c'est-à-dire de l'histoire de la France de 1789 à 1936. Ses constatations sont naturellement mélancoliques, conséquence naturelle des échecs successifs des tentatives d'organiser la France. Il les groupe en deux périodes, 1789-1799 et 1815-1936; il montre que la marche implacable de la seconde période aboutit comme en

1793 à des atteintes contre la propriété et la liberté. Le remède, suivant lui, est dans « l'accession de tous à la propriété par le travail ». On y arriverait par la reconstitution de corps de métiers qui reconstitueraient des biens de mainmorte. Au-dessus serait placé un « pouvoir souverain », un roi, semble-t-il.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Amiral sir Roger Keyes : *Des Bancs de Flandre aux Dardanelles*, Edit. de la Nouvelle Revue Critique. — Commandant Rondeleux : *Sur les routes du large*, Edit. de France. — Général Daille : *Histoire de la guerre mondiale*, Tome II, Payot. — Général Hellot : *id.* Tome III. — Général J. Rouquerol : *Le Kemmel 1918*, Payot. — Lieutenant G. Bastin : *Mes dix évasions*, Payot.

Un officier général, tel que l'Amiral Sir Roger Keyes, qui, après la plus brillante carrière et la juste célébrité acquise par son attaque de Zeebrughe, se résout, pour libérer sa conscience, à instruire le procès de l'humiliante affaire des **Dardanelles,** où il joua lui-même un rôle important, mérite qu'on l'entende, au moins avec une curiosité sympathique. Il dénonce publiquement « ce que je regarderai toujours, écrit-il, comme l'une des capitulations les plus désastreuses et les plus lâches qu'ait dû enregistrer l'histoire navale, militaire et politique de la Grande-Bretagne » (p. 324). Ainsi il pousse la critique au vif. Il n'est pas, parmi la nombreuse littérature militaire d'après-guerre, un réquisitoire plus dur et implacable. Chez nous, en particulier, on serait aujourd'hui pris d'épouvante à la pensée de porter atteinte à certaines gloires de commande, qu'une consigne inflexible, sous le couvert de discipline nationale, exige d'honorer. Sir Roger Keyes a pensé qu'un pareil scrupule ne valait pas l'avantage de faire connaître à son pays une vérité salutaire.

La décision des Lords navals, qui mit fin à l'aventure, « dont aucun, ajoute sir Roger, ne connaissait bien les Dardanelles et n'avait jamais entendu un coup de canon au cours de la guerre », n'a pas été un acte de haute sagesse, mais simplement le résultat d'une pusillanimité, basée sur l'expérience, vertu négative qui n'a pour résultat que de paralyser l'action. Voilà citées, intentionnellement, les deux attaques les plus vives de Sir Roger Keyes contre les hommes qui ont brisé sa

volonté d'agir. Pour le reste, son argumentation ne cesse pas d'être empreinte de la plus courtoise déférence pour ses chefs. Cette courtoisie, qui n'a rien d'ironique ou d'affecté, rend son témoignage encore plus accablant.

Voici sa déclaration liminaire :

J'étais présent, dit-il, quand fut tiré le premier coup de canon de la campagne en février 1915 et le dernier en janvier 1916. Dans l'intervalle, je fus chef de l'état-major des trois amiraux qui se succédèrent au commandement des forces navales. Je veux dire ici que je ne doutai jamais, pas plus qu'aujourd'hui, et rien ne pourra me faire changer d'avis que, jusqu'au 4 avril 1915, la Flotte pouvait forcer les Détroits, au prix de pertes insignifiantes, comparées à celles que devait subir l'armée de terre...

Telles sont ses prémisses. Son ouvrage, si riche en précisions, qu'il n'est pas possible d'analyser en détail sans entrer dans de grands développements, offre le plus bel exemple, — ce qu'il importe de noter — de courage moral et de loyauté de la part d'un officier, intégré dans la hiérarchie militaire et soumis à sa discipline. Ses qualités de tact devaient le préserver de tout écart capable de mettre en péril la cause qu'il avait pris à cœur de faire accepter. Il convient d'ajouter que l'affectueuse estime que ses chefs lui avaient vouée et dont ils ne se sont jamais départis, a grandement facilité ses efforts. L'amiral de Robeck, en particulier, en l'envoyant à Londres, malgré leur désaccord, avec la promesse de le reprendre comme chef d'état-major s'il ne réussissait pas à faire prévaloir ses vues, est un exemple de loyauté comme il est peu fréquent d'en rencontrer. Quant à la conviction technique de sir Roger sur la possibilité de forcer les Détroits, elle est aussi la nôtre, acquise bien avant les événements. Ce n'est pas le lieu d'en faire état. Nous présenterons une seule observation.

Le bombardement des Forts extérieurs, en février 1915, suivi d'une longue période d'inaction, a été la cause déterminante de l'échec de l'entreprise. On ne pouvait mieux faire si on voulait donner à l'adversaire toutes les informations dont il avait besoin pour se préparer à repousser une attaque. Sir Roger Keyes ne relève pas cette erreur de principe. Le forcement des Détroits ne pouvait réussir que par surprise et un petit nombre de cuirassés précédés de navires sans valeur

militaire, en se présentant devant Chanak, à la pointe du jour et en évitant d'engager l'artillerie de côte. C'était la seule chance d'arriver dans l'angle mort des ouvrages dominants, sans courir des risques sérieux. Quant au danger des mines, on l'a très exagéré. Sir Roger dit lui-même que, dans la nuit du 27 février, les dragueurs avaient exploré un large chenal de 4 milles de long, soit environ la moitié de la longueur des Détroits, sans trouver de mines (p. 131). D'après des documents turcs, le *Massouret* n'aurait mouillé des mines, au cap Képhez, à l'ouvert de la baie de Sari-Sugbar, que dans la nuit qui précéda l'attaque de la Flotte alliée. D'autre part il est bien connu que dans un chenal, parcouru par de violents courants, tel que les Dardanelles, tous les apports charriés par ces courants ont tendance à se porter vers la rive creuse. Celle-ci, c'est-à-dire la rive sud, était donc particulièrement dangereuse dans le cas de mines dérivantes. En fait, c'est aux approches de cette rive que, successivement, le *Bouvet*, l'*Irrésistible* et l'*Océan* furent atteints par des mines. Cette réserve faite, avouons simplement notre admiration pour la tâche menée à bien avec tant de courage et d'indépendance d'esprit par l'amiral Sir Roger Keyes.

Puisque nous en sommes aux Dardanelles, signalons **Sur les Routes du large** du commandant Rondeleux. Si son récit est un peu gâté par un ton emphatique presque continuel, il n'est pas sans présenter de l'intérêt. L'auteur se trouvait au mouillage de Ténédos le 18 mars, jour de l'attaque. Il n'a donc été qu'un témoin de seconde main; mais s'il a peu vu, il a par contre recueilli des impressions sur l'état d'esprit des états-majors français la veille. C'est une contribution psychologique qui n'est pas sans valeur pour l'Histoire future.

Le deuxième volume de l'**Histoire de la Guerre Mondiale, Joffre et la guerre d'usure,** de M. le général Daille, étudie les deux années les plus douloureuses pour nos armées. L'auteur les appelle le « Calvaire de l'Infanterie ». Batailles confuses d'Artois, de Champagne, de la Forêt d'Apremont, du Bois-le-Prêtre, du Bois de la Grurie, de l'Argonne, de Soissons, de Tracy-le-Val, de la Bassée, de l'Hartmannswillerkopff, des

Éparges, de Vauquois, etc., qui nous valurent un million de pertes, sans résultats. Ce n'est qu'après deux ans, au lendemain de la bataille de septembre 1915, en Champagne, sur laquelle on avait fondé tant d'espoirs, que notre commandement finit par adopter un système défensif que Foch avait préconisé, le 14 novembre 1914, dès la fin de la course à la mer. Malgré ces résultats stériles, M. le général Daille, tout en déplorant les méthodes d'attaque, inlassablement suivies, n'a que des éloges pour le Commandement qui les a prescrites. Il condamne, il est vrai, les formules d'une inconsciente cruauté, les « coûte que coûte », les « à tout prix ». Il semble qu'aujourd'hui, une considération particulière soit due à ceux qui en ont été les victimes; dès lors, comment louer avec équité les hommes qui, aveuglément, pendant deux ans, n'ont eu recours qu'à des procédés inopérants autant que barbares.

Ce grand ouvrage marque, d'une manière générale, un progrès certain sur ceux qui l'ont précédé. Cependant, il reste encore très inégal. Il suit souvent de trop près la version du S. H. de l'armée, certes guide commode, mais qui ne doit être accepté que sous bénéfice d'inventaire. Les attaques de juin 1915 en Artois sont présentées d'une manière magistrale. Celles de Champagne sont plus confuses. Tout ce qui a trait à Verdun est nettement tendancieux. La bataille de la Somme est étudiée avec des vues neuves et des précisions encore ignorées sur le désaccord de Foch avec le général A. Micheler, commandant de la 10e armée.

Le troisième volume, rédigé par le général Hellot, pour faire le pendant au « Calvaire de l'Infanterie », pourrait s'appeler le « Calvaire du Commandement ». Fin 1916, Joffre descend du pavois, non sans débats; le général Nivelle y monte, mais ce ne sera pas pour longtemps. Alors qu'on avait montré tant d'indulgence pour son prédécesseur, militaires et hommes politiques s'unirent pour lui tendre les pires traquenards. Sa conception de l'attaque, suivie immédiatement d'une armée d'exploitation, était saine; elle avait d'ailleurs fait ses preuves; mais le choix du terrain était incontestablement mauvais. Puisque Pétain en proposait un autre — la plaine de Sissonne, qui était certainement préférable, — et que le ministre de la guerre en avait eu connaissance, celui-ci était en

droit d'en discuter et de l'imposer au besoin au commandant en chef. M. Poincaré a appelé l'année 1917 *l'année trouble*. Certes, oui; mais il y a bien été pour quelque chose en accueillant des récriminations qui lui parvenaient par la voie indirecte et en tenant son Conseil de Compiègne, qui laissait les choses en état, après avoir disqualifié le commandant en chef devant ses subordonnés. M. le général Hellot a négligé d'insister sur ces questions irritantes et évité de crever l'abcès. Il n'a pas davantage soumis à la moindre critique le rôle de l'armée d'exploitation. Son exposé est clair, objectif, d'une lecture facile; mais, vingt ans après les événements, nous ne sommes pas plus avancés qu'au premier jour.

Le général J. Rouquerol, dans **Le Kemmel 1918**, nous donne, sur l'attaque du 9 avril, montée par Ludendorff contre le front anglo-portugais, l'étude tactique, fortement documentée, qui manquait encore. Un parallèle entre Ludendorff et Foch, peu justifié, à notre sens, ouvre cette étude. Fait digne de remarque, en effet, Ludendorff, au cours de cette dernière année de guerre, va poursuivre l'objectif chimérique de la percée, heureusement abandonné par Foch. Il y emploie des moyens plus puissants et des méthodes plus perfectionnées, qui seront également inopérantes après de premiers succès, comme l'avaient été nos tentatives de 1915 et de 1916. Foch devait briser ces attaques répétées et obliger son adversaire à y renoncer, le 29 avril. Le général Rouquerol termine son étude en appréciant comme suit la personnalité de Foch :

> Certains critiques ont cru faire preuve de sagacité en qualifiant la direction de Foch de « stratégie de pains à cacheter ». Il est difficile de marquer en moins de mots une ignorance plus complète de la situation générale de l'époque et de l'action du général Foch. De caractère éminemment offensif, il a su se plier aux nécessités d'une défense pied à pied. Il l'a fait avec une maîtrise dans l'emploi des réserves qui lui a permis de faire tête aux offensives successives ennemies déclenchées sur les divers points du front. Sans aucun doute, ce sont sa direction éclairée, son activité, sa foi communicative qui ont fait échouer le plan funeste pour les alliés de les séparer et de détruire l'armée anglaise.

Mes dix évasions (1914-17) du lieutenant J. Bastin, de l'armée belge, sont l'occasion pour l'auteur d'un récit tour

à tour émouvant, pathétique, plein d'humour et, en fin de compte, amusant par son ingéniosité et le « zwanse » particulier à son pays. On le consultera, d'autre part, très utilement pour connaître la nature des rapports qui ont existé entre les officiers alliés et leurs camarades allemands.

JEAN NOREL.

MÉMENTO. — Jean Giono : *Refus d'obéissance;* Gallimard (prétendus souvenirs d'un défaitiste qui a fait toute la guerre des Eparges au Kemmel en ayant soin de rendre son fusil inutilisable avant chaque attaque; il raconte avec talent « la montée à Verdun » et une « veille d'attaque devant Saint-Quentin »).

Louis Gorremans : *Mosaïque de guerre;* Anvers, J. E. Buschmann (souvenirs de guerre d'un mitrailleur belge qui, mobilisé le 3 août 1914, prit part successivement à la défense de Namur, aux opérations sur l'Yser de 1914 à 1918, et finalement à l'offensive victorieuse qui termina la guerre dans les Flandres; l'auteur raconte clairement, sans affectation et donne une idée saisissante des souffrances éprouvées et de l'énergie déployée par les héroïques soldats belges).

Roger Pernot : *Hajde Prilep;* Dole (Jura), Roger Pernot (Journal de marche d'un fantassin du 3e colonial envoyé en Macédoine en octobre 1915, qui y fit toute la guerre et qui revint en 1919 par Odessa où il eut une idée de ce qu'était devenue l'armée russe. Récit pittoresque et intéressant, belle impression, copieusement illustrée de dessins originaux).

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

E. R. Blanchet : *Au bout d'un fil.* Douze excursions nouvelles dans les Alpes suisses et françaises. Avec des illustrations; Edit. de France. 16,50

Jacques Boell : *Cimes d'Oisans,* récits de courses en Dauphiné. Préface de Lucien Devies. Avec 12 photographies et des cartes; Flammarion. 15 »

Pierre Bonardi : *L'Ile tragique;* Edit. de France. » »

Jean Cathala : *Portrait de l'Esthonie.* Avec 19 gravures h. t. et une carte; Plon. 15 »

Claire Charles Géniaux : *Des Causses à l'Aubrac.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 15 »

Art

Vincent Van Gogh : *Lettres à son frère Théo,* comprenant un choix de lettres françaises originales et de lettres traduites du hollandais par Georges Philippart et précédées d'une Notice par Charles Terrasse. Avec 8 planches h. t.; Grasset. » »

Ethnographie, Folklore

Jacques Soustelle : *La Famille Otomi-Pame du Mexique central.* Avec cartes et illustrations; Institut d'ethnologie. » »

Histoire

Pierre Derocles : *Saint-Just, ses idées politiques et sociales;* Edit. sociales internationales. » »

Valérie Mazuyer : *Mémoires de Valérie Mazuyer, dame d'honneur de la Reine Hortense.* Introduction et notes par Jean Bourguignon. Avec 2 gravures h. t.; Plon. 50 »

Marguerite Henry Rosier : *Rouget de Lisle;* Nouv. Revue franç. 16,50

J.-H. Rosny jeune : *Elisabeth reine d'Angleterre;* Flammarion. 4,50

Littérature.

Duc de La Force : *Histoire et Portraits.* Avec 16 illust. h. t.; Emile Paul. » »

Denis de Rougemont : *Journal d'un intellectuel en chômage;* Albin Michel. 15 »

Marcel Thébault: *En lisant M. Léon Blum;* Nouv. Revue franç. 16,50

Mœurs

Raymond Isay : *Panorama des Expositions universelles :* 1855, 1867, 1878, 1889, 1900, 1937; Nouv. Revue franç. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des *Documents relatifs aux Origines de la Guerre de 1914. Documents diplomatiques français 1871-1914. 2e série : 1901-1911.* Tome VII *: 7 juin-28 septembre 1905;* Costes. » »

Philosophie

Docteur René Allendy : *Paracelse le médecin maudit.* Avec 8 illust.; Nouv. Revue franç. 24 »

Léon Brunschvicg: *Descartes.* Avec 32 planches h. t. (Coll. *Maîtres des littératures*); Rieder. 25 »

Poésie.

Raphaël Arnal : *Fusion sympathique;* Edit. d'art, Saint-Remy de Provence. 6 »

Fernand Dumont : *A ciel ouvert;* Cahiers de Rupture, La Louvière. 10 »

Gaston Icart : *Vinaire.* Illust. de Mme R. Martin-Duclos; Edit. du Domaine, Carcassonne. » »

Charles Mattéi : *Rêveries au soleil méditerranéen;* Berger-Levrault. 10 »

Georges Pillement : *Le romancero de la guerre civile.* Préface de Jean Cassou; Edit. sociales internationales. 10 »

Raymond Queneau : *Chêne et chien,* roman en vers; Denoël. » »

Robert de Vroylande : *Prisme des jours;* Edit. Lovanis, Louvain. 10 »

Politique

Drieu La Rochelle : *Avec Doriot;* Nouv. Revue franç. 13,50

Le Cour-Grandmaison : *Vers une nouvelle France;* Flammarion. 1,95

Victor Montserrat : *Le drame d'un peuple incompris. La guerre au Pays basque.* Avec des illust.; Peyre. » »

Henri Pollès : *L'opéra politique;* Nouv. Revue franç. 18 »

Questions juridiques

Mireille Maroger : *Bagne.* Préface de M. Charles-Jean Chanel, ancien gouverneur de la Guyane, et de M. le Docteur Louis Rousseau, ancien médecin chef des pénitenciers de la Guyane; Denoël. 15 »

Questions militaires et maritimes

Marc Benoist : *Paquebots, Cargos et Chalutiers*. Préface de Jacques Marchegay. Avec de nombr. photographies en hélio-typo et croquis. (Coll. *La France vivante*); J. de Gigord. 15 »

J. Lucas-Dubreton : *Junot dit « La Tempête »*. Avec 4 illust. h. t.; Nouv. Revue franç. 24 »

Questions religieuses

A. Mabille de Poncheville : *Notre-Dame de Boulogne;* Flammarion. 13 »

Roman

Mme Athanassio-Bénisti : *Le chant désespéré;* Horizons de France. » »

Hugh Austin : *De quatre à sept*, traduit de l'anglais par Ed. Michel Tyl; Nouv. Revue franç. » »

Henri Baraude : *Sans Dieu ni maître*. (*Un ménage communiste*); Figuière. » »

François Boulay : *Les deux divorces;* Technique du Livre. 10 »

François Boulay : *Le nouveau miracle de Lourdes;* Baudinière. » »

Albéric Cahuet : *Pontcarrel;* Fasquelle. » »

Doumel : *Mes histoires marseillaises*, recueillies par Jean Marèze; Edit. de France. 15 »

Tewfik El Hakim : *L'âme retrouvée*, roman du réveil de l'Egypte, adaptation française par Morik Brin, d'après une traduction de l'arabe par M. A. Khédry; Fasquelle. 15 »

Lucienne Favre : *Dans la casbah;* Grasset. » »

Jolän Földes : *Il était une Lycéenne*, traduit du hongrois par Mme Flora Ronai : Edit. de France. 16,50

Christiane Fournier : *Hanoï, escale du cœur;* Edit. Nam-Ky, Hanoï. » »

Pierre Hamp : *La Peine des hommes. Notre pain quotidien;* Nouv. Revue franç. 18 »

Paul du Lauzon : *Joie au travail;* Téqui. 8 »

André Philippe : *L'acier;* Edit. sociales internationales. » »

T. Trilby : *Bouboule et le Front populaire;* Flammarion. 15 »

Maxence Van der Maersch : *L'élu;* Albin Michel. 15 »

Sociologie

La Commission extraparlementaire de 1849. (*A l'origine de la liberté d'enseignement*). Texte intégral inédit des procès-verbaux. Publié par les soins de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans; J. de Gigord. 25 »

Pierre Geyraud: *Les petites églises de Paris;* Emile Paul. 15 »

Léon Guillet : *La Métallurgie et les Mines*. Avec 120 photographies en hélio-typo et croquis. (Coll. *La France vivante*); J. de Gigord. 15 »

J. Ortega y Gasset : *La révolte des masses*, traduit de l'espagnol par Louis Parrot. Avec une préface de l'auteur; Stock. 17,50

Théâtre

William Shakespeare : *La tragédie de Roméo et Juliette*, traduction intégrale par Pierre-Jean Jouve et Georges Pitoëff; Nouv. Revue franç. 24 »

Varia

Annuaire de la Curiosité, des Beaux-Arts et de la Bibliophilie 1937: Paris. Départements. Etranger; 154, boulevard Malesherbes. Paris. » »

Baudry de Saunier : *Principes et usages de bonne éducation moderne*. Avec 65 gravures; Flammarion. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le centenaire de Leopardi. — Le catalogue de la Bibliothèque nationale. — Le prix de « La Revue Argentine ». — La question des eaux à Paris et les Vals de Loire. — Autour de *La Terre*. Une chanson de Jules Jouy sur le manifeste des Cinq. — Les « ancêtres » de Valtesse de la Bigne. — Le premier Zeppelin et le premier Taube descendus. — Paterne Berrichon anti-propriétaire. — Une Bovary anglaise. — La Patti dans la *Veuve joyeuse*. — Une préface inconnue de Diderot. — Le Sottisier universel.

Le centenaire de Leopardi. — Giacomo Leopardi est mort à Naples le 14 juin 1837, âgé de 39 ans à peine. Ce centenaire a eu son écho en France. Notamment, une revue humaniste, *Dante*, a consacré à Leopardi un numéro spécial (1) et une traduction nouvelle de ses *Canti* a été publiée par M. Rémy Canet (Boivin, éditeur). Le lyrisme, la forme admirable de ces chants célèbres leur assure ce que nous appelons l'immortalité, et ce poète, qui eut plus que nul autre la hantise du néant de notre destin humain, fut pourtant un de ces hommes privilégiés que le néant ne prend pas tout entiers.

Du reste, le destin de Leopardi, comme celui de la plupart des hommes de génie, eut plus d'une contradiction. Dans cette Italie si pénétrée d'esprit classique, il est le grand représentant du Romantisme pessimiste, et toutefois il fut nourri de littérature grecque, et il débuta même en écrivant à 19 ans, dans la langue (et dans l'esprit!) d'Anacréon, des odes si artistement composées qu'il put les faire passer pour des œuvres de l'antiquité. Du reste, contrairement à la plupart de nos poètes romantiques, il était étonnamment érudit, et, outre le grec et le latin, il sut, dès l'adolescence, l'hébreu, le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol.

Cruellement disgracié par la nature, il semble qu'il aurait dû trouver une puissante consolation dans l'étude. Mais ce lettré était un sensible, et c'est, avant tout, cette sensibilité qui l'a fait poète. Ses parents étaient des aristocrates à demi ruinés, mais non dans le dénûment. Si, durs et autoritaires, ils manquaient de tendresse pour leurs enfants, le jeune Giacomo eut l'affection d'un frère et d'une sœur. Certes, il y a des êtres bien plus déshérités encore de tout avantage, de tout élément de bonheur, que Leopardi. Mais sa nature était prête à s'ouvrir au *mal romantique*, et il dut en souffrir affreusement, mais la loi des compensations fit que ce mal lui inspira les chants pathétiques grâce auxquels son souvenir a survécu.

(1) Il convient aussi de signaler particulièrement la belle revue *Yggdrasill*, qui est toujours à la tête des études sur la poésie et qui, dans son numéro du 25 juin, a rendu à Leopardi, sous les signatures de MM. Paul Hazard, Henri Bédarrida et Joseph Baruzi, des hommages dignes de lui.

Le mal romantique a été défini : l'incapacité de s'adapter au milieu. Et voilà bien le signe le plus visible de la souffrance que traînait Leopardi. Il ne peut vivre dans la maison natale, il part en voyage dès qu'il le peut, mais ne s'acclimate nulle part, et partout le goût de la cendre le poursuit, partout la solitude, le néant de tout, même de l'amour, surtout de l'amour, qui se dérobe à son appel désespéré et fuit ses infirmités, sa maladie.

Dans le poème auquel Musset a fait allusion (le poème attendri par le souvenir de Nérine), l'hostilité du milieu est éloquemment exprimée par ce passage, que je reproduis d'après la traduction de Victor Orban :

Il ne me disait pas, mon cœur, que je serais condamné à consumer ma verte jeunesse dans cette sauvage ville natale, parmi des gens grossiers, vils, pour lesquels la science et les lettres sont des mots étrangers et souvent un sujet de risée et de moquerie; qui me haïssent et me fuient, non par envie, car ils ne me croient pas supérieur à eux, mais parce qu'ils pensent que je me juge tel en mon cœur, bien qu'au dehors je n'en aie jamais donné aucun signe à personne. C'est ici que je passe mes années, abandonné, caché, sans amour, sans vie, et forcément je m'irrite au milieu de cette foule malveillante. C'est ici que, renonçant à la pitié et à la vertu, je deviens contempteur des hommes, à cause du troupeau qui m'environne; et, en attendant, il s'envole, ce temps précieux de ma jeunesse, plus cher que la gloire et le laurier, plus cher que la pure lumière du jour et que la vie; je te perds sans aucun plaisir, inutilement, en ce séjour inhumain, au milieu des ennuis, ô fleur unique de la stérile existence!

Bien que Leopardi n'ait pas voulu en convenir, ses souffrances physiques durent beaucoup contribuer à lui donner sa vision pessimiste du monde; et, en tout cas, il n'est pas douteux qu'elles aidèrent à mettre dans son œuvre l'accent, le souffle, la palpitation, c'est-à-dire la vie. Pour employer le mot mis à la mode par M. Julien Teppe, Leopardi est un grand poète *doloriste*, — le plus grand sans doute jusqu'ici, et le plus authentique.

Le pessimisme des autres Romantiques de son temps (Byron, Shelley, Chateaubriand, Lamartine, Musset, etc.) est souvent mêlé de volupté. Lui seul est le désespoir absolu. Plus qu'eux, il est proche d'un certain côté de l'âme d'aujourd'hui. — L. M.

§

Le catalogue de la Bibliothèque nationale. — Les tomes 130 et 131 de ce catalogue général des imprimés viennent de paraître. Ils comprennent les noms d'auteurs de Polanec à Pourville : on y rencontre les noms de Mme de Pompadour, de Ponson du Terrail et de Pope. Ces deux derniers sont les mieux achalandés. Pierre Alexis, vicomte de Ponson du Terrail, malgré qu'il n'ait pas l'honneur d'un index de ses œuvres, n'en couvre pas moins 44 colonnes. Les œuvres qui ont été le plus souvent rééditées

sont *les Drames de Paris,* où paraît, en 1861, le fameux *Rocambole,* qui fournit, l'année suivante, un drame, puis, en 1866, *la Résurrection de Rocambole;* en 1869, *Rocambole en prison; la Corde de pendu,* nouvel épisode de *Rocambole* en 1870; *le Retour de Rocambole,* écrit par Constant Guéroult sur des notes laissées par Ponson du Terrail (1876), et finalement *les Nouveaux Exploits de Rocambole,* rédigés par le même (1880).

Un autre ouvrage de Ponson, *les Gandins,* paru en 1861, fut plusieurs fois réédité jusqu'en 1866. De même, *la Jeunesse du roi Henri,* qui fut réimprimée jusqu'en 1884. Mais la plupart des ouvrages du romancier populaire ne furent pas réédités après 1870. Seuls *Rocambole* et *le roi Henri* ont été repris en éditions récentes, et fort compactes, par l'éditeur Rouff : *Rocambole* en un volume de 1.208 pages, *le roi Henri* en 1.076 pages.

Après Ponson du Terrail, l'auteur le plus important par sa bibliographie est Alexander Pope, qui n'a pas moins de 243 numéros en 38 colonnes. On compte seize traductions françaises de ses œuvres complètes, de pensées ou de mélanges, toutes du XVIII[e] siècle, seize traductions de *l'Epître d'Héloïse à Abélard,* de 1751 à 1824. et quarante-cinq de *l'Essai sur la critique,* dont une espagnole et deux italiennes. Cet ouvrage, classique, a fait en outre l'objet d'éditions et de traductions modernes.

On peut signaler aussi, dans le même volume, le catalogue des ouvrages de Politien (Angelo Poliziano), avec 132 numéros répartis sur 22 colonnes. Seules ses *Epitres* ont été traduites, à l'époque moderne, par Edmond de Piellat, et éditées à Lyon, en 1873. — J. G. P.

§

Le prix de « La Revue Argentine » sera partagé par moitié, chaque année, entre l'auteur français et l'auteur argentin du livre, série d'articles, grand reportage ou cycle de conférences, ayant le mieux fait connaître la France en Argentine et l'Argentine en France. L'attribution du prix aura lieu, pour la première fois, en avril 1938. Le délai pour les envois (12 exemplaires) est prorogé au 30 janvier prochain. Siège de *La Revue argentine,* 18, rue des Pyramides, Paris. (*Communiqué.*)

§

La question des eaux à Paris et les Vals de Loire. — Suite à l'étude de M. Léon Riotor (*Mercure* du 15 juillet). Le Conseil Municipal de Paris, dans sa séance du même jour, a consacré un débat important à cette question. Le rapporteur, M. G. Lemarchand, a fait les constatations suivantes :

Souvenez-vous qu'en 1932, avec un été sec, la consommation d'eau a atteint 950.000 mètres cubes rien que pour le service privé, alors qu'actuellement vos disponibilités s'élèvent à 1 million de mètres cubes. Il suffirait donc que survînt une rupture d'aqueduc ou de conduite, ou même les deux simultanément, comme cela s'est déjà produit, pour qu'une grande partie de la population parisienne soit privée d'eau...

...Vous savez que le Conseil municipal par des délibérations de 1927, 1931 et 1933, a décidé de poursuivre un grand programme d'adduction d'eau. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut actuellement, puisque nous sommes à l'extrême limite de la consommation, mettre en chantier le plus tôt possible un très grand programme de travaux. Nous aurons le choix entre les vals de Loire qui ont été votés, ou d'autres projets qui pourront leur être substitués : pompage en Seine et en Marne à la suite des réapprovisionnements qui sont effectués pour partie par la construction des barrages de la Cure sur le Crescent et le Chalaud, du barrage de Champaubert-au-Bois qui s'achève sur la Dhuis, affluent de la Marne, et du barrage de Panessières-Chaumard dont les travaux vont commencer. C'est l'un ou l'autre à choisir, il faut absolument effectuer ces travaux, et pour les effectuer il faut des sommes très importantes et aussi assurer leur gage.

§

Autour de « La Terre ». Une chanson de Jules Jouy sur le manifeste des Cinq. — Après le cinquantenaire de *La Terre*, verra-t-on le cinquantenaire du *manifeste des Cinq?* Ce manifeste, que signèrent Paul Bonnetain, J. H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte, Gustave Guiches, comme le roman d'Emile Zola était en cours de publication dans *Gil Blas*. Ce manifeste que *le Figaro* publia dans son numéro du 18 août 1887.

Il est nécessaire que, de toute la force de notre jeunesse laborieuse, disaient les cinq signataires, de toute la loyauté de notre conscience artistique, nous adoptions une tenue et une dignité en face d'une littérature sans noblesse, que nous protestions au nom d'ambitions saines et viriles, au nom de notre culte, de notre amour profond, de notre suprême respect pour l'Art.

On lisait dans *la Gazette Anecdotique*, à la date du 20 août :

Emile Zola vient de répondre à ses contradicteurs. Leur protestation ne semble pas l'avoir inquiété beaucoup, il déclare d'abord ne connaître aucun des signataires si ce n'est M. Bonnetain, et encore ne le connaît-il que fort peu. Il dédaigne donc leurs attaques.

Les Cinq trouvaient dans la personne d'Anatole France, un allié. Dans *le Temps* en date du 28 août, le critique de « la Vie littéraire » appelait, lui, *la Terre*, et le mot est célèbre : « *Les Géorgiques de la Crapule* ».

Par contre, les Cinq avaient, dans la personne de Jules Jouy, un censeur.

Tout finissant en France par des chansons, disait la *Gazette Anecdotique*, M. Jules Jouy vient de faire, à propos de l'incident zoliste, la suivante, qui en sera probablement la conclusion. Elle se chante sur l'air de *la Légende de saint Nicolas :*

Dans un beau pays, très lointain. — Où c'est la nuit quand c'est matin,
— Partirent cinq frêles marmots, — Pour tuer les grands animaux.

Ils étaient cinq petits enfants — Qui chassaient les gros éléphants.

Un jour, n'en croyant pas leurs yeux, — Ils en aperçurent un vieux — Sur la plaine, il était si grand — Qu'il masquait le soleil levant.

Ils étaient cinq petits enfants — Qui chassaient les gros éléphants.

Afin de lui faire du mal — Ils rampèrent vers l'animal, — Puis s'assirent sur leur séant — Autour de l'énorme géant.

Ils étaient cinq petits enfants — Qui chassaient les gros éléphants.

Ils avaient pris sur les chemins — Des cailloux trop lourds pour leurs mains, — Qu'ils jetèrent, le jour durant, — Sur le colosse indifférent.

Ils étaient cinq petits enfants — Qui chassaient les gros éléphants.

Voyant qu'il ne se bougeait point, — Les gosses lui montrant le poing, — S'en approchèrent pas à pas — Afin d'achever son trépas.

Ils étaient cinq petits enfants — Qui chassaient les gros éléphants.

Tous les cinq, l'un l'autre s'aidant, — A grand'peine sans accident, — Pour prendre leur gibier trop gros, — Ils lui montèrent sur le dos.

Ils étaient cinq petits enfants — Qui chassaient les gros éléphants.

Soudain le géant remua: — Chaque petit enfant tomba; — Et le colosse était si grand — Qu'ils se tuèrent en tombant.

L'éléphant mange sans remords — Et les petits enfants sont morts.

§

Les « ancêtres » de Valtesse de la Bigne. — Dans son écho du 1er juin, consacré à Valtesse de la Bigne, M. Auriant s'avouait désireux de documents sur la famille des véritables La Bigne, dont il révélait les personnages principaux. Voici un petit renseignement qui complétera ses notes :

J'ai habité au n° 18, de la rue de l'Orangerie, à Versailles, de 1910 à 1925.

Dans le même immeuble, il y avait une comtesse de la Bigne.

Moi et les miens ne l'avons pas connue personnellement. Nous l'aperçûmes de nos fenêtres ...assez rarement, car cette bonne petite vieille, aimable et charitable, ne sortait presque jamais. Elle dut mourir en 1914. — RENÉ MARTINEAU.

§

Le premier Zeppelin et le premier Taube « descendus » (1). — Mais cela va de soi : il s'agissait du premier Zeppelin « descendu » par un avion, l'exploit du Lieutenant Warneford, triomphe de David sur Goliath. — P. DY.

(1) *Mercure de France*, 15 juin (p. 670), 1er août (p. 665).

§

Paterne Berrichon anti-propriétaire.

M. Paterne Berrichon, poète et ancien secrétaire de la rédaction du journal *le Décadent*, a fait, le 27 août [1887] une conférence sur le procès relatif à la Ligue des anti-propriétaires dont il est l'un des membres les plus actifs. La réunion était moins que nombreuse, une vingtaine de personnes, tout au plus, dont quelques journalistes.

C'est dans ces termes qu'une gazette rendait compte — on voit avec quel parti-pris de dénigrement — d'une conférence qui en valait bien d'autres, il y a de cela cinquante ans. La suite du compte rendu accentue encore le ton : visiblement ce n'était pas l'anti-propriétaire qui était visé, mais le poète :

M. Berrichon soulève d'abord l'hilarité de son maigre auditoire en racontant que le commissaire de police qui avait procédé à son arrestation, comme anti-propriétaire trop manifestant, s'était écrié en le voyant: « Quelle mine bizarre!... » Le fait est que le citoyen Berrichon n'a ni la figure ni l'attitude de tout le monde. Enfermé à Mazas, à la suite d'une résistance par trop anti-propriétairiste (*sic*), M. Berrichon a rapporté de son séjour en prison une poésie décadente qu'il a déclamée, au cours de sa conférence, assis derrière une table et ne montrant aux spectateurs que son énorme tête entre deux bras immenses s'agitant comme des antennes.

Sans doute la poésie n'était pas excellente, où Paterne Berrichon décrivait *Mazas* :

Vers l'abîme de honte injuste que tu creuses,
O Justice! semblant des bœufs menés tuer,
Laids comme des oiseaux en saison de muer,
Rêvent les Arrêtés à mines miséreuses.

Mais était-ce une raison pour que la gazette s'élevât contre René Ghil, contre Maurice du Plessys dont Anatole Baju venait de tracer ce portrait dans sa brochure : *l'Ecole décadente* :

Jeune et quasiment vierge de toutes productions, Maurice du Plessys n'en est pas moins une sorte d'Atlas portant sur ses épaules le ciel tempêtueux du monde décadent.

Etait-ce une raison pour écrire, à la suite des controverses qui partageaient René Ghil et Anatole Baju, directeur de *la Revue décadente* :

De tous ces décadents quel est le plus vraiment décadent? Nous renonçons à le décider; mais ce qui nous semble évident, c'est qu'ils sont arrivés à un degré de détraquement cérébral à peu près évident.
A moins que ce ne soient des fumistes qui se moquent du public!

Ces lignes paraissaient, disions-nous, en 1887. La célébration du cinquantenaire du Symbolisme, l'an dernier, quelle meilleure réponse? — G. P.

§

Une Bovary anglaise. — Elle était ignorée des meilleurs flaubertistes et nous devons à René Martineau de nous en avoir révélé l'existence dans le *Goéland*, cet intéressant « journal littéraire de la

Côte d'Emeraude », dont, à Paramé, notre confrère Théophile Briant a entrepris la publication.

L'auteur de ce roman, *La Femme du Docteur* (*The Doctor's Wife*), Miss Braddon, a joui longtemps, en Angleterre, d'une réputation bien assise. Née en 1837 et morte en 1915, dans sa soixante-dix-neuvième année, elle a laissé derrière elle quelque chose comme soixante-dix romans, plus quelques pièces de théâtre. Avec ses trois premiers romans, *Le Secret de Lady Audley* (1861), *Henry Dunbar* et *Aurore Floyd*, dont Lambert-Thiboust et Bernard Derosne tirèrent un drame, joué au Châtelet en 1863, elle semble avoir connu le gros succès que nos voisins d'outre-Manche ne ménagent pas aux femmes auteurs. Ces trois romans, cependant, ne sauraient présenter pour nous le même intérêt que la *Femme du Docteur*, publiée en 1864.

Il y avait donc sept ans que *Madame Bovary* avait paru. Miss Braddon avait lu certainement l'œuvre de Flaubert, l'admirait, et la prenant comme modèle, s'en inspira, sans la démarquer; le curieux est de voir, et c'est bien anglais, le parti qu'une puritaine en pouvait tirer, à la faute d'Emma substituant l'austérité d'une jeune femme, romanesque, assurément, mais restant maîtresse de ses sens, sinon de son imagination.

On ne saurait croire à une simple rencontre, à une fortuite coïncidence : les analogies entre les deux thèmes se poursuivent de bout en bout, le roman de Miss Braddon semble suivre pas à pas le récit de Flaubert. Le portrait du Docteur est, autrement traité, celui de Charles Bovary; l'arrivée à Granbridge, où l'héroïne Isabel ne peut résister à l'affreuse tristesse provoquée par la banalité du logis, c'est l'arrivée à Yonville, Roland Lansdell représente Rodolphe, en plus riche : tout se retrouve, même la demande d'argent.

Les personnages secondaires ont également leurs sosies; M. Homais a le sien aussi, et aussi, sous l'espèce d'un prédicateur protestant, ce pauvre abbé Bournisien.

En un mot, la transposition est complète et point maladroite, bien que trahissant, à première vue, l'esprit de la race et les influences du milieu, que n'eut pas à redouter Flaubert.

Contrairement à Charles Bovary, le Docteur, qui aimait passionnément sa femme, qui ne le lui rendait aucunement, meurt le premier. Le pleure-t-elle, peut-être, mais peu; au pessimisme de Croisset on opposa un optimisme bon teint, frais émoulu du Temple, commençant à « comprendre que nul chagrin, si amer qu'il soit, ne saurait entièrement obscurcir la beauté de l'univers. »

Avant qu'Emma Bovary fût coupée en morceaux, Miss Braddon, bien intentionnée, l'avait déjà camouflée en puritaine. — P. DY.

§

La Patti dans la « Veuve joyeuse ». — Sait-on que la créatrice et, peut-on dire, l'introductrice de l'opérette de Franz Lehar en Angleterre fut Adelina Patti? Une chronique du *Rire* (14 septembre 1907), dont la disparition vient de passer assez inaperçue, le révèle à qui veut en feuilleter la collection. Je me borne à transcrire, me réservant de restituer ensuite au musicien son nom véritable :

On ne joue pas beaucoup la comédie en ce moment, à Paris — patience, patience, ça marche! comme disait Rodin — mais on la joue beaucoup à Craig-y-Nos (Angleterre), chez Mme Adelina Patti, baronne de Cederstrom.

Donc, cette vénérable dame, au cours d'un voyage, s'étant arrêtée à Berlin, entendit à l'hôtel, pendant qu'elle dînait, une valse entraînante jouée par des tziganes. Le chef était-il aussi beau que Rigo, avait-il des belles moustaches? Je ne sais, mais la valse plut à la Patti qui manda à sa table le hussard de l'archet. Celui-ci se présenta, les talons réunis, le sourire vainqueur sous la moustache poissée.

— Comment s'appelle la jolie valse que vous venez de jouer?

— La *Joyeuse Veuve*. Elle est tirée d'une opérette de M. Lahure et qui porte ce titre.

La Joyeuse Veuve! Ce titre frappa la Patti : n'avait-elle pas déjà été mariée trois fois, successivement marquise de Caux, Mme Nicolini et Mme de Cederstrom, la France, l'Italie, la Suède, le ballet des nations! Mais la joyeuse veuve, c'était elle! Personne ne pouvait mieux interpréter, que dis-je, symboliser le personnage.

Et pour prouver qu'elle était toujours joyeuse — sinon toujours veuve, la baronne se procura la partition pour piano, l'étudia, et, rentrée à Londres, chargea son maître à musique de monter l'opérette de Lahure sur le théâtre de Craig-y-Nos, où ses veufs successifs l'avaient applaudie. O Lahure!

La représentation a eu lieu ces jours derniers, et l'écho de cette soirée sensationnelle est venu jusqu'à nous. « Le rôle de Hanna, la *Joyeuse Veuve*, a été chanté et dansé par Mme Patti, qui avait pour partenaire, dans le rôle de Danilo, M. Simons, un tout jeune artiste qui aurait pu être son petit-fils. La valse fut dansée et chantée par la Patti avec une grâce et un charme que lui eussent enviés bien des jeunes, et qui *étonnèrent ses invités.* »

Cet étonnement n'est pas très poli, mais je comprends la stupéfaction très naturelle des invités en voyant danser cette sexagénaire et chanter cette un peu trop joyeuse veuve...

L'auteur de ces lignes, le vicomte de Saint-Geniès, sous le pseudonyme de « Snob », ignorait, on le voit, le nom du musicien comme il ignorait que *Die Lustig Wittwe* remontait déjà à 1905 et que les auteurs du livret, Victor Léon et Léo Stein, l'avaient tiré d'une comédie de Meilhac, *L'Attaché d'ambassade,* représenté avec succès en 1861. Ils l'avaient d'ailleurs tellement maltraitée que les auteurs de la version française, Robert de Flers et Gaston de Caillavet, eurent fort à faire pour rendre quelque gaîté à la *Veuve joyeuse* quand elle fut jouée, le 24 avril 1909, sur la scène de l'Apollo. Mme C. Drever, créatrice parisienne de Missia Palmieri, n'était pas sexagénaire. — P. DY.

§

Une préface inconnue de Diderot. — M. Bernard Grasset vient de faire un sort nouveau à un écrit longtemps ignoré et tardivement répandu de l'auteur du *Neveu de Rameau,* lequel prenait peu de soins de ses travaux, c'est-à-dire qu'il se contentait d'écrire et ne se souciait guère ensuite de voir paraître ses ouvrages. Aussi fallut-il attendre jusqu'en 1875 pour connaître son œuvre. Et encore il est certain que cette édition, faite par J. Assézat et Maurice Tourneux, ne contient pas tout Diderot.

Notre encyclopédiste, notamment, a écrit plusieurs préfaces à des ouvrages oubliés d'auteurs aussi oubliés, préfaces aujourd'hui souvent perdues.

Diderot, entre autres, eut l'occasion de présenter aux lecteurs un très bref travail de Catherine II de Russie, avec qui, on le sait, il fut lié d'amitié.

Catherine II, séduite par ses idées, l'avait invité à sa Cour où, durant plusieurs mois, elle le combla de prévenances et de soins admiratifs. Elle prisait infiniment son esprit et s'émerveillait de son intelligente humanité. C'est sur ses instances que Diderot composa son *Plan d'une Université pour la Russie.*

Diderot avait été très touché par la sollicitude de la souveraine et il se plut à parler d'elle avec « admiration et enthousiasme », a noté sa fille, Mme de Vandeuil.

Ces deux êtres exceptionnels s'étaient compris. Le philosophe avait su en imposer heureusement à l'Impératrice, qui appréciait cette influence bénéfique, et si bien que Catherine II voulut, à son tour, devenir écrivain et philosophe comme son ami Diderot.

C'est ainsi que, du moins, Catherine II composa un très petit ouvrage, *Le Czarewitz Chlore,* un conte de quelques pages où la souveraine prétendait donner des leçons de sagesse et de morale à ses petits-fils.

Le Czarewitz Chlore parut en 1782, deux ans avant la fin de Diderot. La page de titre, entourée d'un filet cadre fantaisie, est ainsi disposée :

LE CZAREWITZ
C H L O R E

Conte moral

De main impériale et de maîtresse.

(Une vignette champêtre, et au-dessous :)

A BERLIN

Chez Frédéric Nicolaï Libr.

ET A LAUSANNE

Chez Franç. Grasset & Comp.

M. DCC. LXXXII.

La page du verso est blanche; elle est suivie d'une autre où ne se lisent que les lignes suivantes :

PRÉFACE

La plus auguste Ayeule qui existe actuellement sur la face de notre globe, a composé ce Conte pour l'instruction des

Au verso :

Princes ses petits-fils. En faut-il davantage pour exciter la curiosité? Quand elle sera satisfaite, l'admiration lui succédera.

C'est tout. A la page suivante, commence *Le Czarewitz Chlore* : « Avant les tems de *Kiis,* Prince de Kiew, il y avait en Russie un Czar très-bon homme, qui aimoit... » C'est un conte dans le goût du temps. On nous y présente le czarewitz Chlore, « d'une beauté merveilleuse »... « Sa vivacité et son intelligence égalaient sa beauté et bientôt il fut question partout du charmant et spirituel Czarewitz. » Il est enlevé par un Chan Kirgisien qui lui ordonnera d'aller à la recherche de la rose sans épine. Charmée par sa grâce, la fille du Chan, Félizia, lui donne comme compagnon son propre fils, Réfléchi. Après beaucoup de peine, bien entendu, Chlore rapporte la rose sans épine au Chan qui, émerveillé, lui rend sa liberté et lui laisse regagner la Cour du Czar où, toujours admirable et sage enfant, « de jour en jour le Czarewitz fit des progrès dans la vertu ». Et l'écrit se termine : « Voilà mon conte fini : quiconque en fait davantage n'a qu'à parler. »

Le texte du conte est de Catherine II. Diderot, de-ci, de-là, y a ajouté ou retranché, amendant la phrase. Mais ce qui fait surtout le charme, le prix et la rareté de ce mince travail, c'est la Préface, une préface de trente-huit mots, due à la plume de Diderot, comme nous le confesse Brunet, et dont nul autre n'a fait état, pas même M. André Billy qui, pourtant, a écrit la plus importante étude sur l'auteur de *La Religieuse.*

Il faut dire aussi que l'ouvrage, déjà bien léger, n'a jamais pu être

très répandu, puisqu'il ne fut tiré qu'à douze exemplaires. Un de ces exemplaires, peut-être bien le seul existant encore, nous est tombé heureusement entre les mains. Mais qui dira combien d'œuvres plus importantes peut-être de Diderot se sont perdues?

L'auteur de la préface au *Czarewitz Chlore* trouvait moins touchant de préserver et conserver ses écrits que de regretter sa vieille robe de chambre.

Diderot était un philosophe... — FERNAND-DEMEURE.

§

Le Sottisier universel.

J'étais hanté par ce mot en me rendant hier à Melun surprendre quelques anciennes gloires du sport en liberté et en... maillot, se livrant à leur passe-temps dominical, dans un pré tout fleuri de boutons d'or, sur les bords de la Marne endormie au soleil. — *Paris-Soir,* 4 mai.

« Soyez sérieux, rétorqua la courtisane du Roi-Soleil, ou je vous débarque à vingt kilomètres d'ici. » — *Le Populaire,* 4 mai.

Les dégâts sont peu importants; le sous-préfet de Langon s'est rendu sur les lieux. — *L'Œuvre,* 18 mai.

Malou Gérin, l'amie du meurtrier de Mme Hérel, qui avait été condamnée, voici vingt et un an, à quinze ans de travaux forcés, vient de bénéficier d'une mesure de grâce : elle a été remise en liberté. — *La Dépêche de Toulouse,* 3 mai.

L'ex-prince des Asturies a annoncé son intérêt d'épouser le plus tôt possible Mlle Maria Rocafort, qui fut modèle à Cuba. — *L'Est Républicain,* 9 mai.

Il pouvait être quatre heures du matin; le poste de police de San-Diego somnolait, quand, tout soudain, fit irruption un cyclope à deux yeux, apeuré et criant. — *Paris-Soir,* 16 mai.

Jeune veuve, élégante et jolie, Laetitia Toureaux, dont le cadavre assassiné fut découvert dans le métro, aurait été victime d'un sadique. — *Lyon Républicain,* 18 mai.

Le principal de ces documents est le « journal » du pilote. On y lit quatre noms de jeunes filles, dont les six premiers sont : Trude, Fana, Gerda, Erika, Grisela et Annelies. — *Paris-Soir,* 16 mai.

Que pense la classe ouvrière de tels actes de barbarisme, car ici le mot n'est pas de trop! — *L'Essor hôtelier,* mai.

Dans la salle de réunion, les gendarmes trouvèrent sept revolvers, des matraques de plomb, des couteaux et jusqu'à un marteau. Les gendarmes leur firent subir un interrogatoire et ceux-ci répondirent aux questions qui leur furent posées. — *Le Petit Méridional,* 12 avril.

LE MONT SAINT-MICHEL REDEVIENDRA UNE ÎLE. — C'est décidé. La digue du Mont Saint-Michel sera coupée sur une longueur de cinq cents mètres, à partir du mont, restituant ainsi à la « merveille de l'Occident » son caractère d'insalubrité.— *Le Courrier de la Manche,* 11 juillet.

COQUILLES.

Par un coup de poing mortel, Marcel Leblond a été acquitté par les assises de la Seine. — *Paris-Soir,* 25 avril.

Dame seule, ferait ménage et cuisine, donnerait seins à malade. — *Le Petit Havre,* 17 juin.

CHEFS ET AGENTS INDIGNES D'ALGÉRIE. — *L'Echo d'Alger,* du 24 juin [en sous-titre d'une promotion de la Légion d'honneur].

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.